

Henri GUILLAUME

“LES NOMADES INTERROMPUS”

INTRODUCTION

A L'ETUDE

DU CANTON TWAREG DE L'IMANAN



“LES NOMADES INTERROMPUS”

INTRODUCTION

A L'ETUDE

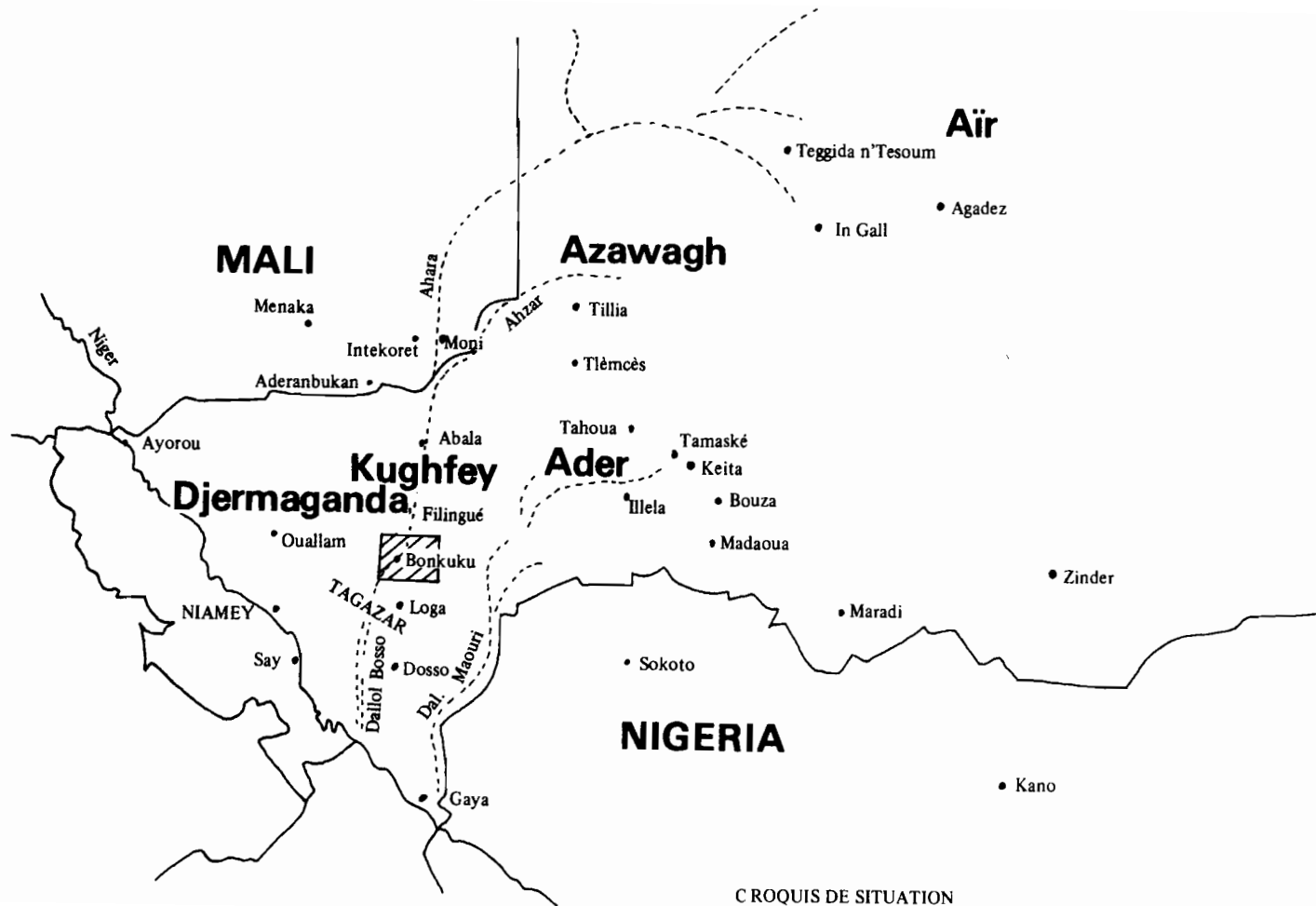
DU CANTON TWAREG DE L'IMANAN

“LES NOMADES INTERROMPUS”

**INTRODUCTION
A L'ETUDE
DU CANTON TWAREG DE L'IMANAN**

par

Henri GUILLAUME



CROQUIS DE SITUATION

ERRATUM

Henri Guillaume

Etudes Nigériennes n° 35

Au lieu de :

Lire :

p. 1	matérieux	matériaux
p. 12	Immanén	Imannén
p. 24	selon lesquels	selon <u>lequel</u>
p. 26	Kél Tebonnént	Kél Tébonnént
p. 28	Kel es Suk	Kél es Suk
p. 31	ighawalen	ighawelen
p. 33	est issue d'une famille de	d'une <u>fil</u> le de
p. 39	je vous ai de le laisser	ai <u>dit</u> de
p. 56	le phénomène de la traite	<u>celle du</u> phénomène
p. 67	ostentoire	ostentatoire
p. 83	berats	bere
p. 92	Immanén	Imannén
p. 92	imajeghen	imajeghén

AVANT - PROPOS

Il semble nécessaire d'exposer tout d'abord les conditions et l'état d'esprit dans lesquels a été mené ce travail. Particulièrement intéressé par les modalités d'adaptation des sociétés nomades à leurs environnements écologiques, j'avais entrepris l'étude du tamasheg à l'INLCO et avais rédigé en 1969 un mémoire succinct sur le rôle joué par l'extraction et la commercialisation du sel de l'Amador dans la vie économique des Twareg Kéï Ahaggar. Les matériaux utilisés pour la rédaction de ce texte étaient principalement d'origine bibliographique, certaines informations ayant été cependant recueillies au cours d'un voyage dans le Sud algérien.

Espérant effectuer ma première enquête ethnologique en pays twareg, j'envisageais de me rendre au Niger.

Se posait alors le problème de délimiter une zone de recherche et d'établir un programme de travail précis. Je ne retenais finalement que des projets fort vagues espérant ainsi échapper, à cette époque là, aux deux dangers suivants :

- l'appropriation personnelle d'une aire culturelle, attitude conduisant à l'instauration d'une sorte de rapport féodal entre l'ethnologue et la population autochtone, s'enfermer dans un espace limité et y régner, ne serait-ce qu'au niveau de l'auto-satisfaction intellectuelle.

- le choix d'un sujet d'étude précis que l'on range dans un domaine artificiellement dénommé et composé, divisions arbitraires, émiettement idéologique, diffus dans l'enseignement universitaire traditionnel, d'une réalité que l'on ne peut saisir qu'envisagée dans sa totalité. C'est dans la pratique quotidienne qu'apparaîtra une voie de recherche souvent totalement différente de celle que l'on aurait pu retenir à sa table de travail. Le chercheur doit s'efforcer de recevoir le maximum des messages émis par le groupe au sein duquel il vit ; état de disponibilité qui, particulièrement indispensable au cours du premier séjour, requiert de ne point satisfaire cette propension à vouloir immédiatement dominer et orienter les événements, rendre intelligibles et formaliser les matériels recueillis.

Le cadre de cette recherche, le canton de l'Imanan (département de Filingué), n'a été retenu qu'à Niamey. Cette région, véritable îlot twareg en pays djerma et sudye, est traversée par la piste

Niamey-Filingué ; Bonkougou, le village le plus important, est à environ 140 km de la première ville et 40 km de la seconde.

Il me faut ici remercier Madame Suzanne Bernus ainsi que Monsieur Diouldé Laya, directeur du CNRSH, pour les conseils qu'ils ont su m'apporter lors de mon arrivée au Niger. Je sais également gré à Monsieur le Ministre Muddur Zakara, chef du canton de l'Imanan, de s'être immédiatement montré favorable à ce travail.

Le choix de cette zone, proche de la capitale et de population nomade sédentarisée, a été en grande partie déterminé par deux contraintes matérielles :

- ne bénéficiant d'aucune aide financière, le voyage était à mes frais, ce qui limitait davantage mes possibilités réelles de travail. Ne disposant pas de véhicule et me déplaçant à chameau (ce qui est de toute façon préférable mais apparaît malheureusement dans ce contexte comme un lourd handicap), il valait mieux retenir une région d'accès facile et de superficie relativement restreinte.

- la durée extrêmement brève de mon séjour : du 13 octobre au 22 décembre 1970.

Il est indispensable d'évoquer le problème du temps dans la recherche ethnologique. Si je dois mentionner ma gratitude envers la population de l'Imanan, c'est moins pour son amabilité et sa compréhension méritoires que pour m'avoir offert la possibilité de prendre conscience à quel point je répondais parfaitement bien à l'exigence de ne pas "perdre ou gaspiller son temps". Durant le cycle des études, partir sur un "terrain", c'est toujours partir à un degré plus ou moins fort en tant qu'individu passant des diplômes. Il m'est souvent arrivé en brousse, d'envisager mon enquête en tant que futur mémoire de maîtrise ; il y aurait une échéance, une clef pour le doctorat de troisième cycle. Quelques semaines après mon retour, je lisais dans un extrait d'"Un Riche Cannibale" de Jean Monod : "lorsque le jeune ethnologue se présente sur le "terrain", il a déjà sa thèse en vue - fût-ce une monographie - c'est le premier pas de sa carrière. Dès avant de partir, c'est son retour qu'il prépare".

L'ethnologie n'échappe guère à la notion de rentabilité que j'espérais, innocemment, réservée plus particulièrement à d'autres domaines. Le chercheur a de nombreuses chances d'être pris dans un engrenage dont il lui sera difficile de se dégager ; la non-accumulation immédiate de matériaux clairs et concis, l'échec ou plutôt ce que l'on considère comme un échec, n'est guère acceptable. Etant donné les conditions actuelles de la recherche, la difficulté d'obtenir des bourses et crédits de mission, l'heureux bénéficiaire risque de penser déjà aux conditions d'obtention de nouvelles ressources ce qui sera déterminant pour son comportement sur le "terrain" et la

valeur des informations recueillies.

Ce concept de rendement, toile de fond de ce qui devient vite parodie ethnologique, est d'autant plus puissant semble-t-il, lorsque le séjour sur le "terrain" est particulièrement court. Il m'a été impossible de m'arracher à ce carcan temporel ; or, la meilleure méthode de travail c'est justement de ne rien brusquer, de savoir patienter et vivre non pas en ayant l'illusion d'"atteindre" l'Autre, mais en cherchant à percevoir et saisir son existence quotidienne. Peu importe alors si je suis toujours "le Blanc", ce Blanc qui s'est maintes fois surpris comme ayant un rythme de vie sans commune mesure avec celui de la population parmi laquelle il résidait. Il semble souhaitable que la première expérience de "terrain" s'étale sur une période d'au moins un an ; peut-être est-il alors plus aisé de dépasser cette prise de conscience et de bannir une enquête ethnologique qui prend vite le visage d'une collecte à sens unique, d'une activité exclusivement bénéfique pour un "bon élève" ou un chercheur soucieux de jouir à nouveau de ce temps difficilement dissociable de l'argent.

De nombreuses informations qui se sont révélées riches lors du dépouillement et auraient mérité une attention particulière au moment de leur enregistrement sont alors totalement passées inaperçues du fait de la rapidité de l'enquête. Les contingences matérielles, en outre, n'ont généralement pas rendu possible la mise au point d'une analyse quantitative de certains phénomènes étudiés.

Cette étude préliminaire permet cependant de poser des hypothèses et directions de recherche qui laissent envisager le prolongement futur de l'analyse descriptive par une interprétation théorique encore floue et hésitante (1).

PRESENTATION

Le plan d'exposition adopté ici reflète la démarche suivie sur le terrain. Ne possédant aucune connaissance initiale sur cette région, d'ailleurs peu étudiée jusqu'à présent, ce sont la nature et l'enchaînement des événements quotidiens qui ont guidé cette enquête. Il est vite apparu que l'étude de l'histoire du peuplement

- (1) Cet ouvrage constitue une version parfois légèrement corrigée d'un texte rédigé dans le cadre d'une maîtrise spécialisée d'ethnologie dirigée par MM. R. Cresswell et P. Mercier et soutenue en novembre 1971 à l'Université Paris V - Sorbonne. Entre le moment de sa rédaction et celui de sa publication, ce travail a pu être poursuivi lors d'un nouveau séjour au Niger (novembre 1972 - Mai 1973).

constituait une condition primordiale pour la saisie de tout phénomène.

La première partie sera donc consacrée à l'histoire du peuplement. Certains renseignements ont été collectés dans des ouvrages mentionnant, souvent indirectement, la zone retenue. Vu le caractère restreint de ces données, mon travail repose surtout sur des informations orales et des documents consultés aux Archives de Niamey et de Filingué. Pressé par le temps et ne pouvant envisager de passer ces quelques semaines enfermé dans des salles d'archives, je n'ai certainement pas pris connaissance de l'ensemble des écrits concernant cette région. Pour cette partie, le lecteur pourra particulièrement se référer aux index des noms de lieux et de personnes afin de prendre connaissance des termes notamment cités au cours de ces premières pages.

Cette étape initiale de la recherche est immédiatement apparue comme révélatrice de certains conflits et tensions inhérents à la société étudiée. La compréhension progressive du processus de constitution de l'ensemble twareg de l'Imanan s'est accompagnée de l'avènement d'un type de situation dans lequel je me trouvais totalement prisonnier. Le peuplement étant composé comme nous le verrons, de groupes migrants numériquement réduits et d'origines diverses, l'étude de leurs relations mutuelles a entraîné de la part de chacun d'eux une tentative de prise en charge de l'étranger que j'étais. Dans le domaine des alliances matrimoniales et des droits à la chefferie par exemple, chaque groupe s'efforçait d'utiliser mon travail comme justification, caution des informations qu'il m'apportait et qui étaient profondément marquées par des phénomènes de "stratégie" et de "manipulation". Les difficultés rencontrées au cours de l'enquête en histoire du peuplement sont, sans nul doute, une excellente voie pour réaliser à quel point tout domaine d'étude requiert prudence et esprit critique.

Ainsi, les traditions orales recueillies en milieu twareg révèlent la part d'intervention de l'individu sur le fait historique ; chaque groupe se livrant à des calculs pour déterminer sa place dans le tout. Au cours de cette première partie, seront surtout mises en relation des traditions orales enregistrées auprès d'informateurs appartenant à des populations différentes ; on verra que l'analyse de l'histoire d'une population précise ne peut être menée que dans un large champ spatial généralement négligé par les historiens traditionnels.

L'approche du fait historique nécessite la compréhension de sa reconstruction généralement consciente par les agents sociaux. Pour tenter de rendre compte du fait dans une parole "historique" il m'a fallu passer par une parole "historienne" donnée par mes

informateurs et qui est susceptible d'avoir fait subir deux distorsions au réel. D'une part, l'attribution d'un sens au fait, condition première de son existence ; d'autre part, la pertinence donnée à ce sens en fonction de ce que je représentais pour l'informateur. L'histoire ainsi signifiée par l'agent social n'est donc plus le miroir du "réel" mais l'image même de cet agent. Un discours historique classique aurait visé à une reconstitution vraisemblable d'une parole "historienne" dont la multiplicité jusqu'ici souvent délaissée, fait naître l'invraisemblable ; "vraisemblable" et "invraisemblable" se conjuguant avec "homogène" et "hétérogène".

La seconde partie portera sur l'analyse des structures sociales ; je présenterai tout d'abord les diverses catégories constitutives de cette société et les appréhenderai dans le cadre de l'organisation sociale de la production. Privilégiant la dimension historique, j'essaierai de souligner les transformations essentielles qu'ont connus les rapports sociaux de production depuis le 19^{ème} siècle. Ce ne sera bien entendu qu'une esquisse où la présentation d'éléments trop coupés de l'ensemble du système paraîtra mécanique, donc simpliste. Des points de rupture fondamentaux apparaîtront néanmoins, constituant d'importants moments pour l'étude à venir des possibilités de reproduction de cette société dans le temps. Phénomènes internes et externes au système envisagé expliqueront que "le dynamisme, comme l'écrit P. Mercier (1968 - page 513-514), est toujours présent, même dans les périodes où ne paraissent s'accumuler que peu d'innovations ; et bien que la protestation sociale, celle qui conduit éventuellement à des remises en causes radicales de l'ordre existant, n'ait ici guère de possibilités de s'exprimer... il n'est pas un rapport social, si peu accentuée que soit la hiérarchisation dans un groupe donné, qui ne révèle une dissymétrie, et donc un potentiel de tension".

La dernière partie présentera les différents secteurs contemporains d'activités économiques ; l'accent sera particulièrement mis sur la place tenue par l'agriculture dans la vie économique de ces anciens pasteurs et l'association de l'élevage aux travaux agricoles.

La prise en considération de la politique menée par l'administration coloniale sera déterminante pour saisir les structures foncières actuelles et les transformations rapides qu'a connu le milieu naturel. Cet environnement écologique en pleine mutation et des structures socio-économiques contraignantes, engendrent une situation nouvelle dont les diverses composantes seront envisagées.

TRANSCRIPTION

L'analyse linguistique s'est limitée à une simple transcription phonétique ; il sera certainement intéressant d'entreprendre une étude approfondie de ce parler tamasheg dont la pratique est en régression permanente sous l'avancée de la langue djerma.

En raison des difficultés d'impression, un système simplifié de transcription sera utilisé.

Lors de leur premier emploi, les noms de lieux géographiques comporteront, outre leur transcription phonétique, celle qui leur est habituellement attribuée dans les documents administratifs, sur les cartes I.G.N..... ; ailleurs, seule la première transcription sera retenue.

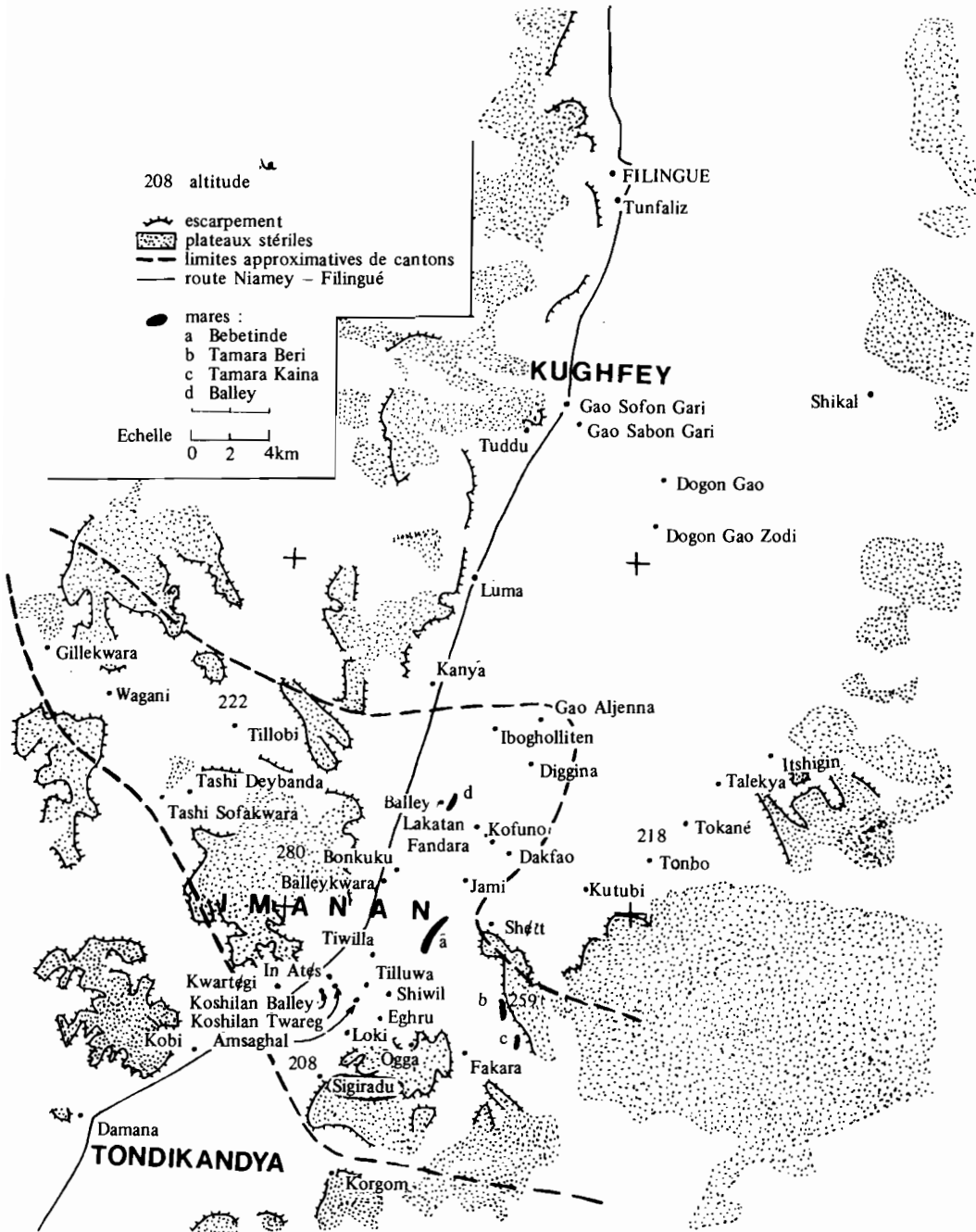
Les équivalences à établir entre la graphie employée ici et celle officialisée lors du Colloque de Bamako, sont les suivantes :

sh	š
kh	x
gh	ȝ
k	k
q	q (uvulaire sourde)
ǧ	ǧ
e	e ou ϵ selon les cas
o	o ou \circ selon les cas

Le redoublement du même caractère, voyelle ou consonne, indique une longueur.

PREMIERE PARTIE

HISTOIRE DU PEUPEMENT



LE DALLOL BOSSO : ZONE D'ENQUETE

I - DONNEES PREALABLES :I.1 - Morpho-pédologie

L'Imannén (Imanan), dont le village principal Bonkuku (Bonkoukou) se trouve à 3° 13' de longitude Est et 14° 1' de latitude Nord, est situé dans le Dallol Bosso. Cette vallée morte, prolongement vers le Sud du réseau hydrographique de l'Azawagh, suit l'axe du synclinal Continental terminal et correspond à une zone de drainage de premier ordre de la nappe phréatique générale. A son point le plus étroit, appelé "Seuil de l'Imanan", la vallée n'excède pas 5 km. Elle est recouverte de sables formant généralement de molles ondulations entre lesquelles figurent parfois des bas-fonds (aghirer) aux terres lourdes et riches en limons où se constituent durant l'hivernage des mares plus ou moins étendues.

Coupe géologique effectuée au village d'Ibogholliten (Ibogaliten) - (Sogetha - 1963) :

profondeur

0,5 mètre	sable fin à grossier ; gris à beige
5 mètres	sable fin à grossier ; jaunâtre
11 "	argile silteuse peu sableuse ; blanchâtre bariolée
16 "	grès fin à moyen, très peu argileux, silteux, triturable ; jaunâtre
21 "	grès fin fortement silteux, argileux ; blanchâtre à taches rouillées
26 "	grès fin à moyen, silteux, argileux ; blanchâtre
31 "	argile fortement silteuse ; sableuse ; blanchâtre à taches rouillées.
36 "	silt sableux, argileux ; blanchâtre, rouillé,
41	grès fin silteux, argileux ; blanchâtre
46	argile silteuse ; blanchâtre, rouillée.

La plaine sableuse est limitée à l'Est et à l'Ouest par des plateaux dont se sont détachés, par érosion, de petits pitons et des reliefs escarpés aux formes tabulaires. Ces plateaux composés d'argilite sableuse comprenant parfois une couche d'une dizaine de mètres d'argile pure et recouverte en surface par de la latérite, mesurent environ 40 à 50 mètres de haut ; comportant quelques espaces nus pierreux, ils sont le plus souvent le domaine de la brousse tigrée. Cependant, dans la zone de l'Imannén, le plateau Ouest, particulièrement, a subi des effondrements qui se traduisent par la présence de vallées sablonneuses aboutissant dans le Dallol ; la falaise s'estompe alors, la pente s'adoucit.

I.2 - Pluviométrie

L'Imannén connaît un climat de type sahélien caractérisé par une courte saison des pluies (juin-septembre) et une longue saison sèche dont l'alternance conditionne le cycle de production annuel des pasteurs et des cultivateurs. Cette région, dont la pluviométrie généralement inférieure à celle présentée ci-dessous sera étudiée de manière plus précise au cours de la dernière partie, est située entre les isohyètes 400 et 500 mm.

Moyennes annuelles enregistrées à la station de Filingué :

années		jours de pluie
1960	369,9 mm	26
1961	464,7	27
1962	484,5	30
1963	462,5	29
1964	478,1	35
1965	596,5	34
1966	307,9	22
1967	454,3	26
1968	454,3	22
1969	339,3	23

I.3 - Démographie :

Comparé aux autres cantons du département de Filingué, l'Imannén possède un taux modéré d'accroissement naturel de sa population. En 1950 par exemple, la natalité y est particulièrement faible :

	taux de natalité	taux de mortalité
Imannén	18 %	17 %
Téghazért (Tagazar)	32 %	17 %
Tondikandya	36 %	13,5 %
Kughfey (Kourfey)	33 %	13 %

Ce taux de natalité peu élevé est le fait de la population d'origine twareg où l'on ne compte, en 1950, que 40,2 % de personnes âgées de moins de 15 ans (pourcentage qui tombe à 35,3 pour le village de Diggins) contre 49 % chez les Djerma du même canton. Cette situation en milieu twareg est, semble-t-il, la conséquence d'une fréquente monogamie, bien que parfois chronologique, et de phénomènes d'endogamie des divers groupes sociaux.

La reproduction démographique est en outre limitée par une mortalité infantile et une émigration connaissant de fortes poussées lors des périodes de disette, ce qui explique les déficits ou faibles progressions enregistrées ci-dessous pour les années 1929-1930, 1932-1933 et 1946-1950.

Canton de l'Imannén :

années	population	Sources d'information
1905	4.270	<div style="border-left: 1px solid black; border-right: 1px solid black; border-bottom: 1px solid black; padding: 5px;"> <p>Archives de Niamey et de Filingué</p> <p>(Rapports des administrateurs : Urfer Taillandier Brachet)</p> </div>
1929	6.000 environ	
1930	5.494	
1932	5.636	
1933	5.604	
1938	6.309	
1943	7.745	
1946	8.607	
1950	8.775	
1953	9.004	
1958	10.170	<div style="border-left: 1px solid black; border-right: 1px solid black; border-top: 1px solid black; padding: 5px;"> <p>Rapports annuels (Ministère de l'Economie Rurale)</p> </div>
1964	11.164	
1965	11.346	
1968	11.754	
1969	12.074	

Il est nécessaire de tenir compte ici du caractère fragmentaire et imprécis des premiers recensements ; de plus, la croissance constatée à certaines époques est parfois due à l'arrivée de populations nouvelles dans le canton ou à l'enregistrement de groupes jusqu'alors non recensés. Ainsi, en 1943-1946, de nombreux commerçants hausa viennent s'installer dans la région avec leurs familles ; les chiffres communiqués pour la période 1950-1953 masquent le déficit réel de la population (8775-8146), l'administration enregistrant pour la première fois 858 pasteurs peul qui nomadisent depuis plusieurs décennies dans le Dallol.

L'analyse des répercussions de la politique coloniale notamment, révélera les conditions défavorables de réalisation de cette expansion démographique.

II - ORIGINES ET MIGRATIONS

L'histoire de l'Immanǵn n'est envisagée, pour l'instant, qu'à partir de l'arrivée des Twareg. Malgré les travaux de certains auteurs, la période précédente est confuse ; les fouilles archéologiques manquent particulièrement. Cette ébauche d'analyse ne concerne donc que les principales migrations twareg et les populations présentes dans la région lors de leurs déroulements.

II.1 - Les Kǵl Nan :

Les premiers Twareg arrivent dans l'Immanǵn vers 1810 ; cette date approximative, communiquée dans tous les documents consultés ainsi que dans les informations recueillies au cours de l'enquête, sera ici retenue sous toute réserve.

Cette migration est constituée de quelques familles nobles (imajeghǵn, sing : amajeqh) kǵl Nan, fraction détentrice du pouvoir chez les Iullemeden de l'Est ou "Kǵl Dinnik".

L'administrateur Brachet écrit à leur sujet (1943) : "cette origine est confirmée par le fait que les relations avec la tribu mère furent continuées jusqu'en 1917 environ, date de la révolte de Kaocen. L'oncle maternel du chef actuel "cousinait" avec Alghoumar ag Erkabi ag Moussa, chef des Kel Nan, mort en 1917, avec Ismaghel, son prédécesseur, avec Alghoumar, Alghimaret que les vieillards de Bonkoukou se souviennent être allés voir dans leurs campements de Tlemcès, Tiggert, Barmou".

Ce déplacement est, semble-t-il, une fuite à la suite de la défaite que connurent, dans le Nord de l'Ader, ces imajeghǵn face à Gélani. On peut se référer pour cette phase historique à F. Nicolas (1950 - pp 56-57) et à Urvoy qui écrit (1936 - p. 205) : "Après les

concessions d'Attaférich aux tribus maraboutiques, la seule différence avec les Imagerens était supprimée et il était naturel qu'ils aient de plus en plus mal supporté les restes d'une ancienne vassalité. Un d'eux sut les rallier et renversa la suprématie des nobles. Il était de la tribu des Attaouaris et s'appelait Gélani. Il eut l'habileté de colorer de buts religieux cette querelle de castes et se posa en réformateur de l'Islam local qu'il devait ramener à sa pureté primitive... Quand les partis furent bien formés, il suffit d'un incident pour mettre le feu aux poudres. Vers 1809, au marché de Birni'n Ader (capitale de l'Ader), Gélani se disputa avec un noble, Karosa frère du futur amenokal Boudal. Ils avaient envie tous les deux du même bouclier, Gélani gifla en public Karosa, monta à cheval et appela aux armes ses partisans ; les Imagerens se sauvèrent et Gélani fut nommé amenokal des Oullimiden. Les combats furent d'abord indécis, mais à la fin, les nobles ayant attaqué à Ezac, près d'Azel, un campement imrad et ramenant leurs prises vers le Nord-Ouest, furent surpris au puits d'Amader. Vaincus, ils se retirèrent à Menaka en demandant l'hospitalité à leurs cousins de l'Ouest, leurs anciens ennemis".

Le conflit ayant provoqué le départ des imajeqhén est relaté dans la "Chronique de Malam Ahmadou Ben Dtechouko, marabout du sultan Ibrahim Soko de l'Hégire 1325" ; la traduction de ce texte par le lieutenant Peignot (1907) m'a été communiquée par R. Dutel, ancien commandant par interim du cercle de Dosso : "Alors un marabout touareg de la tribu Attaouari se nommait Gélani. Il avait une lance armée de cornes de biches et il se rendait au marché. Il voulait un bouclier, mais un imoshagt voulait aussi ce bouclier et ils s'abandonnèrent à la colère. Tous les marabouts prirent des chevaux et des sabres. Les imoshagt se sauvèrent et Gélani fut nommé amenokal des Oulliminden".

L'implantation Kél Nan dans l'Imannén pourrait être le fait de quelques familles ne rejoignant pas les Iullemmiden Kél Attaram de la région de Menaka mais cherchant refuge plus au Sud dans le Dalol Bosso. Cette zone est alors habitée par des groupes djerma, gube ("gubawa" en hausa) et sudye appelé aussi Kughfeyawa. Durant les premiers temps, l'installation twareg semble se dérouler pacifiquement. Les informations utilisées ici proviennent de l'enquête sur le terrain et des textes consultés aux archives de Niamey et de Filin-gu ; les administrateurs ayant rédigé ces derniers se sont référés à des renseignements recueillis uniquement en milieu twareg de l'Imannén.

a) un vieil esclave de l'actuel village de Dakfao relate l'arrivée des premiers imajeqhén de la manière suivante : "Le pays était autrefois une brousse, Idris, père de Akli et Alkhuseyni, arrive avec des familles twareg et leurs esclaves. Shétt (Chatt) est alors habité

par des Djerma. Les Twareg, conduits par Idris, s'arrêtent d'abord au baobab, s'installent ensuite à Bagga (2 arbres servent encore de repère pour reconnaître ce lieu) et enfin à Shétt où naissent Akli et Alkhuseyni (même père, même mère). Ils offrent une chèvre rousse à leurs génies et un mouton blanc au baobab".

b) Pour l'imam Addibis (village de Bonkuku) : "deux Twareg Iullemmeden, Akli et Ahiya, arrivent dans la région. Ahiya retourne chez leur père Idris qui n'est pas venu avec eux. Akli reste avec ses deux esclaves et se marie avec une Djerma nommée Hawa, fille de Immeyda dont le nom fut donné à une mare proche de Shétt".

c) Selon Ali Seydi (Bonkuku) : "Les gens de Tédghaq se sont préparés et sont venus. Ils lui ont dit qu'ils allaient le marier. Un homme comme toi, on veut se mélanger avec lui. Akli leur a répondu qu'il n'avait pas vu la femme qu'il désirait pour se marier. Il leur a dit qu'il n'aimait pas cette saleté ; ils parlent avec leurs mains, ils ne connaissent pas le tamasheq et lui non plus ne connaît pas leur langage. Ils lui ont dit "quitte notre pays" ; il leur a répondu que la terre appartient à Dieu. Ils discutent avec lui, ils discutent avec lui jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Ils sont retournés chez eux. A ce moment là, ils lui ont amené la fille du chef de Tédghaq. Un homme ne peut rester sans femme".

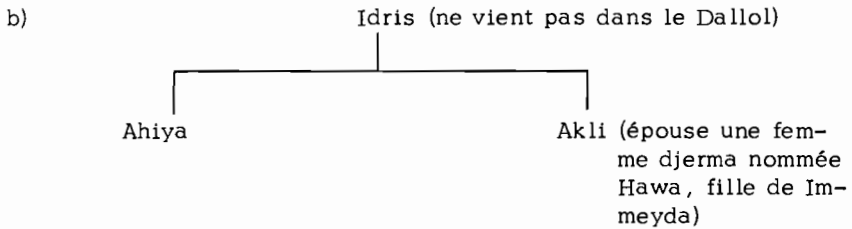
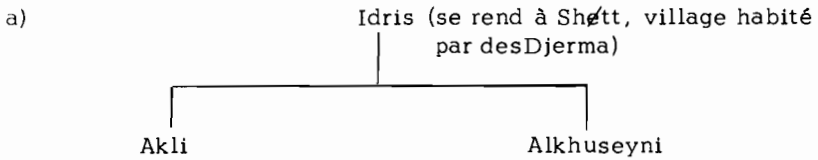
d) L'administrateur Crocicchia (1921) écrit qu'un Twareg nommé Akli vient s'établir à Shétt ; "bien accueilli par les Djermas et les Goubes, il épousa une femme djerma et s'y établit définitivement".

e) Selon Brachet (1943) : "Al Rhaji (18 ?, 1820) conduit une dizaine de familles Kel Nan dans le Dallol Bosso". D'après l'auteur, ces Twareg s'installent à Dakfao où vivent des Gube qui, effrayés, fuient sur le piton rocheux de Shétt, puis, après des pourparlers, redescendent et scellent une alliance par le mariage d'Al Rhaji avec une fille gube nommée Hawa. Un garçon, dont le nom est perdu, naftra de ce mariage ; Akli est son surnom.

f) Le 22 septembre 1952, l'administrateur Taillandier écrit qu'Akli après s'être installé à "Satt" où il est bien accueilli par les Djerma et les Gube vivant dans la région, épouse une femme djerma.

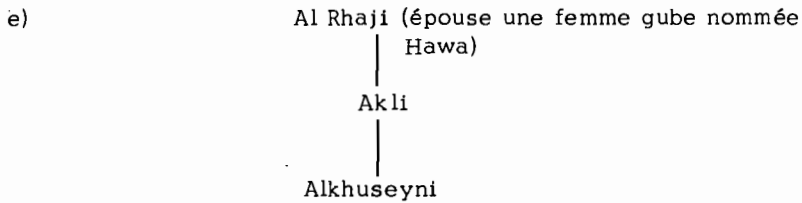
Il faut noter que l'appellation d'"Akli" peut poser un problème quant à la nature du groupe conduit par ce personnage dont le nom signifie "esclave" en tamasheq. D'après monsieur Muddur Zakara, cette terminologie proviendrait d'une déformation du nom "Akhli" ; les Djerma ne prononçant pas le son "kh" l'auraient remplacé par "k" dont l'emploi s'est généralisé.

Pour résumer :



c) Akli épouse la fille du chef de Tédghaq.

d) Akli s'établit à Shétt peuplé de Djerma et de Gube; il épouse une femme djerma.



f) Akli s'installe à Shétt peuplé de Djerma et de Gube; il épouse une femme djerma.

Brachet confond, semble-t-il, Al Rhaji et Akli; 3 données permettent d'avancer cette hypothèse :

- Al Rhaji se marie avec Hawa, mariage généralement attribué à Akli.
- Brachet présente, dans une autre partie de son texte, Alkhuseyni comme successeur de Al Rhaji à la chefferie, Akli étant ainsi évincé du pouvoir politique. Or l'ensemble des généalogies recueillies au cours de l'enquête et qui seront utilisées dans un travail ultérieur, mentionne toujours Akli comme père de Alkhuseyni et premier chef (əmnokal) de l'Imannəh.
- Selon l'administrateur Urfer (1950-a), la succession de Al Rhaji, premier détenteur de la chefferie, revient à son fils Alkhuseyni.

Le contact entre migrants twareg et populations locales est évoqué dans la majorité des versions :

- En a, b, d, e et f, les autochtones sont Djerma ou Gube, parfois les deux. En outre, l'informateur de la version "c" a précisé, dans le cadre d'autres traditions orales, que les habitants de Shétt étaient djerma.

- En a, d et f, les imajeghèn s'établissent à Shétt dont le nom tamasheq est Tǝdghaq.

Dans la première version, est mentionné un lieu appelé Bagga, les Twareg y auraient stationné avant de poursuivre leur route vers Shétt. Ils n'auraient trouvé à cet endroit que deux puits déjà comblés et datant selon eux d'une époque très ancienne. Faute de temps et n'y voyant pas sur le moment un intérêt majeur, je n'ai pas répertorié ce lieu qui se trouve certainement entre les villages actuels de Dakfao et de Shétt.

Deux hypothèses peuvent être posées à son sujet :

- Il s'agit d'un ancien point de peuplement Asaaba. Les Asaaba seraient les premiers occupants de cette zone ; leur présence se trouve mentionnée dans les divers travaux concernant le Dallol Bosso. Brouin écrit : "La tradition indigène raconte que les premiers occupants auraient été des Asaaba, race blanche, qui se seraient établis sur les montagnes, notamment sur la montagne de Chatt ; le vieux puits, dont les traces se voient encore, serait leur oeuvre" (1933).

On peut aussi se référer à J. Robin (1939 - p. 402), J. Périé et M. Sellier (1950 - p. 1018), Séré de Rivières (1965 - p. 38), Guy de Beauchêne (1950 - pp. 69-80). Nicole Echard a relevé, lors d'un bref séjour à Shétt en 1965, des traditions orales concernant les établissements asaaba ; il y est dit notamment :

"Les Asaaba sont venus, ils ont fait leur village sur la montagne Tondi-vey, puis ils sont tous repartis. On ne sait d'où ils sont venus ni où ils sont partis. C'était il y a longtemps.

Les Asaaba étaient trois. Le grand frère était installé à Shat, le deuxième était à Itshigil et le troisième à Luma. L'afné saluait les cadets du haut de la butte Tondi-vey :

- fo'ofa dunaafa !

et les autres répondaient :

- nguruto ngwoy !

ce qui est l'équivalent du zerma : fofo ni kani bani ? "salut, comment vas-tu ?" dont la réponse est : bani samey, "je vais bien" (1969 - p. 65).

Bagga, qui vit s'installer durant une période indéterminée les premières tentes Kǝl Nan, fut peut-être un lieu de résidence asaaba proche de Shǝtt. Il viendrait ainsi s'ajouter aux autres sites réputés tels que sont nombreux dans cette région (Gao, Kutubi, Tombo...). Il serait donc nécessaire de localiser Bagga de manière précise et d'y entreprendre des travaux archéologiques.

- Il s'agit du point de départ de la migration d'un groupe animiste hausaphone parti s'installer dans la région de Tahoua. Selon des informations communiquées par N. Echard, "Bagga" est le nom de la divinité ayant guidé la migration et l'installation du groupe fondateur. Ce nom a été attribué au premier village créé une fois le lieu d'arrivée atteint. D'après les notes recueillies par N. Echard dans les cantons de Bambey et de Kalfu (préfecture de Tahoua) : "Le village a été fondé par deux frères, Kimba et Dambo, fils de Gado, Gado était fils de Kisa (ou de Bagar, lui-même fils de Kisa). Kisa était installé à Shat (actuelle préfecture de Filingué). Leur migration se serait effectuée au 18ème siècle. Selon de Loppinot, l'arrivée dans la région de Kimba et Dambo se situerait vers 1700... Parvenus dans la région de Baga, la divinité montra le lieu dit Faska Matsafa où elle demanda qu'on lui fasse chaque année un sacrifice. Elle cessa de les guider et disparut..."

Cette migration est relatée par F. Nicolas (1950, p. 52) qui la situe au début du 18ème siècle : "fondation de Bagga par Tchimba et son frère Dambo, venus de Cheutt dans l'Imannan (subdivision de Filingué) ; ce sont des Asena "masafa" ; le fétiche est toujours établi sur la dune proche du village de Bagga. Tous les habitants de Funkuy, Tchinnahar, Lellongo, Chokit, Kalgo donnent la dîme aux Asena de Bagga comme "maîtres du sol" ; la fête du fétiche a lieu à Bagga vers le 5 juin : une cinquantaine de chèvres sont amenées par les Asena de Danfam, Takanammatt etc... chaque année à la même date, et égorgées sur l'autel".

Ce terme de "Bagga" prononcé pour la première fois devant moi par un vieil esclave du village de Dakfao et repris ensuite par d'autres personnes originaires de l'Imannan est donc, semble-t-il, relativement connu, du moins en tant que lieu géographique. N. Echard par contre, lors de son passage à Shǝtt en 1965, n'a jamais entendu prononcer le terme de "Baga", élément sans doute important dans le travail qu'elle avait envisagé. Elle écrit à ce propos : "Il s'agissait alors de retrouver des traditions qui auraient permis de recouper, de compléter et d'éclairer d'un jour nouveau celles recueillies précédemment dans l'Ader. Ce but n'a pu être atteint..." (1969 - p. 55).

Ainsi, à moins de 5 km de distance et parmi des populations d'origines différentes, le relevé de traditions orales peut prendre des tournures fort diverses.

La version "a" mentionne le sacrifice d'une chèvre rousse et d'un mouton blanc, ce qui laisse deviner un champ d'étude certainement riche. Il s'agira de voir dans quelle mesure l'islamisation massive des croyances animistes qui, dans le cas des Kəl Nan ayant fui la région de Tahoua, sont peut être à rapprocher des pratiques rituelles existant chez les populations azna de l'Ader. Il faudra rechercher si ces cultes précis furent le privilège des imajeghən Kəl Nan qui détinrent le pouvoir politique jusqu'aux années 1870 environ.

Les variations constatées dans l'enregistrement des traditions orales vont être renforcées par la poursuite de l'analyse des 6 versions relatant l'entrée en contact des nouveaux venus twareg avec les anciens occupants du sol.

- en b, c, d, e, f : l'individu conduisant la migration épouse une femme appartenant à un groupe ayant précédé les Twareg dans cette zone.

- en b, c, d, f : Akli se marie avec une Djerma ; en "e", avec une Gube,

- en b et e, l'épouse a pour nom Hawa ; en "b" son père s'appelle Immeyda.

Deux points sont à souligner :

. Les versions a, d et f présentent les familles Kəl Nan comme s'installant à Shətt même, tandis que dans les trois autres, elles résident, semble-t-il, à proximité du village. Cette présence est mentionnée par H. Salomon (1903) qui écrit que, vers 1820, "Akili quitte sa tribu de la région de Guiddan Bado pour se rendre à Chap". Plusieurs traditions orales, non présentées dans le cadre de ce travail, associent en effet ce groupe nomade au village de Shətt. Il sera nécessaire, bien entendu, de localiser précisément les lieux d'établissement des premières tentes twareg.

S'il est difficile d'affirmer, pour l'instant, que les individus composant cette migration se sont fixés, ne serait-ce que quelques mois par an, sur le site même de Shətt, il est néanmoins possible de penser qu'ils se sont installés aux abords des deux buttes témoins souvent utilisées comme refuge par les Shəttawa (habitants de Shətt) et qui ont pour nom djerma "Tondi Wey", "la montagne de la femme" et "Tondi Aru", "la montagne de l'homme".

Cette hypothèse paraît confirmée par le mouvement de population ayant lieu à la suite d'une diminution de la surface du canton de l'Imannən ; le 11 avril 1920, le commandant Crocicchia, dans une mesure répressive touchant les Twareg soupçonnés d'avoir favorisé Fihirun, l'əmnokal des Iullemeden Kəl Attaram, dans sa révolte du 9 avril 1916, restreint le territoire contrôlé par la chefferie

twareg. Le groupe Kɛl Nan, contraint d'abandonner son point d'installation, de nombreuses terres et le cimetière des imajeghén, s'établit alors à l'intérieur de la nouvelle limite qui passe au pied du vieux baobab dont les branches portent encore des caractères tifinaqh qui relateraient l'histoire des premiers migrants.

D'après certaines informations le nom de Shɛtt viendrait de celui de l'arbre "see" en songhay, "diki" en hausa (*Celtis-integrifolia*) ; devenus "see-t", le son "s" aurait disparu en tamasheq au profit du son "sh" ce qui donna "sheett" puis "shɛtt". Il semble que l'on puisse écarter l'éventualité de l'origine tamasheq de ce mot mentionnée par N. Echard ("Shet-n-aman" : "oeil de l'eau") ; les Twareg ont toujours nommé ce lieu "tɛdghaq" ce qui signifie en tamasheq "petite montagne", appellation désignant la forme des deux buttes témoins.

Ainsi, les Twareg quittent Tɛdghaq et fondent le village de Dakfao, plus couramment appelé "Aybachi", c'est-à-dire "je m'en moque", marque de dépit de la population à l'égard de l'administration coloniale.

La nouvelle frontière avec le canton du Kughfey fut matérialisée par des pieds d'euphorbe plantés tous les 20 mètres. Elle passe près de Shɛtt, ce qui vient confirmer la proximité de l'ancien lieu de résidence des imajeghén par rapport à ce dernier village.

. Les versions b, c, d, e, f, mentionnent le mariage du chef du groupe Kɛl Nan avec une femme appartenant à la population locale présentée, selon les cas, comme Djerma ou Gube. Il existe, sans doute à propos de ces deux termes, une confusion qui naît de l'appellation d'un groupe selon la langue qu'il parle. Or, une partie des Gube a adopté la langue djerma : les Twareg regroupent d'ailleurs sous le nom de "Ihatɛn" tous ceux (aussi bien Djerma, iwunnɛnɛn, que Gube) qui parlent le djerma-songhay, les opposant ainsi aux "Irasafan", c'est-à-dire les Sudye ou Kughfeyawa de langue hausa.

Ceci pourrait confirmer l'hypothèse suivante avancée par N. Echard (1969 - p. 68) : "D'après M.H. Pialt, il y a deux traditions distinctes en ce qui concerne l'origine de la migration des Gubawa. La première rattache les Gubawa actuellement installés dans le Dallol Mauri à deux lignages initiaux dont les fondateurs, deux frères du nom de Gije et Dagoje, venaient de l'Est et plus particulièrement du Daura, le premier des sept Etats Hausa, les Hausa Bokwoy. Après leur installation à Lugu et à la suite d'une querelle, Gije quitte son frère, laissant là sa famille. On le recherche mais ses traces disparaissent auprès d'une fourmilière. C'est longtemps après qu'on a appris que Gije avait eu des enfants... dans la région de Filingué. Les descendants de Gije se trouveraient à Tanki, village proche de Damana. La seconde tradition concerne les Gubawa

zermâisés établis dans les régions de Loga (Dosso) et de Damana, et donne comme origine de ces groupes un village Songhay nommé Goberi.

Si l'on confronte ces traditions aux éléments d'information recueillis à Shat, on peut à titre d'hypothèse, avancer que se sont succédés dans ce village des groupes gubanshe des deux origines. Celui d'Amayda se rattacherait à celui des Gubawa zermâisés issus de Goberi...

L'implantation twareg se déroule, du moins dans une première phase, de manière pacifique ; la population locale offre une de ses femmes en mariage au chef des imajeghén, sans doute Akli. Une alliance est ainsi scellée entre les deux groupes ; les anciens occupants de la région auraient construit aux pasteurs Kɛl Nan quelques cases en paille entourées de clôtures d'où le nom de Kɛl Windi ("gens des enclos") attribué à ces derniers.

Dans les versions "b" et "e", cette épouse se nomme Hawa ; en "b", Hawa a pour père Immeyda. Ce dernier est certainement le même individu qu'"Amayda" cité dans le passage précédent. Par ailleurs il est dit, en "b", qu'Immeyda a donné son nom à une mare proche de Shɛtt, événement qu'il faut rapprocher d'une tradition orale concernant le peuplement gube et rapportée par Nicole Echard (1969 - pp. 67-68):

"Ils étaient trois frères. L'afné s'appelait Mayda (ou Amayda). Quand ils sont venus, la forêt était si dense qu'ils ne pouvaient marcher et devaient ramper. Ils sont montés sur la butte Tondi-vey. De loin, le grand frère a vu de l'eau briller au soleil. Ils sont allés à la mare qui est située à l'Est du village. Mayda boit alors et rote en disant "Amayda". La mare a conservé ce nom".

L'amajegh Kɛl Nan épouserait donc la fille du chef gube installé à Shɛtt.

Les données recueillies en milieu twareg de l'actuel canton de l'Imannɛn vont maintenant être confrontées avec celles relevées par Nicole Echard à Shɛtt où ses informateurs étaient d'origine sudye.

Les Sudye ou Kughfeyawa atteignent cette zone du Dallol Bosso vers 1780, semble-t-il. Les récits enregistrés à Shɛtt assimilent arrivée de la migration conduite par un certain Bukar et soumission ou exode de l'ancien peuplement gube. Une partie des Gube acceptent, en effet, la suprématie des nouveaux venus, d'autres se laissent, par contre, repousser. Ainsi :

-"Amayda" et ses frères se sont séparés : l'un est parti à Fariya vers Damana, l'autre à Loga dans l'actuel canton de Dosso et Amayda est allé s'établir à Gamonzo près de Yeni. Ce sont eux

qui ont fondé ces trois villages". (Echard - 1969 - p. 68).

- "Alors que les Gubawa commandaient, arrivèrent les Sudyé qui se sont installés dans le pays et ont pris la chefferie". (Echard - 1969 - p. 69).

- "En ce temps là (c'est-à-dire, rappelons le, cinq ans après l'arrivée des Sudyé à Shat), Bukar commandait tout le pays jusqu'à Bumba. Un Futa venu à Shat lui demande où il peut s'installer. Bukar lui montre Birnin Bairo. Il n'y avait alors personne dans cette brousse, pas même un Twareg". (Echard, 1969 - p. 73).

Comme l'écrit N. Echard, "en ce qui concerne Shat, la séparation des trois frères Gubawa et leur départ seraient liés à l'arrivée du groupe sudye dirigé par un personnage nommé "Bukar" ou "Bukari".

Il semble alors difficile qu'un amajegh Kél Nan ait épousé, vers 1810, la fille de l'aîné des trois frères.

Les informateurs sudye ne mentionnent la présence de Twareg qu'à partir des hostilités qui s'ouvriront plus tard entre les deux groupes : pour la période antérieure il est simplement dit : "A l'époque de Gumandakwoy, un Twareg Lisawan avait tué quelqu'un dans l'Aïr et s'était enfui jusque dans cette région. Son nom était Mahaman. Il est arrivé seul mais ses parents sont venus de plus en plus nombreux le rejoindre" (Echard 1969 - pp. 75-76).

Peu d'importance est donc attribuée aux premiers migrants twareg. De même, les traditions orales recueillies dans l'Imannén passent totalement sous silence la présence des Sudyé dans la région de Shett dont le peuplement serait essentiellement djermaphone.

Il existe, au niveau du récit, une sorte d'ignorance mutuelle de la part des deux populations qui vécurent pourtant, dès le début, à proximité l'une de l'autre.

Le problème posé par le mariage de l'amajegh twareg avec la fille d'un ancêtre gube, dont la personnalité revêt parfois un caractère mythique, n'est pas envisagé ici sous l'angle de la vraisemblance ou de la recherche d'une chronologie "réelle" mais en tant qu'élément révélateur des transformations de l'organisation politique du haut Dallol Bosso. A l'époque de la migration Kél Nan, le pouvoir politique est détenu par la chefferie sudye ("gumandey") dont l'implantation s'est traduite par l'exode des Gube, anciens occupants du sol, quelques uns seulement acceptant de se soumettre et participant alors à une relation à plaisanterie pour l'analyse de laquelle on pourra se référer à N. Echard (1969 - pp. 72-73) et M. H. Piault (1964 - pp. 7-9).

J'avancerai, à titre d'hypothèse, que l'alliance présentée dans l'Imannén comme twareg-gube et concrétisée par le mariage d'Akli avec Hawa, associe en réalité les populations twareg et sudye. La réinterprétation de cet échange "oublié" par les Sudye, répondrait au désir, pour les imajeghén, de fonder dans le passé l'accord qu'ils ont progressivement noué avec des groupes gube antérieurement dominés par les sudye et que l'on retrouve attesté à travers les alliances matrimoniales figurant dans les quelques généalogies recueillies au cours de cette enquête.

Après une première phase de coexistence pacifique avec les Sudye, les Twareg, appuyés par les habiles archers gube, ouvrent des hostilités qui entraîneront le recul des premiers et se poursuivront sous d'autres formes à l'époque coloniale. La prise en considération de cette alliance est certainement essentielle pour saisir l'avènement de la suprématie de l'Imannén car "même au temps de la puissance du canton, les guerriers twareg étaient fort peu nombreux : 50 à 80" (Taillandier.1953).

Ainsi les conditions d'instauration du pouvoir twareg expliquent peut-être, d'une part, le peu d'informations recueillies auprès des Sudye de Shétt au sujet du rôle des Gube et, d'autre part, le fait que Twareg et Sudye semblent s'ignorer, à travers les récits, sur un laps de temps d'environ deux décennies.

Ce cas concret, où un événement est, semble-t-il, "réajusté" par les agents sociaux en fonction de faits historiques qui l'ont suivi, montre la difficulté d'effectuer un travail d'ethno-histoire. Saisir le "pourquoi" de la vision subjective, "manipulée" qui est donnée du "réel" requiert un vaste champ spatial des recherches, atout indispensable pour éviter les affirmations et constructions partielles, partiales par rapport au "fait historique".

On peut noter, en outre, que la plupart des traditions orales recueillies auprès d'informateurs sudye "s'emploient, comme l'écrit N. Echard, à expliquer et à justifier l'implantation Sudye à Shat et dans la région". De nombreux renseignements concernent en effet leur origine, leur migration et leur fixation dans le Dallol.

Les récits relevés dans l'Imannén n'accordent, au contraire, qu'une place extrêmement limitée à l'origine des divers groupes twareg, aux phénomènes ayant provoqué leurs déplacements et aux itinéraires suivis ; seules quelques données de cet ordre ont été enregistrées quant au groupement maraboutique Kél es Suk. La majorité des traditions orales, qui ne seront utilisées que dans le cadre d'un travail ultérieur, relate les nombreux combats menés par les imajeghén au 19^e siècle, ce qui laisse présager du rôle primordial des guerres dans la vie économique de l'Imannén.

II.2 - Les Kɛl Koshilan :

A la mort de l'ɛmnokal Alkhuseyni, fils aîné d'Akli (1), éclate une dispute entre ses frères à propos de l'héritage de ses biens matériels. L'un d'entre eux, Karé Karé, quitte la zone d'installation des Kɛl Windi et s'établit avec quelques familles dans une région particulièrement riche en palmiers doum ("tageyt" - *crucifera thebaica*), légèrement au Nord de l'actuel village de Koshilan. Cet environnement naturel leur vaut souvent le nom de "Kɛl Tageyt".

L'étude des rapports entretenus, au 19^e siècle, par ce groupe twareg, avec certains villages djerma de l'actuel canton du Tondikandya et celle des prérogatives de ses chefs, descendants de Karé Karé, constitueront certainement une donnée importante pour la compréhension, notamment du système politique twareg. A la fin du 19^e siècle en effet, les Kɛl Koshilan possèdent leur "tambour de guerre" (ɛttɛbe) et paraissent peu concernés par les décisions de l'ɛmnokal. Ce fractionnement présumé du pouvoir politique est d'ailleurs encore observable durant les premières années de la conquête coloniale. Abbey, chef des imajeqhɛn de Koshilan et arrière petit-fils de Karé Karé, fait alliance avec Garasa, chef djerma du Tondikandya, qui s'est installé à Loki, village de l'Imannɛn proche de Koshilan. Tous deux détournent les caravanes et tentent de prendre des captifs ; ils pillent, en particulier, le village djerma de Faria dont le chef, mort en 1904, est remplacé par un certain Darhaman nommé par le lieutenant Guyon-Vernier. Menaçant alors de détruire le village, ils préviennent le nouveau chef qu'il ne recevra d'eux l'investiture que si une rançon leur est versée. Les villageois leur offrent 2 boeufs, 4 moutons et 6 tonnes de mil.

Cette rébellion des Kɛl Koshilan face aux troupes militaires françaises, traduit le maintien d'une ancienne marge de liberté par rapport à la chefferie twareg dont les actions sont maintenant en grande partie contrôlées par les colonisateurs. Abbey sera révoqué et condamné à quatre ans de prison à Niamey.

II.3 - Les Lisawan :

Peu après son arrivée dans le Dallol Bosso, la fraction Kɛl Nan est rejointe par quelques familles Lisawan. L'histoire de l'Imannɛn est ici encore directement liée aux troubles agitant l'Ader.

En effet, après avoir vaincu les Iullemeden Kɛl Dinnik, Gélani tente de convertir à l'Islam les Azna qui prennent la fuite ou se regroupent en villages fortifiés. Urvoy (1936 - p. 206) écrit à propos de ce conflit : "les nobles chassés, l'union des maraboutiques perdait sa raison d'être et Gélani risquait de voir un concurrent se dresser contre lui. Pour maintenir sa puissance, en conservant

(1) voir en annexe, la liste des ɛmnokal de l'Imannɛn.

un but de guerre, il se tourna de l'autre côté et prêcha la guerre sainte contre les païens de l'Ader".

Les Azna livraient jusqu'alors un tiers de leurs récoltes aux chefs touareg Lisawan qui se partageaient, depuis 1696 environ, le pays de la manière suivante :

- l'Ahmet Taza à Agouloum Toudou
- l'Alemtey à Keita
- l'Ahmet Toukiès au Sud-Ouest.

L'extension de la domination de Gélani provoque l'exode des Lisawan. Beaucoup se réfugient à Sokoto, certains gagnent le Dallol Bosso.

On peut se référer pour cet épisode à Séré de Rivières (1965 - p. 179) et Urvoy (1936 - p. 83) selon lesquels : "entre 1809 et 1814, un fanatique Gélani, souleva les tribus imrad des Oullimindens de l'Est et se jeta sur les populations haoussa de la région de Tahoua. Celles-ci avaient, depuis deux siècles pour suzerains et protecteurs, une tribu touareg venue de l'Aïr, les Lissaouanes. Dans les troubles qui suivirent la victoire de Gélani, une fraction de cette tribu émigra vers le Sud-Ouest. Ce sont les touareg de l'Imanan. Leur chef, l'Ahmet Tounkuès, dut les suivre car il disparaît à ce moment de l'Ader".

Cette migration ne constitue certainement pas, comme le dit cet auteur (1936 p. 296), "le noyau des touareg de l'Imanan".

Cependant, un second déplacement de familles Lisawan revêt, semble-t-il, beaucoup plus d'importance. Pour Brachet (non daté), ces pasteurs "étaient riches et firent impression par leurs troupeaux et le nombre de leurs captifs".

Il est permis de poser l'hypothèse qu'il s'agit à nouveau d'une fuite à la suite d'une défaite, vers 1865, des Lisawan dans l'Ader. Cette période, fortement marquée par l'accession au pouvoir de "Boudal le Pouilleux", est évoquée par Urvoy (1936 - pp. 208-209) : "jusque vers 1860, les Oulliminden vécurent tranquilles... Mais un nouvel aventurier semblable à Gélani et Ibrah, vint par cupidité déchaîner la guerre vers 1860. Boudal Inchilkim (Boudal le Pouilleux) imposa à partir de 1854 sa domination aux Kel Gress ; exigeant de tous les Kel Gress, à titre de tribut, trois chameaux par noble, un par bella, il réclama la redevance aux Oulliminden qui se rebiffèrent d'où rupture et combats. Les rezzou ne cessèrent plus de part et d'autre. Moussa remplaça son père Boudal à la tête des Oulliminden. Boudal-Inchilkim tua le jeune frère de Moussa, Alkoumati ; représailles et redoublement de haine... On vit se former deux

partis, d'une part, les Kel Gress avec le Serki"n Ader domestiqué ; d'autre part, les Oulliminden avec les cultivateurs des régions de Tahoua et de Tamaské, ainsi que les Lissaouanes".

Ainsi, un combat ou une période de combats malheureux pour la domination du Nord de l'Ader explique peut-être cette seconde migration lisawan ; une telle identité est cependant présentée avec quelques réserves, certaines informations attribuant à ces nouveaux arrivants une origine Kɛl Gress.

Ces imajeghɛn installés tout d'abord à la mare de Kessau proche de Shɛtt, s'établissent ensuite à celle de Bebetinde. Ce n'est que plus tard qu'ils se fixeront dans la zone appelée "Nakira" et qui constitue aujourd'hui un quartier de Bonkuku. Les informations concernant le nom de "Nakira" sont vagues ; ce terme qui signifie, semble-t-il, en hausa "être sain et sauf" évoque généralement pour les informateurs twareg l'action même de se sauver. Il n'est point fait allusion alors à la fuite de l'Ader mais à l'éloignement des tentes lisawan par rapport à celles du groupe dont nous allons maintenant parler et avec lesquelles elles auraient été auparavant mélangées.

II.4 - Les Kɛl Tɛbonnɛnt :

Trois sources d'information relatent l'implantation de ce groupe dans le Dallol Bosso :

a) D'après l'imam Addibis (Bonkuku) :

"Albadɛri vint d'Azawagh, il séjourna d'abord à Tuddu (Kughfey) avec sa famille. Les Kɛl Windi de Shɛtt firent la guerre à la même époque contre le Kughfey. Les Kɛl Windi proposèrent à Albadɛri de se joindre à eux mais ce dernier n'étant pas prêt, refusa, tout en leur demandant quand ils comptaient revenir. Les Kɛl Windi sortirent vainqueurs d'un nouveau combat contre le Kughfey; Albadɛri, accompagné de ses deux esclaves, gagne alors l'Imannɛn où il fut rejoint par le reste de sa famille. Ils s'installèrent à Lɛbangu, les Kɛl Windi retournant à Shɛtt".

b) Dans un rapport anonyme consulté aux archives de Filingué :

"Albadari vient d'Azawak où, durant une dispute avec les touareg de Ahara, il a tué deux personnes. Il est pourchassé dans sa fuite par quatre individus ; il en tue deux, les deux autres abandonnant la poursuite. Après quelques jours passés à Toudou, il prend part aux côtés des Soudiés à une bataille contre les twareg Kel Windi de Chett venus les attaquer. Akli et ses hommes sont, semble-t-il, vaincus, ces derniers expliquant leur fuite par le fait

d'avoir aperçu un touareg parmi les soudiés. Akli selle alors son cheval, rend visite à Aldabari, qui accepte de venir s'installer dans l'Imanan. Dès son arrivée, l'amenokal Kel Windi lui donne sa fille en mariage".

c) Altinine ag Arias (1971, pp. 127-129) rapporte la tradition suivante :

"Un touareg de la tribu Tëbonnant s'est querellé avec un des touareg apparenté à Elinsar, le père de Firhun. Le Kel Tebonnant l'a tué. Puis le Kel Tebonnant a fui et il est venu s'installer dans les parages de Filingi. Les Imannan ont attaqué Filingi, ils ont vu qu'il ressemblait à un Touareg. Ils ont su que c'était un Touareg ; l'un d'eux l'appela et lui dit : "toi depuis quand es-tu venu dans ce pays. De quelle fraction es-tu ? Il lui répondit : moi je suis un Touareg. Il lui demanda : pourquoi es-tu parmi les Ihatan ? Il lui répondit : je ne vois aucune personne sauf les Ihatan Sougué". L'autre lui dit : "déménage, nous habitons là-bas". Il a déménagé et il est allé camper à Bonkuku. C'est l'ancêtre de Bizo et de Muddur, je ne connais pas son nom. Son fils qui est né le jour où il est venu camper auprès d'une colline qui se trouve à l'Est de Filingui dénommée Enjer, c'est là qu'on a baptisé son fils au nom de Enjer".

Cette migration Kəl Tebonnant, fraction des Iullemeden de l'Ouest, atteint le Dallol vers 1830, époque où s'intensifient les guerres entre twareg et sudye.

La version "b" suppose, d'ailleurs, les twareg vaincus lors d'un premier combat ; dans la version "a" ils ne triomphent, semble-t-il, qu'au cours d'une seconde bataille. La suprématie des imajeghén n'est pas encore établie. Leur domination sur les populations sédentaires voisines est limitée ; elle deviendra beaucoup plus effective sous la chefferie de Bekkin (1879 ? - 1888), petit-fils d'Albadəri, ce qui provoquera des changements importants dans l'organisation économique, sociale et politique de la société twareg.

Bien que l'étude de la dévolution du pouvoir politique ne soit pas abordée dans ce texte, il est possible de mentionner dès à présent que la rencontre entre Kəl Windi et Kəl Tebonnant donne lieu à une alliance matrimoniale. Albadəri épouse Khadija, fille de l'amenokal Akli ; ce mariage est ainsi rapporté par Ali Seydi (Bonkuku) :

"Elle l'a accouché parce qu'elle a bu du lait, vite, vite ; elle a grossi, grossi. Il l'a marié à son neveu qui l'avait suivi, lui-même était suivi par ses esclaves. A pied. Son neveu s'est ensuite levé ; il l'a marié. Puis son neveu lui a dit qu'un gendre ne peut rester chez son beau-père. Il lui a dit : "je vais aller me promener au pied de la colline que je vois là-bas, je vais la visiter pour choisir une terre". Il s'est promené, il s'est promené depuis le début

de la colline Inwutalagadin. Il est passé au pied de la colline, jusqu'à ce qu'il atteigne la colline de Lɛ́bangu. Il est revenu, il a dit à son oncle : "moi, j'ai vu la place où je désire m'installer. Je surveille un endroit, tu surveilles un autre endroit". Ce jour là, il a emporté sa tente, il a quitté son oncle. Ceux-ci sont devenus les Kɛ́l Windi, ceux-là les Kɛ́l Bonkuku. Le pays est appelé imannɛ́n.

L'informateur présente Akli comme oncle maternel (anghatmi) d'Albadɛ́ri ; ainsi, l'ɛ́mnokal twareg donne sa fille en mariage à son neveu (tegeze). L'attribution de ce lien de parenté valorise l'alliance entre les deux groupes, le mariage entre cousins croisés (ibubɛ́zen) et plus particulièrement celui avec la fille du frère de la mère, étant considéré comme préférentiel.

Les gens d'Albadɛ́ri s'établissent d'abord à Lɛ́bangu (du nom d'une mare "bangu" où l'on cultive du "la", plante utilisée pour la préparation de certaines sauces), zone située au pied du plateau Ouest, à environ 2,5 km au Nord de Bonkuku. Ils se déplaceront ensuite vers la mare de Bebetinde et ne se fixeront, semble-t-il, sur le site actuel du village de Bonkuku qu'au temps de la chefferie de Bɛ́kkin.

II.5 - Les Kɛ́l Jami :

L'origine de ce groupe généralement considéré comme amajegh paraît confuse ; les informations, les relations de parenté sont profondément marquées par des situations conflictuelles liées au problème de l'accession au pouvoir politique.

D'après le Président Boubou Hama (1967, p. 452), "la troisième famille fut celle d'Abourbour et de son frère Manou ; elle est originaire de la tribu Kel Han des Oullimeden de l'Est. Elle quitta les Oullimeden à l'époque du règne de Kawa ag Akli . Abourbour se maria avec la fille de Kawa nommée Fama. Il eut d'elle un unique fils, Zangui. Celui-ci eut cinq enfants : Damou, Innaberk, Zabbaf, Infill et Danghi. Ils s'installèrent en un lieu qu'ils nommèrent Jami, à mi-chemin entre Bonkoukou et Dacfao. Ils prirent alors la dénomination de Kel-Jami".

Il semble que seul Aburbur (ou Burbuch) s'établisse dans l'Imannɛ́n, son frère Manu poursuivant son chemin. Les Kɛ́l Nan qui détiennent alors la chefferie contractent une alliance matrimoniale avec le responsable de la nouvelle migration twareg à qui ils donnent en mariage Fadimo, petite-fille d'Akli et soeur de l'ɛ́mnokal Kawa, selon les généalogies enregistrées au cours de l'enquête.

Cependant, il est écrit dans un rapport administratif anonyme (1942 ou 1943), que "le village de Jami tire son nom de la tribu Kɛ́l Jami,

fraction Kel es Souk de Menaka, dont quelques représentants seraient venus dans l'Imanan".

Cette origine religieuse, les Kɛl es Suk étant des maraboutiques, est mentionnée dans deux traditions orales recueillies pendant mon séjour.

Dans la première, ces Kel es Suk, venant du Dinnik ("Est"), s'établissent à Dunday, près de Sokoto. Chassés de la région, ils se dispersent, certains fuyant dans l'Imannɛn.

Le second récit présente les deux ancêtres Kɛl Jami comme d'importants marabouts peul venus de Sokoto. L'attribution d'une telle identité suscite, semble-t-il, deux interprétations possibles :

- elle est la marque d'un désir de dénigrer des individus se proclamant twareg,
- les rattacher à la société peul de Sokoto est au contraire un moyen de "redorer leur blason".

Il faut en effet se replacer en ce 19^e siècle où s'affirment la force et le rayonnement de l'empire fondé par Usman dan Fodio. Les twareg de l'Imannɛn soutiennent les divers groupes peul (Sokoto, Say, Gando, Torodi, TampKala, Liptako) dans leurs combats contre les djerma de Dosso et leurs alliés. Mazu, descendant d'Aburbur et nommé ɛmnokal en 1896, ira chercher confirmation de son titre de chef auprès du Sarki n' Musulmi.

Le Président Boubou Hama (1967, p. 456) rapporte une tradition selon laquelle Sokoto aurait fait appel aux imajeghɛn de l'Imannɛn pour lui venir en aide dans sa lutte contre l'Arewa ; 25 twareg commandés par Zakara ag Barghaji, père de l'actuel chef de canton, guerroyent durant un mois aux côtés des peul qui remarquent leur bravoure à la suite d'une grande victoire. Le Sarki n'Musulmi est tellement impressionné qu'il fait une prière pour que le nombre des guerriers de l'Imannɛn ne dépasse jamais la centaine : il offrira, en outre, chaque année à leur ɛmnokal, un burnous et un turban de chef.

La mention de ce cadeau n'est peut-être qu'un moyen, au niveau du récit, de masquer l'existence d'une suzeraineté, ne serait-ce que nominale, du puissant Etat peul.

L'appartenance religieuse présumée des Kɛl Jami qui est ici prise en considération, ce qui ne peut entraîner cependant aucune affirmation quant à leur identité "réelle" sera une donnée importante pour l'analyse future de la fonction du domaine idéologique (religion musulmane et pouvoirs animistes) dans le procès de dévolution et le contenu de la chefferie.



Photo 1 - Falaise bordant le Dallol à hauteur de Bonkuku

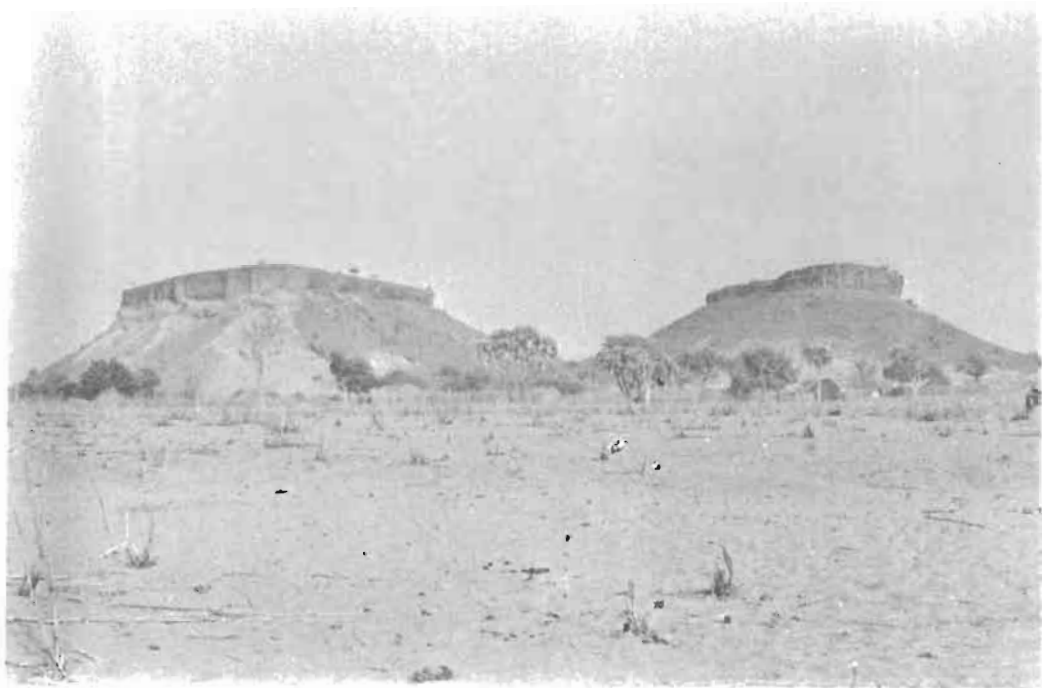


Photo 2 - Les deux buttes témoins ("Tondi Wey" et "Tondi Aru") du site de Shøtt.



Photo 3 - Baobab portant les *tfinagh* gravés par les premiers *imajeghèn* installés dans l'Imannèn et relatant leur histoire.



Photo 4 - Tambour de guerre (*ttdébel*) des Twareg de l'Imannèn.

Lors de leur arrivée, les Kɛl Jami s'installent à Maraku ; certains partent ensuite à Jami (Djami), ... d'autres dans la zone riche en palmiers doums et proche de Koshilan. Il est possible que cette dispersion territoriale, que l'on constate semble-t-il au sein d'autres groupes, corresponde à des phénomènes plus complexes de segmentation. Peu avant, ou à l'époque de la conquête française, ces twareg s'établissent dans la région de Diggina, laissant quelques dépendants au village de Jami.

"Diggina" est une mare dont le nom viendrait de celui de "Idiggini". Il ne s'agit sans doute pas ici de l'ɛmnokal Kɛl Gress, Idiggini, qui passa dans l'Imannɛn en 1891 à la suite de la fameuse "bataille de la clôture" (afarɛg) contre les Kɛl Attaram, mais du chef de la tribu Igirnazɛn qui rendait parfois visite à certains de ses dépendants nomadisant, comme on le verra, dans le Dallol Bosso.

Selon une tradition orale, "Diggina était autrefois une mare remplie de lait de vache et entourée de forêts. Idiggini y venait avec ses chameaux, ses troupeaux, ses chevaux parce qu'il y avait là-bas tout le pâturage. C'est là qu'il s'arrêtait. C'est le nom de Idiggini qu'on a donné à Diggina. C'est lui qui possédait les Igirnazɛn".

II.6 - Les Kɛl Shiwil :

L'enquête sur la population de l'actuel village de Shiwil (Ichiwil) s'est révélée particulièrement délicate. Elle a été fortement conditionnée, en effet, par l'existence de conflits, de profondes tensions encore actuelles entre ce groupe et les autres fractions imajeghɛn de l'Imannɛn.

Ces dernières, refusant de reconnaître l'origine twareg que se donnent les Kɛl Shiwil dans le jeu complexe de leurs relations avec l'ethnologie, les considèrent comme "mauri".

Pour le président Boubou Hama (1967, p. 453) "la sixième famille était celle de Waza Waza. Elle est la plus récente, elle viendrait de l'Est de l'Aïr ; probablement avant de venir se fixer dans l'Imanan, elle séjourna, longtemps, dans le Follakam (Illéla) et surtout dans l'Arewa où elle a encore des attaches. Elle arriva dans l'Imanan peu de temps avant l'arrivée des Français. Elle s'installa à 4 km au Sud de Bonkougou dans un lieu dit Chiwil. Elle prit le nom de Kɛl Chiwil".

D'après une tradition orale recueillie au cours de ce travail, "Venant du pays mauri, Bowaji et Waza s'installent à Gaghbeyfandu où ils sont craints. Un jour de marché à Jami, ils tuent des gens à l'aide de leurs lances dont les deux extrémités sont acérées. Des individus d'Aybachi préviennent Bɛkkin qu'ils partent à leur recherche ; à leur retour, les deux mauri qui ont ramené avec eux Idder,

Wadighun et Chinna s'installent à Shiwil. Cette appellation trouve son origine dans le fait que les mauri déclaraient être des Shiwilawa".

Cette vague migratoire s'effectue, semble-t-il, en deux phases ; à la suite d'un conflit avec des imajeghén, certains compagnons de Bowaji et Waza partiraient en pays mauri pour revenir ensuite dans le Dallol Bosso avec de nouveaux migrants. Il sera indispensable d'enregistrer de manière précise les divers groupes composant les Kél Shiwil ; un important phénomène de segmentation est peut-être discernable dans l'existence des Kél Balley, groupe numériquement restreint dont la parenté exacte avec les Kél Shiwil reste à définir. Si les Kél Balley participent aux échanges matrimoniaux avec les autres fractions, les Kél Shiwil, en dépit de leur statut d'hommes libres pouvant posséder des esclaves, en sont quasiment exclus. L'étude de ces deux entités, écartées du pouvoir politique, passera notamment par l'analyse de leurs alliances matrimoniales et donc des aires de circulation de leurs biens, leur place dans la possession des terres, dans la répartition des butins de guerre et des villages sédentaires tributaires... Données primordiales pour saisir les mécanismes de maintien des inégalités entre les groupes dominants.

II.7 - Groupes maraboutiques et forgerons.

A) Les Kél es Suk

Les représentants de cette "confédération" religieuse sont nombreux dans le Dallol Bosso, particulièrement au Tégghazert où ils constituent la majorité du peuplement et détiennent la chefferie. Parmi les fractions Kél es Suk qui y sont installées, trois sont aussi présentes dans l'Imannén :

1) La migration conduite par Aggégakhmed et Assafar :

Selon une tradition orale rapportée par l'imam Addibis :

"Abugheydeta a sept fils. Ils quittent Tunbul pour se rendre à Miséra (région de la Mecque) où ils séjournent durant sept ans. De là, au village de Zsuk (d'où leur nom). La guerre provoquée par les blancs qui viennent du village de Nésarata (d'où leur nom "annésara") les fait fuir à Almadinet. Ils sont accompagnés de forgerons. Ils se séparent alors :

- un va à Ketshena (Nigeria)
- un va à Sokoto
- Mamanjabo part à Say
- Abulkhasan part à Bérnibayaro
- Khamadékhaji (
- Aggégakhmed (partent à Bagare (près de Tawa) durant sept ans.
- Assafar (

Ces trois derniers se battent avec les Shérifs. Ils partent à Tintérka, village du Mali. Khamadékhaji poursuit sa route vers Aderanbukan puis Azanghawelen. Les ighawelen le suivent et viennent à Jami avec lui durant deux jours. Akli qui vivait à Shétt vient les voir à Jami et discute avec Khamaldékhaji à qui il demande de s'éloigner d'une journée de marche sous peine de voir les hostilités s'ouvrir. Un forgeron nommé Indeliman part à Sansani car Khamadékhaji a rêvé à un village. Indeliman rencontre un vieux nommé Sabla à qui il dit que ce village conviendra à son maître. Le forgeron revient et rend compte à Khamadékhaji, qui décide de partir vers Sansani. Il crée le village de Tabla où il installe ses hommes qui sont nombreux. Les gens de Sabla vont voir Khamadékhaji à qui ils demandent de s'éloigner vu le nombre important de ses hommes. Khamadékhaji possède un bâton qu'il pose puis il s'assied sur un chapelet en cuir en disant aux gens de Sabla de le laisser tranquille. Ces derniers effrayés, partent et disent chez eux que le marabout est trop puissant pour qu'on puisse l'inquiéter. Les ighawelen venus avec ces Kéles Suk s'installent dans la région".

N. Echard, lors d'un passage dans le canton du Tégghazert en 1965, a recueilli le récit suivant sur les pérégrinations des Kéles Suk : "Zahid vient d'Azawa. C'est un imajeren d'origine Oulliminden. Le nom de son groupe n'est pas connu. Il fonde le village de Winditen. Après avoir quitté l'Azawak, Zahid passe par Ayorou puis s'installe à Winditen. Cela il y a environ trois siècles. Ses descendants se sont sédentarisés. Zahid arrive avec sa famille et leurs bellah Imarehen. Il a un frère nommé Mahamadi Ikna qui s'installe avec lui à Winditen où il n'y avait rien auparavant. La région était occupée par des gube et des djerma.

A peine arrivé, Zahid mène les guerres contre les djerma qui fuient, les gube restant par contre et acceptant de payer l'impôt aux twareg. Au Sud rien jusqu'au pays djerma de Dunga et Karma. A l'Ouest : brousse jusqu'au fleuve. Mohammed El Hadji (appelé "l'homme de Tabla") quitte Médine pour aller à la Mecque. Il gagne alors Assouk au Soudan égyptien où il reste quatre ans et se marie avec une captive qui lui donne un fils nommé Ansum. On le trouve ensuite durant douze ans à Bagare à l'Est de Tahoua (Est de Kao). Il reprend son voyage, passe par Anderamboukan où il séjourne durant deux jours, par Jami (village de l'Imanan existant encore ; il n'y a laissé personne) où il reste sept jours auprès d'une mare. Il arrive enfin avec ses troupeaux et ses captifs à Sansane, village de population gube. A cette époque, on appelle l'endroit "Sansane" seulement. Salba, le grand homme du pays dominé par Zahid, vient le trouver. Mohamed El Hadji est en train de faire la prière ; ses animaux parcourent les champs où le mil pousse, ceci se passe au début de l'hivernage. Salba lui demandant s'il n'a pas vu le mil, Mohamed El Hadji lui répond qu'il est arrivé de nuit et qu'il ne savait pas que c'était du mil. La prière terminée Salba lui dit : "il y a

un twareg là-bas, s'il te voit prier il va te chasser" (les vrais twareg ne prient pas et ne font rien d'autre que la guerre); Mohamed El Hadji répond : "tout cela ne m'empêche pas de prier et de lire mon Coran". Salba : " il faut que je prévienne le chef des twareg de votre venue. S'il accepte votre présence, vous resterez, sinon vous partirez". Mohamed El Hadji : "Tu vas partir avec mon cordonnier saluer le chef ; s'il a une fille qu'il me la donne en mariage".

Les deux hommes partent et arrivent à Winditen pour rencontrer Zahid. Le gube Salba explique la situation et demande l'attitude à tenir face à l'étranger marabout.

Zahid convoque ses trois filles pour les consulter. L'aînée refuse, la seconde de même, la troisième nommée Aïsa répond : "père je ferai ce que vous voudrez".

Zahid accepte l'installation de Mohamed El Hadji ; Salba et le cordonnier servent d'intermédiaire. Trois jours après, Mohamed El Hadji reçoit sa femme, entre temps, il fonde le village de Tabla à 3 km, au Nord-Ouest de l'actuel Tabla.

Après Ansulum, il a deux fils avec sa nouvelle femme :

- Mourlouf
- Ahmed

Zahid meurt, Mohamed El Hadji meurt quelques mois après. Mohamed Ikna est nommé chef à Winditen ; sous son règne, des Oullimiden de l'Azawak viennent razzier la région durant deux demaines. Ils ravagent tout, tuent Mohamed, ne laissant la vie sauve qu'à des femmes et des enfants. Les Bellah se sont enfuis, de même que les enfants de Mohamed El Hadji qui n'ont pas pris part aux combats.

Le pays reste sans chef durant six mois. Les hommes ayant été tués, les bellah viennent trouver les trois fils du marabout à qui ils proposent la chefferie, Ansulum étant cependant écarté du pouvoir étant donné l'origine de sa mère.

Mourlouf, préférant se consacrer à la religion, refuse le commandement qui incombe à Ahmed.

La chefferie restera ensuite dans sa famille".

Séré de Rivières (1944) relate cette phase historique de manière identique :

" Une famille de Touareg, dont le chef était Zaït, d'une tribu dite Imareyen, vint de l'Azawar, à la suite d'une rixe, au cours de laquelle Zaït avait tué un de ses cousins. Il s'installa à Tondikiré, puis à Winditen. Là, il était entouré de Zerma (Windi = concession,

enclos, en zerma). Une fraction de la famille s'était enfuie jusqu'au fleuve chez les Logomaten ; puis rallia Zaït et s'installa à Kogori.

Zaït était avec ses frères, dont Mohamed Ikna. Il mourut vers 1735. Mais ses ennemis, les Oulimiden, dans l'Azawar, surent où s'était réfugié son groupe de fuyards. Ils firent dire que c'était toujours la guerre et de se préparer. Ils vinrent, campèrent à Tondikaré (falaise Sud du Tondikandia).

Mohamed Ikna réunit ses gens, demanda aide aux Kel Es Souk, nouveaux venus, voisins. La bataille eut lieu entre Tondikaré et Winditen, vers l'emplacement du village Foulan de Ogga ; elle fut très meurtrière, la descendance mâle de Zaït et de ses frères fut anéantie. Les Touareg de l'Azawar repartirent en emmenant les animaux.

Mohamed Ikna s'enfuit vers l'Ouest, revint un mois après et mourut deux ans plus tard, sans fils. Ce fut le premier Twareg à vivre dans une case de paille.

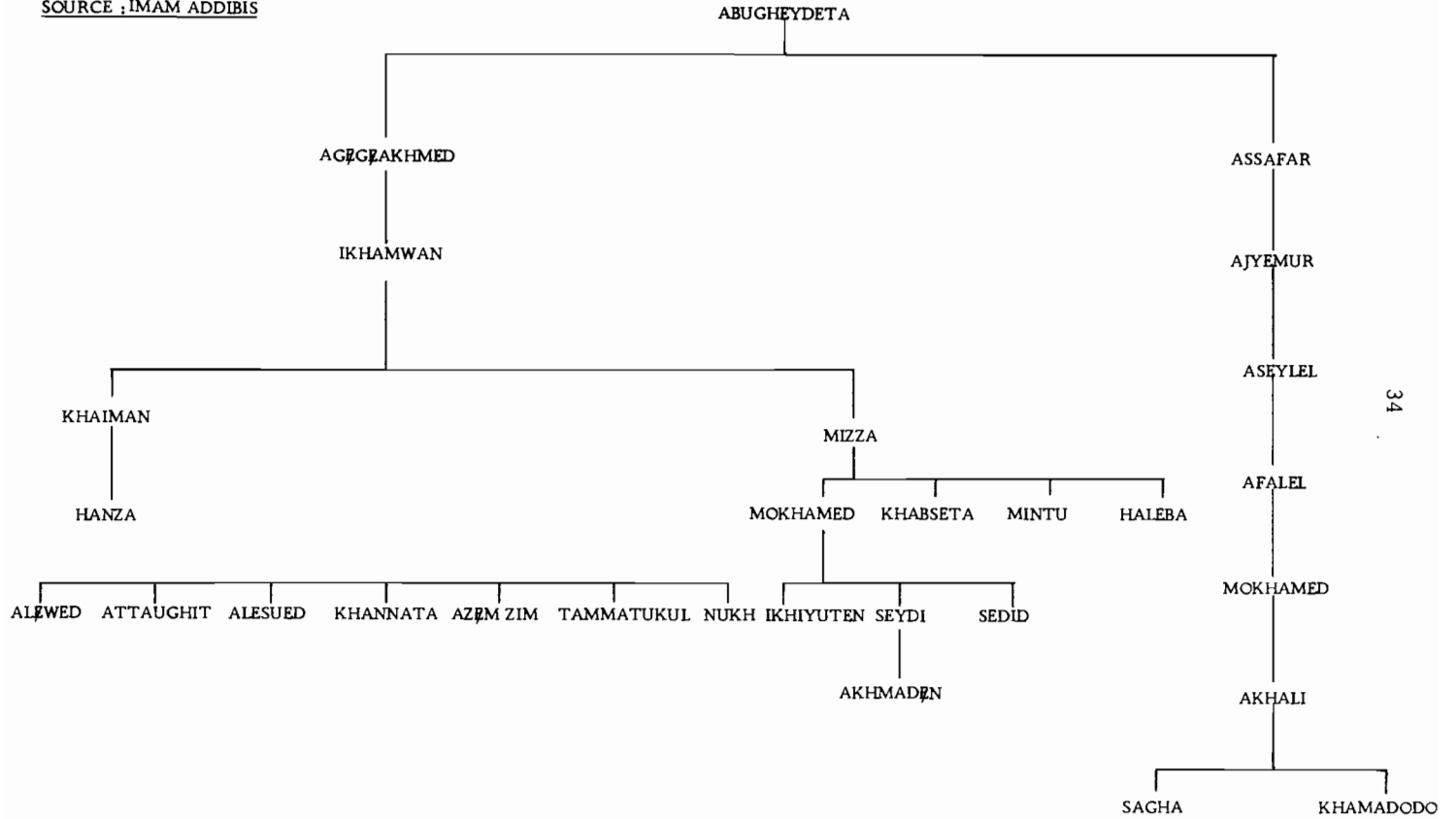
On prétend qu'il n'y a plus qu'un descendant direct de Zaït, le nommé Arhmed, à Banizombou ; il pourrait venir d'un enfant échappé au massacre. Mais on ne le relie pas sans interruption même à Zaït, et on spécifie bien que seules les filles de celui-ci eurent des enfants qui vécurent : l'une, Agaysha, épousa Mohamed el Hadji a qui elle donna Arhmed et Mougrouf, d'où la famille des chefs actuels. Une famille à Mbama est issue d'une famille de Mohamed Ikna.

Les Imareyen avaient des bella, qui se dispersèrent après le désastre, et passèrent sous l'autorité des autres Touareg. A la mort de Mohamed Ikna, 10 ans après Zaït (1745), la chefferie touareg était vacante ; les bella l'offrirent aux fils de Mohamed el Hadji : Anesloum ne fut pas accepté par les bella ; Mougrouf, marabout, refusa. Arhmed fut nommé".

Khamadé/khaji dont parle l'imam Addibis est sans aucun doute le même personnage que Mohamed El Hadj(i) cité dans les deux dernières versions. S'il atteint le Tégghazert avant la mort de Zaït qui se placerait vers 1735, il est impossible qu'Akli puisse le rencontrer lors de son passage à Jami si l'on considère, bien entendu, que les Kel Nan ne parviennent dans le Dallol Bosso que vers 1810. La mention de cette entrevue dans le premier texte, correspond peut-être à l'affirmation, au niveau du récit, de la puissance de l'gnokal twareg qui se permet de menacer un marabout dont le surnom de "élis n Tabla" ("l'homme de Tabla") prend une dimension quasi mythique dans les traditions orales.

Khamadé/khaji ne laisse aucun des siens dans la région de Shétt ; deux de ses frères restés dans l'Azawagh, Aggég/akhmed et

SOURCE : IMAM ADDIBIS



Assafar, constitueront plus tard le noyau Kɛl es Suk de l'Imannɛn. La généalogie ci-jointe permet de voir la proche parenté existant entre les Kɛl es Suk établis dans l'Imannɛn et Azɛm Zim ; les twareg de ce canton ont toujours maintenu d'étroits contacts avec le célèbre chef religieux installé dans la zone de Menaka, ce qui leur valut la méfiance et la suspicion de l'administration française.

Aggɛgɛakhmed n'est pas venu, semble-t-il, dans l'Imannɛn ; Khaiman et Mizza, par contre, y sont enterrés. Leurs familles qui nomadisaient entre l'Azawagh et le Dallol Bosso quittent définitivement l'Imannɛn quelques années après la conquête coloniale ; il en est de même pour les gens de Khamadodo Ag Aghali, seule la famille de son frère Sagha restant dans la région de Bonkuku.

2) Le groupe de Fokara :

Venant de la région de Gao (Mali), un chef Kɛl es Suk nommé Fokara s'est fixé dans le Tɛghazɛrt ; son tombeau se trouverait à Inburian. Il eut deux fils : Khamma qui ne quitta point la région et Khisa, qui s'installa dans l'Imannɛn où sa descendance actuelle ne comprend plus que deux familles au village de Diggins et une à celui de Dakfao.

3) Les Issakarana :

La plupart des membres de cette fraction Kɛl es Suk, originaire elle aussi de la zone de Gao, s'établirent dans le Tɛghazɛrt, quelques uns seulement se joignant aux imajeghɛn Kɛl Koshilan. Une de leurs familles réside encore au village de Amsaghal (Amassaral).

B) Les Forgerons

Il faut ici distinguer les artisans qui sont liés aux différents groupes imajeghɛn et ceux qui ont accompagné les marabouts dans leurs déplacements. Cette distinction s'avèrera fondamentale lorsque l'on étudiera leurs fonctions respectives dans la production économique. De nombreux forgerons de l'Imannɛn appartiennent à la seconde catégorie.

L'origine de cette population est confuse ; d'après une tradition communiquée par l'imam Addibis à l'administrateur Brachet (1943), elle serait double :

- certains artisans, descendant de "Yaoud" (juif) et "vomis" par Mokhamed, sont restés menteurs et hypocrites ;
- les autres descendent d'esclaves de Kɛl es Suk.

Des mariages ayant eu lieu entre les deux "sous-castes", il devient de plus en plus difficile de procéder à cette dichotomie.

Le récit présenté par Altinine ag Arias (1971, p. 131) évoque certainement la deuxième possibilité :

"au sujet de l'origine des inaden, c'est à l'époque du prophète **Mohammed**, c'est à cette époque là que la troupe du prophète avait **attaqué** un village nommé Khaybara ; c'était dans un pays de blancs. **Les compagnons** du prophète ont pris ce village. Ils ont pris tous les **hommes**, ils les ont regroupés dans une seule place.

A cette époque, les forgerons faisaient leur métier, le travail **du fer**, ce métier ils l'ont hérité du prophète qui lui-même forgeait **le fer**. Le prophète mit tous les forgerons de côté. Il a dit à ses **compagnons** que les forgerons sont libres pour toujours :

"laissez les libres, ils n'ont pas de Maîtres, laissez les **continuer** leur travail, ce sont des nobles et non pas des esclaves".

II.8 - Autres migrations :

Outre les dépendants qui vivaient déjà à proximité de leurs **maîtres** avant l'implantation dans le Dallol Bosso, ces derniers sont **rejoints** durant le 19ème siècle par des petits groupes migratoires **avec lesquels** ils n'entretenaient préalablement, semble-t-il, aucun **rapport** particulier.

Les limites de cette recherche n'ont permis de recueillir à leur **sujet** que des informations partielles, l'ignorance étant totale quant à la **population** Debbakar, par exemple, dont quelques éléments **résideraient** ou auraient résidé dans l'Imannǝn.

Il faudra particulièrement rechercher la nature des relations **qui existaient** à l'époque pré-coloniale entre ces groupements et les **diverses fractions** d'imajeghǝn, donnée nécessaire pour la **connaissance** des forces productives dont disposaient respectivement **ces dernières**.

La présentation des groupes iderfan et ighawelen ne sera abordée qu'au cours de la seconde partie, l'accent étant surtout mis sur leur **place** essentielle dans le cadre des rapports de production.

Par manque de matériaux, l'histoire du peuplement peul qui **est constitué**, semble-t-il, de migrations différentes, ne sera pas **ici développée**. Les Peul s'installent pacifiquement au 19ème siècle dans l'Imannǝn, remplissant des fonctions de berger et offrant leur **technique** d'archer aux imajeghǝn en guerre. L'adaptation de ces **pasteurs** aux conditions de production contemporaines sera envisagée dans la dernière partie de ce texte.

Seuls, quelques renseignements sont apportés sur les populations suivantes :

- Les Iqirnazén -

Leur statut social est controversé ; d'après certaines informations, ceux qui résident dans l'Imannén sont dépendants des imajeghén portant le même nom et dont l'əmnokal Idiggini ag Osman ag Abelbolo a déjà été mentionné à propos de l'origine du terme "diggina". C'est à la faveur d'une défaite de leurs maîtres, dans la zone de Tahoua, qu'ils profitent de s'enfuir. Certains s'installent dans la région d'Abala, d'autres en pays sudye, au Təghazərt et à proximité des imajeghén de Bonkuku. Ce n'est en effet qu'à la colonisation qu'ils se fixeront au village actuel de Gao Aljenna (Gao Aljena), leur ancien campement de cultures.

- Les Ibogholliten -

Ces métis de twareg et de noirs étaient liés aux imajeghén Igheulen nomadisant vers Tlemçès. A la suite d'un conflit avec l'əmnokal Abarad, les Ibogholliten prennent la fuite, emportant avec eux de nombreux troupeaux et des captifs. Ils atteignent le Dallol Bosso aux temps de la chefferie de Bəkkin (1879 ? - 1888) ; cette périodisation est indiquée sous toute réserve car l'enquête a montré, par ailleurs, que la forte personnalité de cet amajegh provoque chez de nombreux informateurs une tendance à situer, à l'époque de son pouvoir, des événements qui se sont sans doute déroulés à d'autres moments. Certains migrants s'installent en pays Sudye et fondent Dogongao, d'autres s'arrêtent à Bonkuku, le village d'Ibogholliten datant de l'époque coloniale. Etant donné leur richesse et la condition noble qu'ils prétendent avoir, les imajeghén les reçoivent avec déférence ; Zakara leur accorde des terres dans la région de Diggina qu'il domine.

Afin de se soustraire à la chefferie twareg, une partie de la population d'Ibogholliten quittera, en 1922 ou 1926, l'Imannén pour le Kughfey où elle créa le village de Dogongaozodi.

III - PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Le peuplement twareg de l'Imannén se présente comme la rencontre de diverses migrations originaires de "tribus" différentes. La configuration ancienne du Dallol Bosso explique certainement en partie le choix de cette vallée par les groupes en fuite.

En effet, malgré son aspect de voie de communication naturelle, le Dallol est un lieu de refuge. A l'écart des grandes zones de parcours du Nord, il offre, en outre, au 19^{ème} siècle, certaines caractéristiques susceptibles d'attirer les nomades :

- La population locale semble en nombre restreint
- Les mares d'hivernage sont nombreuses, les puits creusés dans la vallée, de faible profondeur. Par exemple :
 - au village de Bonkuku : 3,50 m - 4,40 m environ,
 - au village de Gao Aljenna : 3,70 m,
 - au village de Koshilan : 5 m,
 - au village de Sigiradu : 3 m.

- Les cultures sont peu développées ; la végétation est abondante et la faune, riche. Dans une tradition orale déjà citée, Idigginî, chef des Igirnazèn, conduit ses troupeaux dans la région de Diggina ; selon l'égnokal actuel, son père, Zakara, aurait vu à la fin du siècle dernier des girafes et des éléphants s'abreuver à la mare de Bebetinde.

Certains travaux soulignent ce cadre écologique :

- Le capitaine Berger écrit :

"l'installation des twareg dans le Dallol Bosso remonte paraît-il à cinq générations. D'après la tradition, le touareg Ahamadou El Kass originaire de Gagare (des gens du Tagazza ne savent même plus où se trouve ce pays), est venu seul le premier avec son chameau dans le Dallol Bosso, alors exclusivement habité par les djerma. Séduit par l'abondance de l'eau, il appela auprès de lui un certain nombre de touaregs et de bellas qui fondèrent un premier établissement" (1901).

- Chatelain rapporte un récit d'après lequel :

"en ces temps-là, les djerma de Sarga avaient dans leur troupeau un boeuf noir de grande taille qui, le soir venu, rentrait docilement avec les autres animaux. Un soir de saison sèche on ne le vit pas revenir, ni le lendemain, ni les jours suivants. Ce n'est que trois mois plus tard, au début de l'hivernage, qu'il réapparut, gras, luisant, en pleine forme. Il reprit des habitudes régulières et on ne songeait plus à son escapade quand l'année suivante, il fit une nouvelle absence d'égale durée. Il en fut de même pendant trois années consécutives. Les djerma voulurent avoir l'explication de ce mystère : ils décidèrent qu'à la prochaine fugue de l'animal, un chasseur suivrait ses traces aussi loin qu'il le faudrait. Ainsi fut fait. Le chasseur abondamment pourvu d'eau et de nourriture prit le pied et pendant deux jours et deux nuits, suivit les traces du boeuf qui le conduisait dans la direction de l'Est. Le troisième jour il découvrit le fugitif paissant paisiblement dans une verdoyante vallée, de concert avec de nombreux congénères... Boukar Yolombi mis au courant des événements approuva la conduite de son fils et se félicita d'une union qui lui permettait d'aller s'installer en ami dans une contrée

à l'eau abondante et aux pâturages plantureux, où les boeufs restaient gras en toute saison" (1921, pp. 274-276).

La description de ce déplacement de population djerma, qui s'effectue sans doute au début du 18^e siècle, donne une image attirante du Dallol Bosso où les premiers Kèl Nan découvrirent un siècle plus tard, environ, d'excellents pâturages de saison sèche. La fixation progressive de groupes twareg dans une telle zone peut rappeler à certains égards les nombreux cas d'installation par les pasteurs du Moyen-Orient, les Turcs, de leurs campements aux abords des sources et ombrages. Le mode de vie nomade est, peut-être, trop rarement envisagé comme contrainte.

Cet environnement matériel satisfaisant paraît répondre à la traduction du terme "imannén" donné par F. Nicolas dans une note manuscrite communiquée par R. Dutel.

"Imanan serait un pluriel inusité de "amana" ; "aman" signifie "tribut" dans le sens de "es sabil" ; ce qui tombe comme don du ciel, bénédiction (de pâturages, de bon pays)".

Cette signification cependant est fortement controversée. Pour Altinine ag Arias, la racine de ce mot, "manna", veut dire au contraire "endroit déserté, sans végétation, où il n'y a rien", d'où "région desséchée, où il n'a pas plu".

La traduction la plus fréquente est reprise par le président Boubou Hama (1967 p. 451) : "le nom d'Imanan provient de l'expression Zarma "Imanan". Après les attaques contre les Soudiè et les Goubey par les touareg Aya et Alhadj, les Goubey décidèrent unanimement de laisser les touareg s'installer dans le pays. Ils dirent : "Ima nan" (l'expression en zarma signifie : "laissez-les"), d'où "Imanan". Le pays prit ce nom qui est devenu celui du canton de l'Imanan".

De même, pour Ali Seydi (village de Bonkuku) : "le nom que le djerma a dit est "imanan". Ce nom est devenu "imannén". Lorsqu'ils sont revenus après avoir achevé une guerre, un vieux a dit : "Qu'est ce que je vous avais dit ? Vous savez que je vous ai de le laisser. Vous avez vu ; "imanan".

Ainsi l'origine djerma du terme reflèterait la suprématie des twareg. Face à leur domination militaire, les populations locales s'inclineraient devant leur désir de s'établir dans le Dallol Bosso.

Il faudra étudier dans quelle mesure l'abondance des ressources naturelles au 19^{ème} siècle favorise la persistance du fractionnement, par groupes migratoires, qui semble discernable au sein de l'organisation générale de la société twareg.

Les tensions et conflits qu'a révélés cette première approche d'ethno-histoire, ne répondent guère à la vision "euphorique" des sociétés "traditionnelles" que nous offre la démarche historique classique. Ces dernières connaîtraient alors une "temporalité homogène" où les événements se succèdent dans une fluidité "simplificatrice". Ainsi, après avoir parlé des migrations Kəl Nan et Kəl es Suk, Séré de Rivières écrit : "d'autres groupes apparentés rejoignirent encore l'Imanan, des Imizkikian, une fraction lissaouane du ressort de l'Amat-Toukies, quelques éléments isolés, des Imareyen. L'ensemble sur un territoire restreint s'amalgama rapidement pour former un tout homogène" (1965 p. 100).

Il ne s'agit pas de reconstruire une histoire "vraisemblable", de se donner pour but la recherche du "vrai" et du "faux", mais de comprendre pourquoi la nature d'un même fait historique varie selon les informateurs. Sapir écrivait : "A vrai dire, nos monographies sont truffées d'affirmations qui, malgré leur formulation générale, reposent sur le témoignage d'une poignée d'individus (parfois d'un seul), considérés comme les porte-paroles de la communauté. Quand l'anthropologue se renseigne sur les systèmes de parenté, sur les rites, la technologie, l'organisation sociale ou les structures linguistiques, il fait le vœu que son informateur épouse assez étroitement l'intelligence et les intentions de son groupe pour les transmettre fidèlement et du même coup éliminer de la recherche son propre facteur personnel" (1932, 1971, p. 88). Il faut tenir compte, précisément, de la part d'intervention d'un individu ou d'un groupe au sein d'une totalité et ne pas la considérer comme marginale ou accidentelle.

La diversification des sources d'information dans le cadre de l'entité twareg ne suffit pas ; l'enquête devra en effet se prolonger parmi les diverses populations qui furent en contact avec l'Imanen. Méthode indispensable pour approcher le "fait historique" et voie de pénétration au cœur d'une société qui "n'est pas, selon l'expression de P. Mercier, seulement en mouvement mais qui, pour une large part, ne peut être définie que par ce mouvement même et par ses effets" (1968 - p. 513) ; l'extension spatiale des recherches apparaît aussi comme condition nécessaire pour saisir l'articulation des groupes migratoires twareg avec les populations agricoles voisines. L'histoire des peuplements gube, djerma et sudye, l'étude de leurs systèmes socio-économiques et de leurs structures politiques respectives constitueront une donnée essentielle pour la connaissance et la compréhension de la formation économique et sociale twareg et de son mode de domination sur certains groupes d'agriculteurs

sédentaires du Dallol Bosso au 19ème siècle.

Je citerai, à ce propos, le passage que Marx consacre au phénomène de la "conquête" dont l'analyse a généralement consisté à faire appel à la détermination du hasard historique :

"Dans toutes les conquêtes, il y a trois possibilités. Le peuple conquérant impose au peuple conquis son propre mode de production (par exemple les Anglais en Irlande dans ce siècle, en partie dans l'Inde) ; ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente de prélever un tribut (par exemple les Turcs et les Romains) ; ou bien il se produit une action réciproque qui donne naissance à quelque chose de nouveau, à une synthèse (en partie dans les conquêtes germaniques). Dans tous les cas, le mode de production, soit celui du peuple conquérant ou celui du peuple conquis, ou encore celui qui provient de la fusion des deux précédents, est déterminant pour la distribution nouvelle qui apparaît. Bien que celle-ci se présente comme condition préalable de la nouvelle période de production, elle est ainsi elle-même à son tour un produit de la production, non seulement de la production historique en général, mais de telle ou telle production historique déterminée.

Les Mongols par leurs dévastations en Russie par exemple, agissaient conformément à leur mode de production fondé sur le pâturage, qui exigeait comme condition essentielle de grands espaces inhabités. Les barbares germaniques, dont le mode de production traditionnel comporte la culture par les serfs et la vie isolée à la campagne, purent d'autant plus facilement soumettre les provinces romaines à ces conditions, que la construction de la propriété terrienne qui s'y était opérée avait déjà complètement bouleversé l'ancien régime de l'agriculture.

C'est une image traditionnelle que dans certaines périodes on n'aurait vécu que de pillage. Mais, pour pouvoir piller, il faut qu'il existe quelque chose à piller, donc une production. Et le mode de pillage est lui-même à son tour déterminé par le mode de production. Une "stock-jobbing nation" (nation de spéculateurs en Bourse) par exemple ne peut pas être pillée comme une nation de vachers.

En la personne de l'esclave, l'instrument de production est directement ravi. Mais alors la production du pays au profit duquel il est ravi, doit être organisée de telle sorte qu'elle permette le travail d'esclave, ou (comme dans l'Amérique du Sud, etc...) il faut que l'on crée un mode de production conforme à l'esclavage". (Cette traduction, préférée à celle, plus ancienne, parue dans la collection "Pleiade", figure dans la récente publication de l'"Introduction à la Critique de l'Economie Politique", E.S.. 1972, pp. 162-163).

DEUXIEME PARTIE

L'ORGANISATION SOCIALE DE LA PRODUCTION

I - NOMENCLATURE DES GROUPES SOCIAUX

Il est possible d'opérer une dichotomie fondamentale au sein des groupes sociaux, dichotomie "réalisée" par la mise en relation de groupes "maîtres" et de groupes "dépendants".

Le problème de l'existence de "classes" ne sera pas ici directement posé. S'il ne fait pas de doute que, dans cette formation sociale fortement hiérarchisée, les groupes considérés participent à un système de "rapports de classes" caractérisé par l'opposition et l'exploitation, il est néanmoins impossible au niveau de cette recherche, de distinguer des classes spécifiques. Il faudra, pour cela, continuer et approfondir l'analyse de la place tenue par chaque "catégorie" sociale dans le cadre des procès de production et de reproduction de la société toute entière.

Les "maîtres", c'est-à-dire les "hommes libres" (illellén) contrôlent, bien que dans des conditions variables, les moyens de production, la distribution des produits et parfois la reproduction démographique de certains groupes.

Les dépendants, par contre, participent directement à la production, mais n'ont accès aux moyens de production que par intervention des premiers. Cet état d'exploitation connaît cependant des formes et des niveaux divers.

I.1 - Les groupes "maîtres"

A) Les "imajeghén" :

Ce terme désigne les twareg nobles. Ils détiennent le pouvoir politique et constituent l'élite guerrière de la société. Ils appartiennent à l'origine à des confédérations différentes et, malgré un statut identique, leurs diverses fractions ne jouissent pas toutes de la même puissance.

A la différence de la plupart des sociétés twareg, il n'existe pas, dans l'Imannén, de groupes vassaux (imghad) ; les imghad étant des hommes libres attachés aux nobles par des liens de clientèle.

B) Les "Inislumen" :

Ce sont les "gens de l'Islam" ; ils se consacrent à la stricte

pratique religieuse. Etant donné la présence, dans l'Imannén, de nombreuses et renommées familles maraboutiques, il sera particulièrement intéressant d'analyser sous quelles formes l'idéologie religieuse a pu renforcer et justifier le système de domination mis en place par les guerriers.

C) Les inadén :

Bien que de condition libre, les artisans sont étroitement liés aux deux autres groupes qualifiés de "maîtres".

Beaucoup sont arrivés avec les Kǧl es Suk ; ils connaissent parfois la langue arabe et ont une activité religieuse régulière. S'ils peuvent, au 19ème siècle, travailler, semble-t-il, le cuir et le bois, il leur est, par contre, interdit d'utiliser les métaux. La fabrication des armes, élément essentiel dans la vie économique pré-coloniale, incombe uniquement aux artisans attachés aux imajeghén.

Les inadén constituent aujourd'hui la population ayant le mieux conservé ses caractéristiques anciennes ; leurs femmes, par exemple sont les seules de l'Imannén à véritablement posséder les danses traditionnelles. Ils pratiquent une stricte endogamie qui explique la clarté de leur peau comparée à celle des nobles dont le métissage est prononcé ; aucune alliance matrimoniale n'est établie avec un artisan n'appartenant pas à la société twareg (attaqa).

La dot en bétail a pratiquement disparu de l'Imannén, même chez les imajeghén qui donnent l'équivalent monétaire d'un nombre variable de camelins ; les forgerons par contre continuent à donner deux boeufs de quatre ans dès le mariage, plus deux femelles de trois ou quatre ans dans un délai souvent très large. L'homme ne pourra répudier son épouse qu'à condition de lui avoir remis la totalité du bétail requis ; dans le cas où la femme quitte son mari, elle doit rendre à ce dernier les deux bovins de quatre ans.

I.2 - Les groupes "dépendants"

A) Les isaha :

Ce terme signifierait "ceux qui sont nés", c'est-à-dire qu'il représente les individus ou groupes d'individus qui sont attachés depuis souvent plusieurs générations à une famille ou un groupement "maître". Ils sont considérés comme partie intégrante du patrimoine, de l'héritage familial et ainsi ne peuvent être vendus.

On distinguera, parmi les isaha, trois catégories sociales dont les différents statuts seront analysés de manière plus détaillée lors de l'étude des rapports de production :

1) les ighawelen :

Ils sont plus généralement appréhendés au niveau collectif qu'individuel et constituent des entités particulières. La plupart, semble-t-il, ne furent jamais captifs, l'affranchissement, s'il y a lieu, étant fort ancien et se perdant souvent "dans la nuit des temps".

Deux migrations d'ighawelen originaires du "Dinnik" atteignent l'Imannén au cours de la première moitié du 19ème siècle. L'une s'établit à proximité des imajeghén Kél Tébougné et donnera naissance à l'époque coloniale au village de Balleykwara (Belakwara) ; l'autre s'installe au Nord de Koshilan (Kossilane) y créant, notamment, le village de Loki. Elle se dispersera, à la colonisation, entre plusieurs villages situés dans la partie Sud du canton.

2) Les Iderfan :

Ce sont des captifs ayant été affranchis ; l'affranchissement étant le plus souvent individuel. Ces anciens esclaves peuvent avoir une double origine :

- soit, ils font partie de familles asservies aux twareg avant leur implantation dans le Dallol,
- soit, ils proviennent du butin amassé par les guerriers au cours des nombreux combats menés depuis leur arrivée dans l'Imannén.

Il semble que peu d'affranchissements aient eu lieu dans le cadre de cette société twareg ; certains iderfan seraient venus du Təghazərt peu de temps après l'arrivée des troupes françaises.

3) Le terme "Isaha" désigne aussi, semble-t-il, les esclaves dépendant depuis longtemps de leurs maîtres et les ayant accompagnés lors de leurs pérégrinations vers la zone étudiée. Les twareg avaient tendance à les garder auprès d'eux et ne les vendaient pas. Basée sur le critère théorique de leur non commercialisation, une même terminologie recouvre donc des réalités différentes, à savoir deux catégories d'individus jouissant d'une relative autonomie face aux groupes dominants et une catégorie totalement asservie à ces derniers.

Une enquête approfondie sera nécessaire car divers éléments empêchent de préciser de façon relativement sûre la portée de ce mot :

- de nombreux descendants d'esclaves arrivés dans l'Imannén avec les twareg ont épousé durant le 20ème siècle des captifs issus de populations raziées dans le Sud-Ouest du Niger.

- vu le recul important du *tamasheq*, l'usage de ce terme est, semble-t-il, en régression. Cette situation cache peut-être un refus d'employer ce mot actuellement péjoratif ; il s'agirait d'un oubli volontaire lié au problème du changement des rapports sociaux. Qualifier quelqu'un d'"asehu" c'est le rattacher à une famille noble dont il nie, aujourd'hui, du moins devant un étranger, toute forme d'autorité et de domination.

Procéder à un tel découpage est aussi satisfaire un besoin de clarté qui risque de rapidement conduire au type "idéel" et à une représentation simplificatrice. Il arrive, par exemple, que les maîtres fassent appel au "réservoir" isaha pour trouver des hommes à vendre ou à échanger.

L'imam Addibis rapporte que "lorsqu'il n'y a pas suffisamment d'inezziyén, les isaha les remplacent. Un jour, l'émnokal Bèkkin envoie un messager au chef de Ayér, Mokhamed Alkumeti, pour lui demander ce qu'il désire en échange d'un magnifique cheval qui est en sa possession. Dix individus sont réclamés. Bèkkin parcourant toutes les cases d'inezziyén n'en trouve aucune regroupant dix personnes. Il rend alors visite à un groupement d'ighawelen venu d'Aza-wagh et dont une partie a continué vers le Tèghazert. Une seule case, celle d'un nommé Ilifantan, offre le nombre de personnes recherché. Bèkkin les échange contre le cheval. La famille d'Ilifantan retournera dans l'Imannén ; les ighawelen la récupèrent en contrepartie de bovins".

Mohamed ag El Kumati fut émnokal des Iullemmeden Kèl Dinnik ; il reçut ce titre à la mort de Musa ag Bodal que F. Nicolas situe en 1872 (1950 - p. 59) ; on peut se référer au sujet de cette succession à E. Bernus (1970 p. 446).

Mohamed ag El Kumati est présenté ici comme chef de "Ayér" (Ait), ce qui représente pour l'informateur les régions du Nord-Est.

B) les inezziyén :

Par opposition au terme "isaha" celui d'inezziyén signifierait "ceux qui sont achetés". Ces esclaves proviennent du butin de guerre ou d'achat sur les marchés et peuvent être vendus ou échangés.

Leur entrée en contact avec les twareg est toujours postérieure à l'installation de ces derniers dans le Dallol Bosso.

Le mot "éklan", qui leur est aujourd'hui particulièrement réservé, peut aussi désigner les isaha. Péjorativement connoté et en contradiction avec l'idéologie officielle d'abolition de l'esclavage, il n'est guère employé, surtout en présence d'un étranger, et le terme "bella" lui est généralement préféré. Ne concernant en fait que

les ighawelen et les iderfan, ce dernier mot représente, dans son extension, l'ensemble des dépendants.

Au 19ème siècle, par ailleurs, des eklan, notamment des isaha semble-t-il, possédaient des captifs à qui était donné le nom d'"eklan n eklan"

Terminologie utilisée pour désigner certaines composantes de la structure sociale :

masc. sing.	Illilli	amajegh
fém. sing.	tillillit	təmajeght
masc. plur.	illellən	imajeghən
fém. plur.	tillellatin	timajeghən
	ederəf	aboghollit
	tederəft	təboghollit
	iderfan	ibogholliten
	tiderfen	tibogholliten
	eghawel	asehu
	teghawelt	tasehut
	ighawelen	isaha
	tighawelen	tisaha
	ənezzi	akli
	tenezzit	taklit
	inezziyən	eklan
	tinezziyən	tiklatin

II - LES GROUPES SOCIAUX DANS LES RAPPORTS DE PRODUCTION

II.1 - Période pré-coloniale

Les liens établis entre maîtres et dépendants sont cristallisés dans deux types de rapports pour lesquels sera utilisée la même terminologie que celle employée par P. Bonte dans son étude sur les twareg Kəl Gress (1970 - p. 88) :

- rapports esclavagistes
- rapports tributaires.

A) Contenu des rapports de type esclavagiste :

L'esclave est séparé des moyens de production mais il n'a pas, en outre, directement accès au contrôle des femmes. Entièrement dépendant de son propriétaire quant à sa reproduction économique, il l'est aussi pour sa reproduction démographique.

Le maître fournit nourriture et vêtements à l'esclave qui vit à l'intérieur ou à proximité de sa concession. Les tiklatin accomplissent les diverses tâches domestiques (pilage du mil, corvée d'eau, préparation de la nourriture...) tandis que les hommes sont souvent employés pour le gardiennage des troupeaux. Quelques uns cependant sont cultivateurs ; ils n'ont aucun droit sur les récoltes qui reviennent en totalité aux maîtres. Durant la saison des pluies, les agriculteurs partent chaque matin sur les champs généralement proches du village et regagnent leurs concessions le soir. Lorsque la zone de culture est éloignée, ils y restent parfois plus longtemps ; c'est le cas des imajeghén de Jami qui, jusqu'en 1890 environ, s'installent avec leurs cultivateurs durant plusieurs semaines dans la région du village actuel de Diggins où se trouvent leurs champs. Tout au long des travaux agricoles, les guerriers montent la garde autour des parcelles défrichées afin de prévenir toute tentative de pillage de la part des Sudye. Le mil (engle) une fois récolté est acheminé en lieu sûr à Jami.

Lorsqu'un esclave se marie avec une femme appartenant à une famille "maître" autre que celle dont il dépend, les enfants nés de l'union reviennent au propriétaire de l'épouse qui bénéficie, en outre, généralement des services de cette dernière. Un homme libre préférera donc marier ses captifs entre eux et garder ainsi une force de travail maximum ; il autorisera les mariages ayant pour cadre sa famille élargie, les unions entre esclaves de fractions différentes étant par contre extrêmement rares.

En cas de divorce, les enfants et leur mère retournent chez le maître de cette dernière ; la situation est la même si le mari meurt durant l'union. Si c'est la femme qui disparaît, son propriétaire reçoit la progéniture.

Il sera indispensable, au cours d'une prochaine recherche, d'analyser les modalités de répartition du butin de guerre dont les inezziyén représentent un élément majeur. Les procès de circulation de ces biens que sont les individus raziés constituent certainement un facteur essentiel pour saisir les phénomènes de maintien et de transformation affectant les rapports de force entre fractions nobles et ceux existant entre ces dernières et les autres groupes sociaux, maraboutiques notamment. Quelles sont, lors de cette distribution, les fonctions dévolues à l'émmokal, au chef de guerre, aux représentants des divers groupes ; y-a-t-il des critères précis de partage... ?

Les inezziyén échus aux guerriers sont souvent utilisés comme biens d'échange contre les activités des forgerons et des marabouts. Il faut mentionner l'existence de statuts divers pour les captifs selon l'identité de leurs maîtres ; les esclaves d'inadén, par exemple, sont moins bien considérés que ceux d'imajeghén qui leur

refusent, entre autres, l'accès à leurs danses. Les comportements entre esclaves sont calqués sur ceux affichés par leurs propriétaires, phénomène relevé par Nicolaisen (1962) à propos des relations de parenté à plaisanterie et des attitudes de respect et de réserve chez les Kél Ahaggar.

Il semble exister, en outre, comme on l'a dit, une nette tendance à l'endogamie au sein des catégories "isaha" et "inezziyén" mais aussi à l'intérieur de chaque groupement d'esclaves dépendant d'une fraction maître particulière.

La distribution, par les imajeghén, de captifs aux marabouts et aux forgerons ne constitue qu'une phase de tout un processus de transactions né de cette source d'enrichissement qu'est la guerre au 19^{ème} siècle. Les activités militaires sont ainsi au centre de tout un système d'échanges qu'il faudra replacer plus tard dans le cadre général des mécanismes d'ensemble de circulation des produits. Des catégories sociales exclues de la pratique guerrière directe fournissent cependant aux nobles les éléments indispensables pour la conduite des combats. Les forgerons assurent la fabrication des armes (lance : allagh - épée : takuba) tandis que les marabouts procèdent à des prières et rituels avant l'ouverture des hostilités ; ils décident parfois du moment approprié pour engager le combat et peuvent conseiller l'exécution d'un acte déterminé dont la forme de déroulement présagera du dénouement du conflit. Certaines traditions orales, non communiquées dans ce texte, réservent une importante place au rôle joué par les maraboutiques lors des guerres : pour reprendre une expression rapportée par un descendant d'esclave, "les imajeghén ne craignent pas Dieu mais ils ont peur des marabouts".

Si les isaha ne peuvent être théoriquement cédés par leurs propriétaires, et le sont en effet rarement, les inezziyén par contre, après leur redistribution, semblent souvent destinés à la vente. Deux possibilités se présentent alors :

- la famille d'un individu razié peut le racheter à son maître, le prix fixé étant de 1 ou 2 captifs, plus 1000 cauris. Ces conditions d'échange s'expliquent par le fait que certaines populations noires, notamment les djerma, possèdent elles aussi des esclaves. Le rachat, appelé "fansa" (terme djerma) paraît fréquent car il est apprécié par les gens de l'Imannén pour qui il est particulièrement avantageux. Luttant généralement contre les mêmes villages, les mêmes ennemis, ces derniers peuvent savoir de façon assez précise où se trouvent détenus les individus emportés en captivité et ainsi les récupérer.

- le captif peut être vendu sur un marché ; il semble que le Tégghazert ait été un point de vente relativement important, du moins au niveau régional. Parmi les acheteurs figurent des pasteurs du Nord

dont les possibilités d'approvisionnement en esclaves sont plus limitées que celles des imajeghén établis parmi les populations sédentaires.

Cette analyse descriptive des rapports esclavagistes au 19^e siècle donne une vision certainement figée et ponctuelle de cette réalité à l'époque considérée. Les rapports de production esclavagistes ne connaîtraient alors de profonds changements, menant en l'occurrence à leur disparition, que sous l'impact de la colonisation. Un élément laisse pourtant présumer une situation plus complexe et indique une voie de recherche possible. L'apparition à la fin du siècle dernier d'éklan n éklan, plus particulièrement parmi la population isaha, permet, en effet, de poser le problème d'une transformation du statut de l'esclave à l'époque pré-coloniale. Comment un homme appelé "captif" pouvait-il lui-même posséder un captif ? Quelle en était l'utilisation ? Ce bien était-il donné, obtenu par la cession ou l'échange d'autres biens ? Pour l'acquérir ou après l'avoir acquis, la condition du bénéficiaire, bien qu'encore qualifié d'"akli", doit certainement connaître des modifications déterminantes. Peut-être certains esclaves sont-ils alors sur le chemin de l'intégration à un système tributaire dont l'analyse est maintenant abordée.

B) Contenu des rapports de type tributaire.

Ce système de relations lie les imajeghén aux ighawelen et iderfan ; de statut identique, les affranchis ont cependant avec leurs maîtres des rapports situés à un niveau plus personnel. Les deux groupes ighawelen respectivement attachés aux imajeghén de Bonkuku et de Koshilan ont à leur tête des chefs notamment chargés de représenter leurs groupements auprès des nobles.

S'ils ne sont pas libres, ighawelen et iderfan contrôlent toutefois leur production et possèdent du bétail. Pouvant accumuler une certaine quantité de biens, ils sont en mesure d'acquérir des esclaves et paient eux-mêmes la dot matrimoniale. L'endogamie qui prévaut au sein des deux fractions d'ighawelen paraît favorisée par les imajeghén, attitude qui s'explique par le désir de ces derniers de ne point perdre de dépendants au profit d'individus ayant le même statut qu'eux. Ainsi, les hommes libres exercent-ils un certain contrôle sur la reproduction démographique de cette catégorie de dépendants. Lors d'un mariage, le beau-père utérin remettrait à l'amajegh auquel il est attaché un tiers environ de la dot qu'il a reçue. Les deux communautés d'ighawelen présentes dans l'Imannén sont respectivement liées, comme on l'a dit, à deux groupes imajeghén. Leur mise en relation s'effectue, semble-t-il, à un niveau restreint, celui peut-être de la famille élargie ; il sera nécessaire de rechercher le lieu précis où se réalisent les formes de dépendance.

L'utilisation des individus soumis à des rapports tributaires se manifeste principalement dans le cadre des activités guerrières et du versement d'une redevance céréalière.

1) Les guerres :

Il est possible d'en distinguer deux types :

- les grands conflits guerriers qui, au 19^e siècle opposent les djerma de Dosso et leurs alliés aux djerma de l'Ouest soutenus par les divers groupements peul et les twareg de l'Imannén et du Təghazərt. Le Dallol Bosso vit se dérouler de nombreux combats et les imajeghén de l'Imannén furent plusieurs fois attaqués par de nombreux adversaires conduits par des chefs aussi renommés que Isa Modi Koronbeyzi, Lantağundi ou Samna Karfé.

Face à ces importantes troupes ennemies, les nobles twareg, en nombre réduit, ne peuvent résister qu'en faisant appel à la masse des tributaires. Afin d'expliquer la place tenue par ces derniers au cours des batailles, un informateur les compare aux soldats noirs accompagnant les européens lors de la colonisation. Les imajeghén les placent en première ligne et apportent leur aide aux points faibles avant de s'engager totalement dans la lutte.

Ainsi, selon une tradition orale recueillie auprès de l'imam Addibis et concernant une guerre contre le Kəbbi : "Bello" conseille à l'əmnokal Bəkkin de laisser les bella engager les hostilités ; les plus forts étant rapidement mis hors de combat, les imajeghén interviennent et chassent les Kubawa..."

L'administrateur Brachet (1943) écrit à propos de cette stratégie : "Il convient de ne pas juger cette méthode d'après notre mentalité. Pensons d'abord que les bella étaient une partie du troupeau des touaregs. Si l'on considère le bella comme un bétail, la conduite des touaregs est normale. Quand leur bétail était attaqué, les touaregs, avertis, se précipitaient en armes pour les défendre. Dans les autres cas ils les faisaient avancer à la manière de ces soldats qui poussent un troupeau devant eux ou de ces caravanes qui s'abritent derrière leurs chameaux".

Si les inezziyén ne participent pas aux conflits, les isaha, du moins les ighawelen et les iderfan, constituent une force indispensable pour les imajeghén. Ils combattent généralement à pied mais certains possèdent des chevaux, ce qui ne permet pas d'affirmer pour autant qu'ils jouissent du pouvoir d'acquérir leurs montures. Ayant droit à une part du butin, ces dépendants entretiennent donc des rapports relativement favorables avec les hommes libres auxquels ils sont liés. Il faudra rechercher pourquoi, dans des conditions qui paraissent analogues, ces mêmes relations sont nettement plus tendues dans le Təghazərt, région d'où les dépendants prennent la fuite

en août 1903 pour se réfugier à Bonkuku, le capitaine Quillichini les contraignant alors à rebrousser chemin.

- les expéditions guerrières qui sont menées loin de l'Imannén et les rezzou effectués dans les régions limitrophes du pays twareg sont réservés aux imajeghén. Les simples coups de main qui sont le fait de quelques guerriers seulement ne requièrent pas une importante préparation ; la décision d'organiser un pillage est prise ordinairement au niveau de chaque groupe noble, aucune concertation générale entre maîtres n'étant nécessaire. Le pouvoir d'intervention de l'émnokal semble ici inexistant.

2) La dîme en céréale :

A la différence des esclaves qui vivent à proximité de leurs maîtres et sont accompagnés sur leurs champs par ces derniers, les tributaires peuvent s'installer seuls, durant l'hivernage, sur leurs zones de culture. Ils disposent de leur production et peuvent l'échanger, en cas de surplus, contre d'autres produits. Ils versent cependant aux imajeghén un tribut annuel représentant le plus souvent 1/10^è de leur récolte mais pouvant s'élever parfois jusqu'à la moitié. Cette redevance est appelée "tamasedek", terme dérivé du mot arabe "sadaqa" désignant une forme particulière d'aumône religieuse. L'extension de ce nom, son utilisation dans le cadre d'une dîme versée aux maîtres, constitue certainement l'un des moyens par lesquels la religion musulmane vient renforcer et justifier l'idéologie de la domination agissant au sein de cette formation sociale fortement hiérarchisée.

Le rapport de production tributaire repose ainsi sur la livraison de la tamasedek ; l'agriculture en pays twareg étant cependant peu développée au milieu du 19^è siècle, les imajeghén cherchent un complément céréalier auprès des populations voisines. Deux périodes sont discernables dans l'exploitation par les guerriers twareg de ce "silos" à mil que représentent les villages noirs limitrophes de l'Imannén :

- Jusqu'en 1880 environ, les rezzou procurent la plupart du grain. La suprématie des imajeghén est sans cesse remise en question par les sudye du Kughfey et les djerma du Tondikandya qui pillent régulièrement les installations twareg. Ils abandonnent cependant progressivement une partie du Dallol aux envahisseurs nomades, ce qui ne les empêche pas de les harceler en permanence. Vers 1835, par exemple, des sudye originaires d'Itshigin et de Shikal viennent brûler un grenier appartenant à l'émnokal Alkhuseyni. Les imajeghén les rejoignent au village de Talekya sur lequel ils libèrent des pigeons ; au moment de l'engagement des combats, d'autres pigeons portant un tissu enflammé autour du cou sont lâchés et rejoignent les oiseaux précédemment mis en liberté, propageant ainsi le feu à

tout le village. Les Sudyé, alors pris de panique, laissent le champ libre aux dévastations des twareg qui, sur la lancée, triomphent des villages de Gandou, Tokane et Tonbo.

La résistance offerte par le peuplement Kughfeyawa est évoquée dans une tradition orale rapportée par un vieil esclave de Dakfao : "sous la chefferie de Kawa, un captif parti à Itshigin pour percevoir la dfme en mil est tué par les Irasafan. Une bataille s'ensuit où 60 filles et 60 garçons sont emmenés en captivité par les imajeghén".

- A l'époque de Bèkkin qui détient le pouvoir de 1879 (?) à 1888, s'affirme le contrôle de certains villages, ce qui permet la mise en place d'un ensemble de relations économiques incessamment bafouées jusque là. La conquête des communautés sédentaires se traduit par leur intégration aux rapports de production tributaires qui connaissent alors une forte extension. Si leurs droits sur les terroirs ne sont pas remis en cause, elles sont parfois soumises à des redevances en travail et versent annuellement 1/10^è de leurs récoltes. On est ainsi en présence, à la fin du siècle dernier, d'un système tributaire en pleine phase d'expansion.

Il est possible, semble-t-il, de reprendre pour les twareg de l'Imannén ce que Pierre Bonte écrit à propos des Kèl Gress : "C'est pour l'essentiel au sein de leur propre mode de production que se réalise l'évolution ; la rencontre avec les populations sédentaires aboutit à une simple juxtaposition, l'organisation domestique et tribulaire de la production reste dominante (1970 p. 361).

La remise du tribut se déroulait dans le cadre communautaire, chaque chef de village centralisant les céréales apportées par ses sujets. Du côté twareg, le lien de dépendance était, semble-t-il, établi au niveau de chaque groupe noble. Il sera nécessaire de rechercher la nature du découpage opéré par les divers groupements migratoires imajeghén ; quelles communautés villageoises dominent-ils respectivement ?

Le pourquoi d'une telle articulation entre ces sociétés ne saurait être apporté par la seule analyse du système de production de la société twareg. Comme on l'a dit à la fin de la première partie, la connaissance de l'organisation économique et sociale des populations autochtones sédentaires est ici indispensable.

Les redevances versées sont en quelque sorte pour les villages sudye, gube et djerma le gage de la paix, de la sécurité. Ceux qui refusent la soumission à de telles relations de dépendance font l'objet, par contre, d'incessants rezzou de la part des imajeghén. Cette situation pacifique est cependant fort relative car ces groupes sont toujours à la merci du "bon vouloir" et des nécessités économiques conjoncturelles de la société twareg. Ainsi, d'après l'imam

Addibis, peu de temps avant la conquête française, l'émnokal Mazu organise un travail collectif auquel participent 50 Sudyé du village de Shikal. Manquant d'ingrédients pour la préparation de la nourriture, il s'en procure en vendant l'un des cultivateurs.

L'accès des imajeghén à une suprématie régionale se conjuge donc avec l'instauration de rapports tributaires réguliers qui fournissent une importante part du mil dont ils disposent. D'après certaines traditions orales, le défrichement de terres par la population de l'Imannén ne connaîtrait, en effet, un véritable développement qu'à la suite de la victoire remportée par les twareg sur les troupes du chef djerma Isa Modi Koronbeyzi. Ce combat qui se déroule vers 1890 marque la fin d'une série de guerres particulièrement violentes et nombreuses. Si, avant cette époque, de nombreux éklan et autres dépendants se livrent peut-être à l'agriculture, leur production n'en reste pas moins limitée. Deux hypothèses sont notamment envisageables pour rendre compte de cet état :

- Le climat d'insécurité régnant dans le Dallol Bosso rend difficile la pratique de cette activité économique, étrangère de surcroît à des populations nomades dont certaines n'atteignent cette zone que vers 1865. Les rezzou, puis l'établissement d'un système tributaire avec les villages de cultivateurs noirs sédentaires solutionnent la question de l'approvisionnement en céréales.

- Une fois atteinte la suprématie régionale, l'existence d'une éventuelle et importante production de mil par les inezziyén et les isaha se serait peut-être heurtée à un manque de débouchés, caractérisés, semble-t-il, par l'inexistence dans cette zone, au 19^e siècle, de circuits commerciaux nettement déterminés. Ainsi, l'absence d'un trafic caravanier comme celui, par exemple, des caravanes de sel (teghalemt) de Fachi et Bilma conduites par les Kél Gress, constitue certainement un frein à l'accroissement d'une production céréalière dont un surplus conséquent poserait problème quant à son écoulement.

II.2 - Incidences de la colonisation :

Phénomène d'origine externe au système étudié, la conquête coloniale va provoquer de profonds changements au sein de ce dernier. L'entrée en contact des troupes françaises avec les twareg de l'Imannén a lieu en novembre 1900.

A) Disparition des anciennes sources de biens :

1) La guerre :

Sa disparition entraine bien entendu le phénomène de la traite ; en outre, les rezzou devenant impossibles, les twareg perdent un mode

essentiel d'approvisionnement en mil. Les derniers grands combats agitant le Dallol se déroulent en 1897 lors du passage dans cette région de deux individus fuyant la progression française et cherchant refuge à Sokoto :

- Ahmadu-Cheiku, fils de El Hadj Omar, guerrier et prophète célèbre du Sénégal ;
- Ali Bori, roi du Diolof.

Une tradition orale rapportée par l'imam Addibis relate cet événement : "Les Futawa qui viennent du Sénégal atteignent l'Imannén durant la chefferie de Mazu auquel ils proposent une alliance pour attaquer les Kughfeyawa de Tunfaliz dont le chef est Gumbi. Sur proposition des guerriers twareg Abey et Zakara, des hommes s'infiltrèrent entre le rebord du Dallol et les villages de Tunfaliz et Filingué, empêchant ainsi les Kughfeyawa de se replier sur le plateau.

Devant le désir des Futawa de pénétrer dans la ville, les twareg préconisent de d'abord l'incendier à l'aide de flèches rougies par les forgerons. L'incendie allumé, les villageois échouant dans leur tentative de gagner la colline rejoignent leur cité que les Futa détruisent alors. Sur leur lancée, ils mettent Filingué à sac. Dans leur fuite, les Kughfeyawa abandonnent leur éttébel qu'un aboghollé nommé Bolkha récupère et cache. Il le remettra par la suite à l'émmokal de l'Imannén. Ce dernier poursuit Namelaya, futur chef du Kughfey, qui perd son boubou et se réfugie à Dosso où il trouve des troupes françaises qu'il accompagnera à Shikal puis à Filingué".

Contrairement à ce qui est dit ici, les divers rapports des administrateurs mentionnent une grave défaite subie à Filingué par les alliés de l'Imannén.

Sellier, par exemple, écrit (non daté) : "Les guerriers d'Amadou Seikou et d'Ali Bori arrivent dans l'Imanan. Ils s'allient aux touareg et marchent avec eux contre les Soudiés. En août 1897, ils détruisent Itchigin, puis attaquent Chikal. Les guerriers d'Ali Bori tombent à chaque assaut sous les flèches empoisonnées des goubés et des soudiés. Ali Bori lève le siège et par Tounfaliz atteint Filingué. Là, le chef des guerriers, Gado Mayaki, les fait recevoir par les habitants. Tous les guerriers trouvent asile dans les concessions du village et sont traités en hôtes de marque, les femmes se chargent de distraire les soldats d'Ali Bori. Mais tout à coup, à la nuit, le tam-tam joue et il rythme cette chanson devenue célèbre : "Kowa Ya kazé bako gida shi" : "que chacun tue l'étranger qui est chez lui". Tous les habitants se précipitent sur les gens d'Ali Bori et les massacrent. Seuls Ali Bori et quelques uns de ses suivants échappent à la mort. Ils s'enfuient vers l'Imanan, gagnent Dogondoutchi. Des milliers de guerriers venus du Soudan, il en est bien peu qui arrivent à gagner le refuge de Sokoto".

Cette dernière version s'accorde avec le récit communiqué par le président Boubou Hama ; parlant d'Ali Bori et Ahmadu-Cheiku, il y est dit : "Après cette guerre, les coalisés retournèrent dans le Tagazar puis tous ensemble, ils vinrent se fixer à Bonkoukou, dans l'Imanan. Ils prirent les villes de Tchikal, de Tounfalis et de Itchigin de la province de Filingué. Ils furent reçus avec un zèle particulier, on les gâta même, on leur permit de disposer de tout dans la ville. Mais le soir, alors que les Foutanke ne s'attendaient à rien, un crieur dit dans toute la ville : - "Koowa da Baakou sa " (que chacun s'occupe de l'étranger qui est dans sa case).

En pleine nuit, l'ordre de massacrer les étrangers fut donné. Certains disent que Mazou Koumbel qui tua Isa Korombé trouva la mort à Filingué au cours de cette attaque.

Après sa défaite, l'armée des coalisés regagna ses positions dans le Tagazar et l'Imanan. Quelques temps après, l'arrivée des Français était annoncée" (Boubou Hama, b, p. 112).

2) Les redevances versées par certains villages gube, sudye djerma.

Ces agriculteurs sortent vite de l'emprise twareg ; les nobles acceptent sans trop de difficultés, semble-t-il, cette atteinte à leur suprématie. Une telle attitude s'explique par le fait qu'il ne se sont jamais véritablement considérés comme "propriétaires" des surfaces cultivées par les habitants de ces villages.

La perte, lors de la limitation arbitraire du canton en 1920, de terrains mis en culture par des inezzyen et des isaha sera par contre ressentie comme un vol.

L'extension de l'agriculture au sein même de la société twareg se présente comme un moyen de remédier à la disparition de secteurs essentiels du système économique. On n'envisagera pas ici la possibilité du développement de cette activité dans le cadre des rapports de production "traditionnels"; l'idéologie colonisatrice brisant ces derniers, des liens de dépendance de formes nouvelles vont progressivement apparaître.

B) Transformations des liens de dépendance :

Le 5 mai 1904, l'administration coloniale prend les mesures suivantes :

- le dépendant doit 1/20 de la récolte au maître,
- il doit lui fournir en outre 10 jours de travail par an,
- si une jument de dépendant met bas, le produit femelle lui revient, le produit mâle est remis au maître qui donne un boeuf en échange,

- si un dépendant a deux enfants en bas âge, au lieu de confier l'un d'eux jusqu'à sa nubilité au maître, il lui offre un boeuf et se libère ainsi de cette obligation,
- si un dépendant meurt en laissant des enfants, ceux-ci héritent en totalité ; si le défunt n'a pas d'enfants, les proches parents héritent des 3/4 de la succession, l'autre quart est remis au maître.

Ces clauses concernant les éklan sont, durant plusieurs années, peu observées.

L'action "humanitaire" de libération des captifs donnera plus de réalité à cette dernière à la suite de la révolte de Fighun en 1916. L'émancipation des dépendants prend alors le caractère de représailles envers les imajeghén. Ceux-ci sont dans l'obligation de céder des terres à leurs dépendants, quels que soient leurs anciens statuts. Les modalités de cette distribution n'ont pu être, pour l'instant, déterminées. Les éklan accèdent ainsi à la maîtrise de leur production ; l'obtention de champs personnels n'exclut pas cependant la survivance de marques de dépendances vis-à-vis des anciens maîtres :

- les anciens captifs leur versent souvent une part de leurs récoltes ;
- lors d'un mariage, la dot s'élève à 150 ou 200 Fr C.F.A. environs, parfois 500 Fr C.F.A. Le père de l'épouse remet 25 à 50 Fr C.F.A., à son ancien propriétaire. L'autorisation de ce dernier n'est plus que rarement demandée mais le fait de lui donner une certaine somme est ressenti comme une ratification, une validation de l'union ;
- tous les dépendants paient la dfme levée par le chef de canton, titre et fonction toujours accordés par l'administration à l'émnokal. Les deux fonctions vont ici de pair. Ce versement, qui représente 1/10 des récoltes, a progressivement diminué ; selon l'administrateur Urfer (a-1950), l'émnokal Bizo nommé le 23 février 1933, reçoit au cours des années suivant son élection 10.000 bottes de mil environ par an ; en 1946, le chiffre tombe à 5.500 bottes, en 1949 à 1.000 bottes. L'émnokal remet 1/3 de la dfme aux chefs de villages ; le reste est entreposé dans les greniers collectifs en cas de famine.

C) Nouvelles formes d'occupation du sol :

Excepté pour quelques familles d'éklan qui restent à proximité de leurs anciens maîtres, la disparition progressive des liens de dépendance traditionnels s'inscrit dans une nouvelle organisation de l'espace habité. L'émancipation spatiale symbolise l'abandon des anciens statuts socio-économiques.

Jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, 5 villages regroupent la population de l'Imannǎn ; les twareg y vivent entourés de l'ensemble de leurs dépendants. On emploie ici le terme de "village" car il semble que les imajeghǎn se soient rapidement sédentarisés ; malgré les mouvements possibles de population dûs à la transhumance, par exemple, les villages sont toujours occupés par un certain nombre d'individus.

Il a été impossible de dater la disparition généralisée de l'utilisation de la tente ; l'époque de cet abandon varie certainement selon les groupes. Au contact des populations sédentaires locales, les twareg de souche Kǎl Nan ont adopté de bonne heure les habitations en paille (ehǎn n alemoz) d'où leur appellation de Kǎl Windi ("gens des enclos").

L'emploi du banco est beaucoup plus tardif ; seules 4 constructions en argile (ehǎn n talak) existaient en 1952 dans le canton. La première construite, celle de l'ancien ǎmnokal Bizo, le fut de force par l'administration coloniale.

Cette réticence, guère étonnante de la part d'anciens nomades, s'explique en outre par deux éléments :

- le coût élevé d'utilisation de ce matériau,
- l'impossibilité, dès l'apparition de ce type de maison, des déplacements qu'effectuent les villages dans un rayon de quelques centaines de mètres, phénomène qui sera étudié au cours de la dernière partie.

Cinq regroupements villageois existent donc durant la période pré-coloniale :

- Bonkuku
- Koshilan
- Jami
- Shiwil
- Tǎdghaq : fondé par les Kǎl Nan, il est souvent désigné sous le nom de Shǎtt, village aujourd'hui extérieur au territoire contrôlé par l'Imannǎn. Il est à l'origine du village actuel de Dakfao, aussi appelé Aybashi.

Ces villages, peuplés comme on l'a vu dans la première partie de groupes migratoires d'origines diverses, consistaient, semble-t-il, en lieux de rassemblements possédant une organisation peu rigide. Ils se déplaçaient souvent par mesure d'hygiène et étaient plus ou moins éloignés les uns des autres, suivant la conjoncture des conflits guerriers avec les adversaires de l'Imannǎn.

L'implantation coloniale provoque une désagrégation de ces noyaux villageois qui se traduit par l'éloignement des dépendants hors des limites de leurs anciennes résidences. Dans le cas des villages de Bonkuku et Koshilan notamment, ce mouvement est facilité par le fait que les populations twareg et iqhawelen ont toujours possédé des chefs respectifs, ce qui favorisa les recherches de compromis. La majorité des dépendants abandonnent donc les abords immédiats des concessions habitées par des hommes libres et s'établissent souvent dans les régions où ils avaient coutume de se rendre durant l'hivernage pour pratiquer l'agriculture.

Il en est ainsi pour les villages suivants :

- Balleykwara ; les iqhawelen liés aux imajeghén de Bonkuku s'installent à environ 300 mètres de ce village ; le marché hebdomadaire (samedi) se tient actuellement dans l'intervalle (reconnu comme village en 1907),
- Koshilan Balley (Kossilane) : population issue de Koshilan twareg (1901),
- In Atés (Inattes) : population venue de Koshilan Twareg ; reconnu comme village en 1911.
- Tilluwa (Touloua) : population issue de Koshilan Twareg,
- Tiwilla (Tuila) : statut de village délivré en 1903,
- Loki : ses habitants étaient déjà regroupés durant l'époque pré-coloniale au Nord de Koshilan Twareg ; ils s'établissent, à la colonisation, sur leurs champs, emplacement du village actuel,
- Eghru (Ercrou) : même processus de constitution que Loki,
- Gao Aljenna : ancienne zone de culture des Igirnazén qui résidaient auparavant à proximité de Bonkuku. Reconnu comme village en 1909,
- Ibogholliten (Ibogaliten) : ancienne zone de culture accédant au statut de village en 1910.

A l'exception des deux derniers villages cités, dont les habitants jouissaient, semble-t-il, d'une indépendance assez importante à l'égard des imajeghén de l'Imannén, tous les autres sont situés dans la moitié Sud du canton et possèdent des populations autrefois soumises à des rapports de type tributaire.

Le cas des villages de Kwartégi (Kwartagi) et Sigiradu (Sigaradou) ne sera abordé qu'au cours de la troisième partie car il s'agit d'un phénomène de dispersion de l'habitat beaucoup plus récent.

Les individus qui étaient liés aux groupes dominants par des rapports esclavagistes occupent des villages localisés dans la moitié Nord du canton :

- Balley (Baley) : population issue de Bonkuku. Reconnu comme village en 1912.
 - Fandara : ancienne zone de culture du village de Tédghaq.
 - Kofuno
 - Lakatan
- } anciennes zones de culture de Tédghaq - statut de village en 1950.

L'analyse précise des modalités d'apparition des villages et de l'identité de leurs populations sera essentielle pour connaître le nombre respectif de dépendants liés à chaque fraction "maître", c'est-à-dire la force de travail principale dont chacune d'elle dispose, donnée déterminante pour saisir leurs places et leurs stratégies au sein du système social.

Relativement incertain en ce qui concerne les villageois de Loki et Eghru, d'autres groupes, par contre, vivaient déjà à l'écart des imajeghén avant la colonisation qui ne fait que leur accorder le statut de village :

- Amsaghal (Amassaral) : fondé à l'époque de l'émnokal Békkin par des ighawelen liés aux Kél Koshilan. Une partie de ces derniers rejoint ses tributaires vers 1890 ; l'administration française scinde cet ensemble pour créer deux villages : Amsaghal Twareg et Amsaghal Balley.

En 1940, le chef Bizo, en conflit avec les imajeghén au sujet de la perception de l'impôt, opère une réunification et confie la direction du village à un eghawel.

- Jami : peu d'années avant la conquête coloniale semble-t-il, les twareg partent, comme on l'a vu, créer le village de Diggina, laissant à Jami quelques dépendants.

II.3 - Situation Contemporaine :

A) Les vestiges des anciens liens de dépendance :

Particulièrement conditionné par l'idéologie officielle et le refus quasi-systématique d'aborder l'éventualité de la résistance de certaines structures anciennes aux changements actuels, ce domaine de l'enquête permettra néanmoins de poser des jalons pour une recherche future.

1) Le mariage.

Lors d'une alliance matrimoniale entre anciens dépendants, la dot (taggalt) s'élève généralement à environ 15.000 Fr C.F.A.

A cette somme s'ajoute le versement de 500 C.F.A. pour le marabout,
 500 " " les forgerons,
 500 " " l'amajegh
 dont la famille dominait celle du dépendant qui se marie.

De son côté, le père de l'épouse ôte, semble-t-il, de la taggalt, la même valeur pour la remettre aux descendants des anciens maîtres de sa famille.

Il sera nécessaire de voir parmi quelle catégorie d'anciens dépendants a surtout cours cette pratique.

Les unions entre imajeghén et descendantes de tiklatin sont nombreuses ; le métissage est très prononcé. Lorsque, à l'époque pré-coloniale, un amajegh épousait une de ses captives, aucune dote n'était versée : s'il désirait se marier, par contre, avec une taklit ne lui appartenant pas, il devait remettre une jument ou peut-être deux boeufs à son propriétaire, sans quoi ce dernier avait droit aux enfants nés du mariage et considérés comme gklan. Cette valeur en bétail aurait été remplacée ensuite par une somme de 20.000 C.F.A. dont le versement actuel paraît fort incertain, les renseignements obtenus étant profondément contradictoires selon l'identité des informateurs.

A l'inverse, les structures sociales "traditionnelles" sont totalement subverties dans le cas, relevé au cours de ce travail, d'une təmajeght appartenant à une importante famille et mariée avec un riche bella.

2) Le versement d'une redevance aux anciens maîtres :

Après la révolte de Fighun, les imajeghén de l'Imannén sont condamnés à céder des terres à leurs dépendants qui peuvent dès lors véritablement disposer de leurs récoltes. Aucune d'fme n'est officiellement exigée ; pourtant, de nombreux cultivateurs offrent chaque année quelques bottes de mil à ceux qui, autrefois, les dominaient.

Le grain est remis à une famille puis réparti entre les divers imajeghén qu'elle comprend. L'importance du don est à la discrétion du bella et varie annuellement selon la qualité de sa récolte ; ainsi, en 1970, un chef de concession, avec lequel j'ai particulièrement travaillé, a retiré une dizaine de bottes des 660 récoltées.

Il serait essentiel de définir le statut passé des familles se livrant encore à une telle pratique : deux hypothèses peuvent être avancées :

- il s'agit d'anciens ighawelen ou affranchis ; le don apparaît alors comme une survivance des rapports tributaires ;

- il s'agit d'anciens eklan : il est possible de poser plus facilement, dans ce cas, le problème de la notion de "propriété" du sol.

La plupart des nobles affirment être les propriétaires de la terre. Ils estiment pouvoir toujours récupérer les parcelles échues aux dépendants au début du siècle ; ils n'auraient accordé qu'un simple droit de défrichement. La possession du terroir vient de sa conquête par les armes.

Il semble que l'on puisse parler de l'existence au 19^{ème} siècle de la notion de "propriété", celle-ci étant entendu comme détention de droits pré-éminents sur une région. L'affirmation de ces droits ne se situe pas au niveau individuel mais à celui des divers groupes migratoires imajeghén. Malgré les alliances passées entre eux, ils affirment aujourd'hui encore leur originalité et leur spécificité respectives.

Le versement volontaire d'une redevance par certaines familles autrefois soumises à des rapports de type esclavagiste serait les restes d'une reconnaissance du droit des nobles sur le sol. Un tel comportement s'expliquerait par la totale dépendance qui caractérisait la situation des eklan face à leurs maîtres ; il illustrerait en outre ce qui a été souligné dans d'autres domaines, à savoir : la tendance à la symbiose idéologique entre maîtres et esclaves, ces derniers faisant leur l'idéologie dominante.

Un point n'a pu être abordé au cours de cette enquête : l'étude des liens existant entre quelques familles imajeghén puissantes et celles d'anciens dépendants possédant des champs mais étroitement rattachées aux premières. Ces eklan, puisqu'on leur réserve encore ce terme, participeraient, semble-t-il, à l'ensemble des travaux agricoles sur les terres des hommes libres puis regagneraient, les récoltes achevées, leurs concessions villageoises proches de celles de leurs maîtres où leur incomberaient certaines tâches domestiques. Ce type de rapport ne concernerait qu'un nombre d'individus très réduit.

3) La dîme du chef de canton :

L'administration coloniale a confié la gérance des terres vierges à l'emnokal qui détient, comme on l'a vu, la fonction de chef de canton.

Tout étranger désirant défricher une parcelle doit lui en demander l'autorisation. Il lui verse la dîme et n'accède au statut de propriétaire que lorsqu'il est recensé dans le canton.

Il faut mentionner ici le cas des villages de population djerma installés sur le plateau Ouest. Ces villages, qui versent la dñme à l'gmnokal, ont toujours été considérés par les twareg comme propriétaires de leurs champs. En effet, au cours du 19ème siècle, les imajeghén se sont cantonnés dans le Dallol ; ils n'ont pas poussé leur conquête sur le plateau Ouest qui leur est revenu lors de la limitation du territoire en 1920. A cette époque là les djerma avaient déjà défriché certains terrains. Cette situation concerne les villages suivants :

- Tillobi (Tilobi)
- Tashi Deybanda
- Tashi Sofakwara.

L'gmnokal est toujours responsable des terres vierges mais la rédevance qui lui était destinée est supprimée depuis l'accession de la République du Niger à l'indépendance. De nombreuses familles, cependant, versent encore une partie de cette dñme qui représentait normalement autrefois 1/10 des récoltes.

L'gmnokal recevant aujourd'hui une quantité de mil bien moindre, entrepose ce dernier dans ses greniers et n'assure plus la redistribution décrite plus haut, entre les chefs de villages. Ceux-ci reçoivent souvent directement de la part des villageois quelques bottes de mil.

On verra au cours de la troisième partie que les cultures du mil et du haricot fournissent de nos jours les ressources vivrières de base (utilisation de l'iler-gqamshek). D'autres produits sont cultivés mais de manière plus limitée :

- sorgho (abora)
- manioc
- arachide (production très faible).

Certains agriculteurs s'adonnent à la culture de la Calebasse ; le canton possède en outre quelques jardins (afarég) produisant des fruits et des légumes.

B) La formation de rapports nouveaux :

La société twareg a adopté à l'imitation de ses voisins agriculteurs, le système du travail collectif. Ce dernier, appelé "bogu" par les djerma, "gaya" par les hausa, porte le nom de "tadiglishit" en tamasheq.

On peut en distinguer trois formes principales :

- 1) le travail collectif destiné au chef (tadiglishit n gmnokal)

Il apparaît comme un moyen de compenser la disparition des redevances en travail auxquelles étaient soumis les ighawelen et les affranchis. Il semble que l'on soit en présence non pas de la transformation interne d'un type de rapports mais plutôt de l'adaptation d'un emprunt que l'on tente, à la manière d'un calque, d'apporter le mieux possible sur un schéma abandonné.

Dénié de tout caractère obligatoire ce travail collectif prend l'allure d'un ensemble de prestations et de contre-prestations ; la fourniture du travail se déroule souvent au niveau villageois, chaque village organisant un tadiqlishit.

En 1968, l'ǧmnokal a bénéficié de travaux collectifs organisés par les villages suivants :

- Diggina
- Gao Aljenna
- Ibogholliten
- Balley
- Lakatan.

Le nombre de participants est généralement élevé ; deux des travaux collectifs organisés par ces villages se déroulèrent chacun sur deux jours, l'un regroupant 60 personnes, l'autre 70.

Le bénéficiaire offrit pour ces deux travaux :

- 5 moutons
- 7 chèvres
- 400 Fr C.F.A. de cola
- 200 Fr C.F.A. de tabac
- 1 sac de sel
- de la bouillie de mil (aghejira)
- de la pâte de mil ou de sorgho tardif (ishink)

Cette forme de tadiqlishit s'exerce aussi au profit de certains riches imajeghǧn possesseurs de surfaces vastes et ne se livrant pas eux-mêmes à la pratique de l'agriculture.

Sur 75 concessions twareg que possède le canton de l'Imannǧn, seulement une dizaine d'entre elles environ, se trouvent dans cette situation. En 1970, par exemple, un amajegh bénéficia d'un travail collectif qui réunit 30 personnes auxquelles il donna :

- 1 mouton
- 1alebasse de 100 noix de cola
- 1 sac de sel
- la bouillie de mil
- la pâte de mil ou de sorgho tardif.

Le caractère somptuaire de la dépense et la recherche du prestige social subsistent mais cette forme de travail collectif, moyen de remplacement des anciens liens de dépendance, dévoile de plus en plus l'intérêt économique que les imajeghén lui accordent. Comme l'écrit H. Raulin : "ces cultivateurs apparaissent en réalité comme des employeurs qui font travailler des salariés, rétribués sous forme de nourriture de cola et de musique et qui en retirent un avantage qui s'exprime d'abord en profit monétaire, source de prestige social" (1963 p. 72).

Cette tendance paraît confirmée par la disparition progressive de ce type de tadiglishit au profit du travail salarié. Ce point sera examiné plus loin.

2) Le travail collectif entre particuliers :

Il s'agit de l'introduction d'un système de relations étranger, semble-t-il, aux structures passées de l'ensemble twareg.

Selon une expression de J. Rouch, ce genre de travail se présente comme une "culture-invitation" ; tout caractère ostentatoire disparaît pour faire place à un échange de services, un procès de coopération.

Certaines phases des cultures réclament une main-d'oeuvre assez importante, les cultivateurs s'invitent mutuellement sur leurs champs respectifs ; celui qui bénéficie de l'aide offre un repas simple mais est surtout tenu de rendre le travail fourni lorsque chaque participant le lui demandera. Un chef de concession peut envoyer à sa place l'un de ses fils suffisamment âgé.

H. Raulin étudie ce type de travail au regard de la réduction des tailles moyennes des concessions qui entraîne une baisse du niveau de la production. Il écrit : "son origine et son développement permettent de le considérer comme le complément nécessaire de la désintégration du groupe familial sur le plan de la production... Ce groupe de travail réduit n'est pas un facteur de productivité car aucune émulation n'est possible et le rendement est nettement moins bon que lorsque le groupe familial étendu pouvait mettre en ligne 10 ou 12, ou même davantage de travailleurs formant 1 ou 2 équipes homogènes" (1963 p. 75).

La fragmentation en petites unités de production indépendantes est accentuée dans le canton de l'Imannén par la tendance croissante des individus à s'établir en permanence sur leurs champs, phénomène qui sera étudié au cours de la dernière partie.

TABLEAU I

	groupements ou villages concernés	unités de recensement selon le nombre de personnes			(●) TU	unités de recensement selon le nombre de ménages						
		1 - 6	7 - 15	+ 15		1	2	3	4	5		
P E S U N L	N O M A D E S	Geza I	33	6		39	39					
		Geza II	35	3		38	37	1				
		Total	68	9		77	76	1				
		%	88,3 %	11,7 %			98,7 %	1,3 %				
	●●	S	Gorgabe I	94	28		122	108	10	4		
			Ogga	57	8	1	66	60	6			
			Total	151	36	1	188	168	16	4		
			%	80,3 %	19,4 %	0,3 %		89,3 %	8,5 %	2,2 %		
	S E D E N T A I R E S	S E D E N T A I R E S	Tashi Sofakwara		1		1	1				
			Diggina	7	2		9	7	2			
			Shiwil	1			1	1				
			Bonkuku	7	1		8	7	1			
			Total	15	4		19	16	3			
%			78,9 %	21,1 %			84,2 %	15,8 %				
Total général			234	49	1	284	260	20	4			
% général			82,3 %	17,2 %	0,5 %		91,6 %	7,2 %	1,4 %			
D J E R M A	M D	Tillobi	12	12		24	23	1				
		Fakara	26	26	1	53	49	4				
		Total	59	72	6	137	122	14	1			
		%	43 %	52,5 %	4,5 %		89 %	10,2 %	0,8 %			
	V M N D	V M N D	Shiwil	4	2		6	4	2			
			Balleykwara	1			1	1				
			Bonkuku				(+)					
			Dakfao				(+)					
			Total	5	2		7	5	2			
			%	71,4 %	28,6 %			71,4 %	28,6 %			
			Total général	64	74	6	144	127	16	1		
			% général	44 %	52 %	4 %		88,2 %	11,1 %	0,7 %		
			Hausa	Hausa	Bonkuku	43	19		62	58	4	
%	70 %	30 %					93,5 %	6,5 %				
I M A J E R M A N	I M A J E R M A N	Diggina	17	10	2	29	23	2	3	1		
		Bonkuku	9	9	2	20	17	2	1			
		Koshilan	2	4		6	6					
		Dakfao	6	10		16	15	1				
		Fandara	1	1		2	1	1				
		Amsaghal	2		2	2	2					
		Total	37	34	4	75	64	6	4	1		
		%	49,3 %	45,4 %	5,3 %		85,3 %	8 %	5,3 %	1,4 %		
B E L L A	B E L L A	Diggina	42	21	1	64	(+)	(+)	(+)	(+)	(+)	
		Shiwil	12	11	1	24	20	4				
		Balleykwara	59	65	7	131	106	17	8			
		Koshilan	24	30	3	57	37	13	6		1	
		Tiwilla	14	17		31	24	6	1			
		Bonkuku	166	108	14	288	(+)	(+)	(+)	(+)	(+)	
		Koshilan twareg	14	14	1	29	20	4	4		1	
		Dakfao	36	27	1	64	53	9	1	1		
		Gao Aljenna	20	9		29	26	3				
		Eghru	20	30	1	51	34	15	1		1	
		Jami	6	3	1	10	9	1				
		Kofuno	9	15	1	25	17	7	1			
		Ibogholliten	24	21		45	35	6	4			
Balley	15	16		31	25	6						
A	A	Fandara	38	17		55	44	10	1			
		Lokl	24	21		45	36	9				
		Tilluwa	8	12	2	22	12	8		1	1	
		Lakatan	19	21	2	42	36	3	3			
		Amsaghal	19	34	3	56	36	16	4			
		Sigradu	17	18	2	37	29	5	3			
		In Atés	21	19	2	42	32	6	3	1		
		Total	607	529	42	1178 (++)	631	148	41	3	4	
%	51,5 %	44,9 %	3,6 %		76,4 %	17,9 %	5 %	0,3 %	0,4 %			
Inadén	Inadén	Bonkuku	61	16		77	(+)	(+)	(+)	(+)	(+)	
		%	79,2 %	20,8 %								

(●) TU : Total des unités de recensement

(●●) SN : Semi-nomades

VMD : Villages à majorité djerma

VMND : Villages à minorité djerma

(+) : indique qu'aucune donnée n'a pu être recueillie

(++) : ce total renvoie aux pourcentages de l'analyse par personnes, l'étude par ménages étant basée ici sur un total inférieur, (absence de données pour les villages de Diggina et de Bonkuku).

Le tableau I a été élaboré à partir des registres établis lors du recensement de 1965 et consultés à la sous-préfecture de Filingué.

L'interprétation de ces données doit être prudente car ce que j'appelle "unité de recensement" ne correspond pas forcément à "l'unité de production". J'entends par ce dernier terme, le groupe social utilisant collectivement des moyens de production et jouissant d'une certaine forme d'appropriation ; ce type de coopération restreinte, en plein développement à l'époque contemporaine, semble "dominante" dans l'organisation sociale actuelle de la production, ce qui n'exclut pas bien entendu les autres formes de procès de travail mentionnées.

Plusieurs unités de production peuvent être recensées sous le nom d'une même personne ; des enquêtes de contrôle seront donc nécessaires. Il est néanmoins permis de poser l'hypothèse que la tendance générale manifestée par ces résultats est certainement proche de la réalité ; l'éclatement spatial de l'habitat, qui s'accompagne généralement de l'accès à la propriété du sol et des troupeaux, se traduit en effet au niveau administratif par le désir pour les chefs d'unités de production ou concessions de se faire personnellement recensés.

Les cas où le responsable d'une unité de recensement a plusieurs épouses ne sont pas considérés comme "ménages" différents.

Les résultats concernant les populations bella et twareg sont sensiblement les mêmes ; un léger avantage est noté pour les unités comprenant 1 à 6 personnes.

Leur caractère réduit apparaît dans l'enquête sur le nombre des ménages : 76,4 % des unités bella, 85,3 % des unités d'imaje-ghén et d'inislumen ne possèdent qu'un ménage. L'absence de co-résidence entre frères mariés par exemple, entraîne une dissémination des forces productives ; cette fragmentation trouvant un palliatif dans le regroupement des travailleurs lors des entreprises collectives.

On peut remarquer que le pourcentage le plus élevé des concessions ayant 2 ménages revient à la population djerma fixée dans des villages où cette ethnie est nettement minoritaire. On obtient le chiffre de 28,6 % contre 10,2 % dans les villages à majorité djerma. Cet écart s'explique peut-être par le fait que l'insertion en milieu différent entraînerait un renforcement de l'homogénéité des structures familiales. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure ce phénomène se prolonge au sein des activités agricoles, plus précisément dans la composition ethnique des participants aux travaux collectifs.

Les "cultures-invitations" sont répandues dans tous les villages, parmi toutes les populations du canton ; leur fréquence paraît assez élevée.

Ce type de procès de coopération se manifeste à l'occasion des principaux travaux agricoles mais aussi lors de tout autre travail réclamant une exécution rapide et donc une productivité supérieure à celle généralement fournie par la main-d'oeuvre d'une seule unité de production. Il en est ainsi, par exemple, pour la construction des cases.

Certaines formes particulières de travaux collectifs ont été relevées au cours de l'enquête :

- le haricot est semé (semis : tasefoqhest) après le premier binage (agayek) et récolté, excepté certaines variétés hâtives, après le mil. La récolte de cette légumineuse incombe aux femmes et aux enfants, parfois aux hommes lorsque la surface cultivée est très étendue. Les femmes organisent alors des tadiglishit. En 1970, par exemple, un riche amajeqh dont les épouses ne travaillent pas, en a organisé deux, faisant appel à des femmes bella.

Il n'existe pas, semble-t-il, dans l'Imannén, de champ appartenant à des femmes, sauf dans le cas de veuves démunies de ressources.

- De jeunes garçons cultivent parfois une parcelle prêtée par leurs pères et disposent de leurs productions qu'ils utilisent pour leurs usages personnels (achat de vêtements, fournitures diverses). Lorsque l'enfant est trop jeune, le père se charge de ces activités commerciales ; il arrive, en effet, que des enfants de 6 ans bénéficient du don d'un petit champ appelé ettakés.

Le chef de famille peut utiliser la récolte de son jeune fils ; ce phénomène, habituel lorsque la récolte annuelle au niveau de la concession est mauvaise, m'a été notamment rapporté par des habitants du village de Loki dont le terroir renferme précisément de nombreux terrains en friche parce qu'épuisés.

En 1970, un garçon de 14 ans a organisé, lors du sarclage, un tadiglishit auquel ont participé 15 camarades ; la nourriture offerte comportait :

+ pour déjeuner : ishink

+ à la fin du travail : aghejira, riz, 10 F.C.F.A. de cola pour chaque travailleur.

La mise en culture de champs par des enfants a été mentionnée par les chefs des villages suivants :

- Bonkuku
- Diggina
- Fandara
- Eghru
- Shiwil
- Jami
- Loki
- Lakatan
- Amsaghal
- Tillobi
- Sigiradu.

- Au village djerma de Tillobi, les femmes de plusieurs concessions voisines ont l'habitude de se regrouper en fin de matinée à l'ombre d'un arbre pour piler, Il ne semble pas que le système d'échange de travail intervienne ici ; ce fait montre cependant l'importance attribuée au travail en commun dont l'émulation améliore la productivité tout en la rendant moins pénible.

3) Le travail collectif pour le beau-père (tadiglishit n addagal)

Comme le dit H. Raulin, le futur gendre fournit ainsi à son beau-père "non seulement une prestation en travail qui viendra s'ajouter aux cadeaux nécessaires, mais également la preuve de sa force et de sa puissance de travail" (1963, p. 72).

Cette pratique est très courante au sein de l'ensemble des populations de l'Imannén ; le futur gendre n'organise généralement qu'un seul travail collectif qui est effectué lorsque la fiancée vit encore chez ses parents. L'ami intime (amidini) et les camarades sont les premiers conviés.

C) Le travail salarié :

1) Processus d'apparition.

Le système du travail collectif tend à perdre de l'importance au profit du travail salarié ; ce changement touche surtout les tadiglishit organisés par l'émnokal et certaines familles d'imajeghén aisés, travaux collectifs dont la contrepartie n'est pas une fourniture en travail.

L'emploi de manoeuvres payés à la journée paraît plus rentable car le travail fourni est de meilleure qualité ; l'abandon de l'ancienne forme de relations marque la disparition de la recherche du prestige social qui s'y traduisait dans la redistribution ostentatoire par

le bénéficiaire d'une partie de son profit entre les individus travaillant pour lui. Le paiement des salaires, acte qui n'est pas comparable, s'adresse souvent, en outre, à des cultivateurs étrangers au canton.

Envisagé de plus en plus sous l'angle de l'intérêt économique, ce type de tadiglishit laisse progressivement la place au travail salarié.

Le recours au salariat requiert des possibilités financières assez importantes. C'est pourquoi, des concessions n'emploient souvent que quelques manoeuvres durant peu de jours, organisant parallèlement des tadiglishit.

Ainsi, en 1970, le chef du village de Balley a fait appel à des journaliers agricoles pendant 7 jours et a bénéficié d'un tadiglishit de 19 personnes à qui il a offert :

- 1 chèvre,
- 3 paquets de cigarettes,
- 1 calebasse de cola.

Il existe donc, actuellement une utilisation conjuguée du travail collectif et du travail salarié ; seules les concessions riches peuvent retenir uniquement la seconde possibilité. Ce choix est cependant conditionné par les variations de l'offre de travail : l'affluence annuelle de manoeuvres dépend de la nature de leurs propres récoltes de l'année précédente ainsi que de l'ampleur des travaux en cours sur leurs champs.

Une dizaine de concessions twareg ainsi que quelques individus possédant un métier rémunérateur (tailleur...) ne cultivent pas la terre eux-mêmes. Ils vivent dans leurs concessions, généralement construites en banco, et vont passer régulièrement quelques jours dans des cases élevées sur l'un de leurs champs afin de surveiller le déroulement des divers travaux.

En 1970, un amajeqh de Bonkuku a employé durant l'hivernage 36 manoeuvres, un autre, environ 135. Dans le même village, sur 6 tailleurs, 2 ne se sont rendus en brousse que par intermittence ; l'un des deux a utilisé une main d'oeuvre salariée de la manière suivante :

2	manoeuvres	durant	2	semaines	chacun
5	"	"	"	1	" " "
4	"	"	"	6	jours chacun
2	"	"	"	1	jour.

2) Origine des manoeuvres :

On peut distinguer :

- les djerma de la région de Loga, notamment, qui viennent se faire embaucher dans l'Imannén lorsqu'ils manquent de grains. Ce fut le cas en 1970 où le manque de ressources étaient telles que les djerma vinrent dans le Dallol avec toute leur famille ; les enfants travaillent alors sur les champs tandis que les femmes vendent du bois qu'elles sont allées chercher sur le plateau Ouest et s'occupent des travaux domestiques dans les concessions aisées.

- les bella du canton qui, lorsque leurs récoltes précédentes ont été mauvaises ou que celles à venir s'annoncent désastreuses, cherchent à s'employer sur les champs de ceux qui peuvent et ont besoin d'offrir du travail. Ce phénomène est à mettre en relation avec les problèmes de la possession des terres et de l'émigration qui seront abordés plus loin. Lorsque l'offre de travail est élevée et que l'immigration djerma est restreinte, les salaires qui leur sont versés peuvent connaître une légère hausse.

3) Salaires :

Le montant et la nature des rémunérations varient selon les diverses phases du cycle agricole :

a) nettoyage du champ :

Cette activité appelée abaréz en tamasheq reçoit toujours une compensation monétaire. L'employeur fournit une nourriture frugale au cultivateur (aghejira le matin et à midi, ishink le soir) qui reçoit, en outre, une somme pouvant aller de 200 CFA pour le débroussaillage d'un "petit champ" à 1500 CFA pour celui d'un "grand champ".

b) semis :

Le manoeuvre manipulant la houe touche 75 Fr C.F.A. par jour (10 h de travail environ), celui qui sème : 50 Fr C.F.A.

Si le travailleur reste plusieurs jours chez le même propriétaire, il bénéficie de la nourriture que l'on vient de mentionner ; dans le cas où il n'est employé que durant une seule journée, il reçoit 25 CFA supplémentaire.

c) Sarclages :

Accompagnant la distribution de nourriture habituelle, deux modes de rémunération sont ici possibles :

. en argent :	pour un adulte	200 CFA (parfois 150)	par jour
	pour un enfant	150 "	" "
	pour un jeune enfant	55 "	" "

. en mil : cette solution est souvent préférée par les salariés, le prix de cette céréale sur les marchés étant généralement très élevé durant l'hivernage.

Selon les employeurs, un adulte reçoit 1 botte (tibolest) par jour ou tous les deux jours. En période de famine, ce barème tombe à 1 attilet ou une 1/2 botte (la première mesure devant posséder un équivalent en grains proche ou égal à la 1/2 botte).

Un enfant selon sa capacité de travail, peut recevoir une botte de taille normale ou plus réduite.

d) Récolte : 5 C.F.A. par botte.

En ce qui concerne les femmes employées dans les concessions locales pour des tâches domestiques, elles touchent 600 C.F.A. par mois et prélèvent, parfois quotidiennement, une petite quantité de mil lors de la préparation des repas.

TROISIEME PARTIE

L'AGRICULTURE DANS LA VIE ECONOMIQUE

I - LE CADRE AGRICOLE

I.1 - Possession et distribution des terres :

Il serait indispensable de mettre au point un échantillon et d'enregistrer de manière précise les superficies actuellement possédées par certaines concessions représentatives des diverses catégories sociales déjà mentionnées. La durée limitée de l'enquête sur le terrain n'a pas permis, par exemple, de savoir exactement ce que représentaient un "petit" champ et "un grand" champ. L'évaluation approximative de quelques récoltes céréalières a par contre été possible.

Lorsque l'administration coloniale, après la révolte de Figun, les contraint à céder des terres aux bella, des familles imajeghén gardent de vastes mais surtout riches étendues cultivables. Quelques unes, parmi elles, ne peuvent s'adapter aux conditions nouvelles et vivent dans la pauvreté, tandis que des concessions bella accèdent à une certaine richesse, en bétail notamment. Cependant, nombreux sont les anciens dépendants qui, disposant de parcelles restreintes, sont obligés de s'adresser aux imajeghén pour obtenir la possibilité de cultiver des terres supplémentaires.

D'après le recensement de 1965, les nobles représentent 840 personnes, c'est-à-dire 6,6 % de la population totale qui atteint 12.548 individus. Le groupe bella compte approximativement 8.300 personnes, ce qui représente environ 66 % de l'ensemble du peuplement.

Par exemple, sur 11 imajeghén habitant Bonkuku :

1	cultive	4	champs	et	en	prête	11	
"	"	"	3	"				
"	"	"	2	"				
"	"	"	1	"				10
"	"	"	3	"				1
"	"	"	4	"				12
"	"	"	2	"				1
"	"	"	1	"				
"	"	"	4	"				2
"	"	"	1	"				4
"	"	"	4	"				

De même : - le chef amajegh du village de Fandara cultive
1 champ et en prête 5

- celui de Diggina en cultive	1	et en prête	3
- Shiwil	3		1
- Koshilan	1		2

Les familles les plus aisées possèdent, en outre, des terres qui, en raison de leur épuisement, sont laissées en jachère. Il en est ainsi, par exemple, pour un amajegh de Bonkuku qui cultive 4 champs, en prête 6 et en laisse 2 en friche.

Il est possible de distinguer diverses formes de prêt foncier, la richesse du propriétaire étant généralement un facteur déterminant :

A) Cas d'une concession modeste :

Le propriétaire cède un champ à condition que l'emprunteur lui avance une certaine somme d'argent :

pour un "grand" champ : de 15.000 à 20.000 francs C.F.A.
pour un "petit" champ : de 5.000 à 10.000 " "

A la différence de ce qui se passe dans l'hypothèque, le créancier jouit ici de l'usufruit de la terre ; il verse cependant au débiteur :

5 bottes de mil pour un "petit" champ
10 bottes de mil pour un "grand" champ.

On est en présence du système de l'antichrèse, contrat par lequel un débiteur remet à son créancier la possession d'un immeuble pour sûreté de sa dette ; le créancier antichrésiste a la jouissance de l'immeuble qui lui a été donné.

Lorsque l'emprunteur décide d'arrêter la mise en culture de la parcelle, le propriétaire est dans l'obligation de lui rembourser la somme empruntée ; s'il ne l'a plus à sa disposition, il cherche alors un autre créancier afin d'obtenir l'argent qu'il doit au premier.

Si par contre, l'emprunteur souhaite poursuivre les travaux agricoles sur le terrain cédé, alors que le propriétaire désire le récupérer, un système de surenchère peut s'instaurer : ce dernier réclame le versement d'une somme supplémentaire sous peine de rendre l'argent emprunté et de chercher un autre cultivateur.

B) Cas d'une concession aisée :

La monnaie n'intervient pas ici ; le propriétaire prête son champ contre la livraison du 1/10 de la récolte, ce qui correspond, puisqu'il s'agit presque toujours d'une relation amajegh-bella

à l'ancienne dñme étudiée plus haut.

Ce pourcentage est fixe, il ne varie pas selon la superficie de la parcelle. Le propriétaire peut reprendre son bien quand il le désire, excepté après les semailles.

Bien que le versement d'une botte sur dix ne soit pas toujours rigoureux, il est généralement exigé du cultivateur une quantité suffisante de grains ; sinon, le propriétaire annule le prêt. Le chef du village de Shiwil par exemple, a récupéré dernièrement plusieurs champs, la contrepartie étant insuffisamment versée.

On n'a pas affaire ici à la remise d'une ou de quelques gerbes symboliques comme garantie du droit de propriété ; la dñme est envisagée comme source de revenus, son intérêt économique est primordial.

C) Prêt pour lequel n'est exigé qu'une légère redevance en mil et/ou en argent :

La contrepartie sert alors à éviter que l'emprunteur après plusieurs années de mise en culture du terrain, ne prétende en être le propriétaire.

Le chef amajegh du village de Dakfao, par exemple, a cédé un champ à un bella à qui il a demandé 300 Francs C.F.A. plus la remise annuelle de 3 bottes de mil, preuve du prêt et non du don.

Ce procédé qui est souvent utilisé lorsque le demandeur est un parent ou un ami (cas pour lequel le prêt est d'ailleurs parfois totalement gratuit), exprime aussi le nouveau mode de domination des imajeghén sur leurs anciens dépendants. Outre leurs disponibilités financières qui leur permettent, à l'inverse de la plupart des bella, d'employer des manoeuvres salariés et de disposer ainsi d'une force de travail suffisante pour mettre en valeur plusieurs champs, les familles imajeghén les plus puissantes jouissent d'importantes superficies cultivables, support matériel de leur dernière emprise sur une partie de la population bella. Le développement de la notion de propriété foncière familiale au détriment de celle de droits conférés au niveau du lignage ou du groupement, est indissociable du rôle que joue actuellement la terre dans le domaine du prestige social et de la richesse économique des nobles.

La possession contemporaine du terroir doit être envisagée dans le cadre de la substitution des liens de dépendance disparus ; les bellas ont tendance à quémander des terres auprès de leurs anciens maîtres qui voient se constituer autour d'eux une véritable clientèle.

Bien qu'il faille prendre en considération l'absence dans l'Imanné de cultures industrielles telles que l'arachide et le coton, il semble que la possession de la terre et la suprématie qu'elle entraîne soient un frein déterminant dans sa mise en vente par les twareg. Des évaluations précises manquent, mais il semble que les ventes de parcelles soient extrêmement rares, bien que l'émnokal n'ait plus l'ancien pouvoir de confisquer un champ vendu.

Il arrive de manière exceptionnelle que dans le cas d'une très longue antichrèse, le propriétaire abandonne son bien au créancier.

D) Le système de location :

Aucune forme de contrat renouvelable annuellement n'a été enregistré au cours de l'enquête. D'après l'émnokal Muddur Zakara, la location de terres aurait pratiquement disparu avec le déclin de la culture du tabac il y a une vingtaine d'années environ.

A cette époque là, les femmes bella, une fois le mil et le haricot récoltés, louaient les bas-fonds du Dallol où l'eau est proche afin de cultiver le tabac. Le propriétaire du terrain recevait 1/4 ou 1/5 de la récolte.

Les renseignements donnés ici sur les techniques culturales et le traitement du tabac sont tirés d'une monographie de l'administrateur Brachet (1943).

Au 19ème siècle, les twareg de l'Imanné fument et prisent du tabac venant du Nigéria. En 1898, le manque d'approvisionnement fait considérablement monter les prix ; des caravaniers apportent alors des graines du Nigéria, ce qui permet à certaines femmes bella de l'Imanné d'entreprendre la culture du tabac. Les terres du Dallol lui donnent un goût particulier, sa saveur varie selon les années et il est fort apprécié des populations du Tondikandya, du Djermaganda, par une partie du peuplement de Niamey, de l'Imanné et certains nomades du Nord.

Les semis se font en janvier à l'intérieur des concessions ; les plans sortent au bout de 2 semaines et sont repiqués dans des jardins installés dans les bas-fonds argileux. Des épineux clôturent les jardins qui possèdent chacun un puisard central pour l'arrosage qui a lieu matin et soir. Les récoltes s'échelonnent de début avril à juillet ; durant les premières années de cette pratique agricole, les semis se faisaient en septembre-octobre, mais ce système fut abandonné car les récoltes s'effectuant de janvier à avril, un arrosage incessant était impératif. Avec les semis faits en janvier, le tabac profite des premières pluies.

Une fois la récolte achevée, les feuilles fraîchement coupées sont étendues, sur une natte isolée du sol, en plusieurs couches dont l'épaisseur peut atteindre 1 mètre ; l'ensemble est recouvert d'une seconde natte. Les manoques ainsi obtenus sont abondamment arrosés tous les matins au moyen de Calebasses percées de petits trous. Ce traitement dure 2 semaines ; les feuilles sont ensuite étendues séparément sur des nattes et séchées au soleil pendant 7 à 8 jours. Elles sont ensuite entassées dans des "bere"(1) tubulaires de 1 mètre sur 25 centimètres environ et ainsi vendues sous forme de brisure.

Cette culture était autrefois très répandue, les champs de tabac entouraient totalement Bonkuku. Les villageois de Balley qui en cultivaient énormément, étaient les principaux responsables de sa commercialisation vers la zone nomade, particulièrement la région de Menaka. Ils profitaient de la transhumance d'hivernage pour l'échanger contre du bétail.

Cette culture connaît une disparition rapide à la suite d'une famine qui sévit dans l'Imannén en 1951. Des gens de l'Ader venant alors y vendre des bérêts de sorgho, découvrent un marché possible pour le tabac et les oignons de la région de Bouza. Face au commerce et à la concurrence croissante de ces produits, le tabac de l'Imannén disparaît ; avant de repartir vers l'Ader, les caravaniers poursuivent aujourd'hui leur chemin jusqu'au Tégghazert où ils achètent du natron. Les femmes jusqu'alors responsables de la culture du tabac abandonnent ce pénible travail pour se consacrer à une activité beaucoup moins dure et suffisamment rentable : la préparation de nourritures diverses vendues sur les marchés du canton.

I. 2 - Terroir et production

En dépit des diverses formes de distribution des terres, la majorité de la population dispose de surfaces cultivables restreintes. La limitation arbitraire du canton le 11 avril 1920 par l'administration coloniale est une donnée déterminante pour saisir la situation actuelle. Les imajeghén de l'Imannén perdent de nombreuses terres au profit notamment de la population sudye ; le commandant Crocicchia désirant faire passer la nouvelle limite à la lisière de Shiwil, se heurte à l'opposition résolue de Isaka, chef de ce dernier village, qu'il fait dénuder et bastonner. L'amajegh obtient finalement gain de cause et sauve ainsi quelques parcelles. Les Kél Windi, de leur côté, se voient retirer 170 champs environ. A la suite de cette mesure répressive, des concessions bella quittent la région mais, malgré cet exode, les habitants de l'Imannén disposent désormais d'une partie de Dal-lol fort réduite.

(1) sac de sparterie en fibres de palmier doum.

Dans la zone appelée le "seuil" de l'Imannén, c'est-à-dire à hauteur du village de Tiwilla, la distance entre les plateaux Est et Ouest n'excède pas 5 kilomètres. Sur une superficie totale de 1536 km² ce canton ne possède qu'à peu près 700 km² de Dallol où est concentrée la plupart de la population.

Les chiffres communiqués ici proviennent des registres établis lors du recensement de 1965. Il s'agit de calculer le nombre d'individus résidant dans les villages de vallée :

<u>Villages</u>	<u>Population</u>
Diggina	613
Shiwil	510
BalleyKwara	1.023
Koshilan balley	463
Tiwilla	214
Bonkuku	2.761
Koshilan Twareg	263
Dakfao	522
Gao Aljenna	160
Eghru	376
Jami	66
Kofuno	204
Ibogholliten	294
Balley	209
Fandara	318
Loki	299
Tilluwa	183
Lakatan	295
Amsaghal	476
Sigiradu	320
Fakara	369
In Atés	303
	<hr/>
	10.241

D'après le recensement, la population totale est de 12.548 personnes ; il faut en enlever, dans le cadre de cette analyse, 363 qui sont recensés dans l'Imannén mais n'y résident pas. C'est le groupement peul Gorgabe II qui nomadise dans le cercle de Margu. On obtient donc 12.185 individus vivant réellement à l'intérieur des limites du canton ; parmi eux, 10.241 habitent dans le Dallol et cultivent, on le verra, presque exclusivement des champs se trouvant dans cette vallée. Ainsi, 84 % de la population du canton est localisé sur une superficie d'environ 700 km², ce qui donne une densité de 14,6 habitants au km².

Cette occupation de la vallée entraine une exploitation intensive du sol ; les terres, en nombre limité, sont cultivées jusqu'à épuisement. Certaines sont travaillées depuis plusieurs dizaines d'années. La jachère est pratiquement inexistante, un champ n'est délaissé que lorsqu'il est totalement épuisé. Aucun chef de village n'a mentionné la pratique de jachère systématique sur le territoire dont il est responsable. Une parcelle ne sera généralement abandonnée qu'à la suite de plusieurs récoltes désastreuses ; quelques bottes de mil récoltées suffisent pour inciter à semer l'année suivante.

Actuellement, plusieurs villages ne possèdent pas une seule terre en friche malgré la stérilité croissante de leurs champs ; c'est le cas de : Amsaghal, Fandara, Loki, Lakatan, Sigiradu, Dakfao, Eghru.

Les zones les moins fertiles mais toujours ensemencées sont situées :

- entre les villages de Balley et Jami
- entre les villages de Jami et Shiwil
- entre les villages de Koshilan et Loki
- au nord-ouest de Bonkuku, entre la piste automobile et le plateau.

Certains champs qui ne sont même plus semés accueillent les troupeaux dont la fumure contribue à la régénération de la terre. Leur épuisement est tel que certains sont laissés en friche depuis près de 20 ans (généralement, seuls les imajeghen possédant de nombreuses parcelles peuvent se permettre d'observer des délais si longs). Ces terrains se rencontrent particulièrement :

- entre Balley et Jami
- entre Jami et Shiwil
- dans la région de Kwartégi
- au Sud-Ouest de Bonkuku

Devant la rareté des surfaces cultivables, les agriculteurs exploitent donc les moindres recoins de vallée et n'abandonnent un terrain que lors de sa stérilisation complète. Cette attitude ne peut conduire qu'à des récoltes misérables qui sont le lot de la plupart des concessions. Elle a en outre pour conséquence inévitable, le déboisement qui aggrave et accélère la détérioration des sols. En quelques dizaines d'années de colonisation française, l'Imannén a rapidement perdu l'abondante végétation et la faune variée qui sont mentionnées dans les traditions orales concernant le 19ème siècle. Les terres les plus fécondes se trouvent aujourd'hui dans la région de Diggins où subsistent précisément de nombreux gao (atés - *Faidherbia albida*), arbres dont l'humus de décomposition est particulièrement riche. De plus, ces arbres attirent durant la saison sèche les nomades qui, malgré l'interdiction, profitent de la nuit pour couper des branches

et les donner en pâture à leur bétail. A l'engrais végétal, vient ainsi s'ajouter la fumure animale. Cette coupe de bois participe cependant d'un processus cumulatif ; en effet, si elle attire les troupeaux elle n'en accentue pas moins la disparition progressive de la flore. De même que de nombreux cultivateurs détruisent les jeunes pousses lors du nettoyage de leurs champs, les pasteurs, pour des raisons différentes (raréfaction des arbres et de la paille), en arrivent à arracher les racines et à sectionner les branches de telle manière que toute croissance de la plante est irrémédiablement interrompue.

Deux phénomènes favorisent d'autre part le caractère profondément déficitaire des récoltes céréalières :

- Les ravines (azza) qui creusent la falaise Ouest et déversent durant la saison des pluies des masses d'eau qui, malgré la construction de tranchées, saccagent les parcelles cultivées au pied du plateau. En 1970 par exemple, une pluie de 38 mm a ainsi dévasté de nombreux champs situés notamment à Boseyén, zone de cultures au Nord-Ouest de Bonkuku.

- La quantité et la répartition des pluies. Comme on l'a vu au début de la première partie, le canton de l'Imannén se trouve entre les isohyètes 400 et 500 mm mais les précipitations annuelles dont il jouit sont inférieures.

En 1969 (relevés effectués à la station de Bonkuku) :

Mai	10,2 mm	1 jour
Juin	15	2
Juillet	19	2
Août	118,8	10
Septembre	43	6
Octobre	23,4	3
	<hr/>	<hr/>
	229,4 mm	24 jours

En 1970 :

Mai	22,3 mm
Juin	4,8
Juillet	74
Août	115,9
Septembre	14,7
Octobre	5,3
	<hr/>
	237 mm

On constate des variations dans la pluviosité mensuelle, notamment pour le mois de juillet. Les faibles précipitations d'octobre 1970 ont porté un coup sérieux au rendement de la culture du mil. Il faut surtout mentionner les différences de pluviométrie selon les régions du canton, ce qui entraîne des variations importantes dans leur production respective ; en juin 1970 par exemple, le manque de pluies a entravé les binages du mil qui étaient en cours dans les parties Sud et Est.

Essai d'évaluation des récoltes :

Le mil et le haricot constituent les deux principales et quasiment uniques ressources agricoles. Les chiffres avancés ici, indicateurs d'un ordre de grandeur approximatif, expriment néanmoins la nette insuffisance de la production céréalière pour satisfaire les besoins de la population.

En 1970, de nombreux cultivateurs n'ont récolté que d'une à dix bottes de mil, parfois aucune. La plupart disposent de quelques dizaines de gerbes. A l'exception de certaines concessions qui bénéficient d'un net surplus en grains, la moyenne des meilleures récoltes paraît généralement se situer dans une fourchette allant de 200 à 400 bottes.

Pour l'année 1970, d'après une enquête menée auprès de certains chefs de village :

- récolte du chef de Dakfao : 215 bottes sur un champ. Deux villageois ont obtenu une production supérieure : 300 bottes chacun
- chef de Balley : 100 bottes sur 2 champs (récolte maximum dans ce village : 200 bottes)
- chef de Fandara : 200 bottes sur 1 champ
- chef de Jami : 105 bottes sur un champ
- meilleures récoltes de Shiwil : entre 100 et 200 bottes
- la plupart des cultivateurs de Eghru disposent de 10 à 60 gerbes
- maximum de Loki : 100 bottes
- maximum de Sigiradu : 150 bottes.

Selon des informations récentes concernant le cycle agricole de 1971 et portant sur 10 unités de production du village d'In Atés, les récoltes de ces dernières s'échelonnent de la manière suivante :

- 45 bottes de mil, 2 sacs (turikilla) de haricots
- 30 " " "
- 103 " " " , 4
- 40 " " "
- 40 " " "
- 60 " " "
- 120 " " "

- 60 bottes de mil, 1 sac (turikilla) de haricots
- 28 " " "
- 200 " " "

D'après quelques données recueillies au Service de l'Agriculture de Niamey et concernant les expériences des carrés de rendement en mil :

Année 1968 : village de Diggina

<u>Parcelles</u>	<u>superficie</u>	<u>rdt/ha</u>
1	100 m ²	320 kg
2	"	210
3	"	280
4	"	350

Rendement moyen : 261 kg/ha

Année 1969 : village de Fandara

<u>Parcelles</u>	<u>superficie</u>	<u>rdt/ha</u>
1	100 m ²	235 kg
2	"	140
3	"	185
4	"	210
5	"	225
6	"	435
7	"	340
8	"	215
9	"	170
10	"	225

Rendement moyen : 238 kg/ha

Ces rendements sont inférieurs à ceux généralement enregistrés dans le département de Filingué. Leur interprétation doit surtout tenir compte de la faible superficie de la majorité des champs et du fait que la plupart des cultivateurs n'exploitent qu'une ou deux parcelles.

L'Imann a connu plusieurs périodes de famine au cours de ce siècle, notamment durant les années 1930, 1932-1933, 1942, 1948-1949, 1949-1951, 1953. Ainsi l'administrateur Taillandier écrivait : "L'imanan se caractérise par un état de disette chronique" (1953).

Si les imajeghén les plus puissants et quelques bella particulièrement favorisés lors de la distribution des terres faisant suite à la révolte de Fighun, disposent régulièrement de 500 à 800 gerbes

de mil et plusieurs sacs de haricot (le record des récoltes pour l'ensemble du canton revient à un amajegh d'origine Kɛl Jami : 2335 boîtes en 1969, un peu moins de 2000 en 1970), la majorité des cultivateurs manquent considérablement de produits vivriers. Taillandier écrivait déjà en 1953 : "Presque tous les touaregs sont aujourd'hui plus pauvres que leurs bellas dont plus grand chose ne les distingue, à part les haillons indigo dont ils drapent leur misère et leur dignité".

II - SEDENTARISATION HUMAINE ET TRANSHUMANCE DU BETAIL.

II.1 - Le système de fumure

A) La fumure humaine :

Devant la stérilisation croissante du sol, les cultivateurs ont souvent cherché des systèmes d'enrichissement de la terre dont l'étude sera ici menée dans une perspective temporelle.

Le terroir de chaque village est généralement découpé en zones de cultures portant chacune un nom. Au début de l'hivernage, la population active et les enfants en bas-âge quittent le village pour s'installer sur les champs. Ces individus sont appelés tisegeɗ, terme désignant, chez les nomades, les bergers qui s'éloignent des campements pour surveiller les troupeaux. Au début du siècle, lorsque l'agriculture était encore peu développée et que des terres vierges étaient disponibles, les migrants constituaient de petits hameaux provisoires en brousse ; les noms portés par ces regroupements de cases étaient ceux des diverses zones de cultures qui leur servaient de point d'installation. La taille de ces hameaux variait de 2 à 45 cases environ.

L'extension des activités agricoles a souvent entraîné l'éclatement des hameaux de culture, chaque concession tendant à s'installer isolément sur sa terre. Dans le cas des petits villages, les cultivateurs, lors du retour de la saison sèche, abandonnent souvent l'armature de leurs cases sur les parcelles ; seuls sont emportés les seko (tegharafant) qui seront utilisés pour la construction au village d'habitation moins robustes. Ils seront ramenés en brousse pour le cycle suivant des travaux agricoles.

L'emplacement des cases sur les champs peut varier annuellement : il sera déterminé par la portion de terres la plus stérile et nécessitant un apport urgent d'engrais. L'installation provisoire en brousse d'une grande partie de la population est donc provoquée non seulement par l'éloignement des champs mais aussi par le souci de lutter contre l'épuisement des terres. Le nombre de cases reçu par une parcelle dépend de sa dimension mais aussi de la composition de la concession : un chef de concession aisée dispose de son habitation ; dans le cas contraire et s'il possède plusieurs épouses, il

se rend à tour de rôle chez chacune d'entre elles. Le tableau n° II montre la forte proportion de chefs d'unités de recensement ayant une seule conjointe, ce qui peut s'expliquer en partie par des ressources économiques faibles.

Il arrive que certains cultivateurs propriétaires de surfaces très limitées groupent leurs cases sur le champ plus vaste d'un voisin, même si ce dernier n'a aucun lien de parenté avec eux. Celui qui accueille les constructions ne demande aucune contrepartie car il bénéficie d'un apport important de fumure. Les autres par contre, perdent tout enrichissement humain de la terre durant l'hivernage ; cette perte est parfois compensée, mais rarement semble-t-il, par le transport de fumier dans des couffins portés par des hommes ou des ânes qui sont nombreux dans le canton.

Le même problème se pose pour les individus possédant des champs proches du village et regagnant ce dernier chaque soir.

Ce système de fumure est amélioré par la technique de déplacement des villages, mode particulier d'entraide collective. Le propriétaire d'une parcelle cultivée depuis longtemps et dont la production est insignifiante, demande au chef de son village de la choisir comme prochain emplacement de ce dernier ; la localisation des villages change ainsi tous les 3 ou 4 ans environ. La contrepartie plus ou moins exigée du demandeur est, durant les 2 ou 3 années suivant l'abandon du champ comme lieu d'élection du village, la jouissance par le chef de la totalité de la récolte obtenue sur cette parcelle.

Si le propriétaire ne possède que ce terrain, il a recours aux diverses formes de distribution des terres étudiées précédemment ; lorsque le prêt a lieu entre parents, il est rare qu'une contrepartie soit réclamée.

Depuis quelques années, un nombre croissant de cultivateurs vivent en permanence sur leurs champs et ne regagnent plus leurs villages à la fin des récoltes. Ils gardent cependant la jouissance de l'emplacement villageois de leurs anciennes concessions et envoient parfois un des leurs au cours de la saison sèche pour refaire ou consolider les clôtures abîmées par les intempéries de l'hivernage.

Ce mouvement de population prend d'abord naissance chez les *bella* pauvres ne possédant pas de bétail ; cette carence est ainsi atténuée par la fourniture d'un supplément de fumure humaine mais aujourd'hui, l'état de stérilité de nombreuses terres pousse de plus en plus d'individus, même d'origine *amajegh*, à se fixer sur leurs parcelles.

nombre d'épouses par chef d'unités de recensement	% unités de recensement peul nomades	% unité de re- censement peul semi-nomades	%unités de recen- sement peul en village non peul	% unités de recensement djerma	% unités de recensement bella	% unités de recensement twareg
1	94,8	92	95	63,2	78,7	70,6
2	4	7	5	30,6	21	24
3	1,2	1		5,5	0,3	4
4				0,1		1,4

TABLEAU II

Un tel exode est facilité par la proximité de la nappe aquifère ; l'eau est en effet proche dans le Dallol (généralement à 3, 4 mètres). La plupart des champs possèdent leur puits, ce qui évite des déplacements pénibles et constitue, comme on le verra, un facteur important pour le bétail.

La dispersion du peuplement entraîne le déclin des noyaux villageois, parfois même leur disparition. Ce profond changement a pour conséquence directe la réduction de la taille des unités de production et l'extension des travaux collectifs entre particuliers, phénomènes étudiés au cours de la seconde partie.

Les villages de Sigiradu et Loki ont vu toute leur population se disperser depuis 1967, Lakatan et Jami depuis 1968.

Tout village de l'Immann possède des concessions définitivement établies en brousse ; 6 concessions imajeghen de Dakfao et 3 d'Amsaghal se trouvent dans cette situation.

Face à cette dissémination croissante de l'habitat marquant la fin d'un type de déplacements saisonniers, apparaît depuis quelques années un phénomène de fixation des villages qui entraîne la disparition d'un autre mode d'occupation temporaire du sol, généralement triennal ou quadriennal. Dans les deux cas, un nouveau stade est atteint dans le processus de sédentarisation ; cette tendance est particulièrement nette lors de l'installation de villages sur un lieu définitif. Apparaissent alors, en effet, des normes nouvelles affectant la représentation que la population se fait du concept spatio-temporel de "village" ; il faudrait analyser leurs fonctions et leur degré de compatibilité avec les normes anciennes. Le village ne se déplace plus car sa structure passée doit intégrer de nouveaux éléments tels que les maisons construites en dur, l'école, la plantation d'arbres (surtout des nîmes - dogagnaro).... Malgré l'intangibilité du signifiant de "village" (agherum), son signifié a subi une profonde mutation de par la nouvelle forme d'occupation humaine du Dallol et l'introduction de nouvelles valeurs par la colonisation.

Plusieurs villages de l'Immann ont abandonné le système d'installation temporaire que n'ont jamais connu, cependant, Bonkuku et Balleykwara :

- Diggins depuis 8 ans
- Shiwil depuis 10 ans
- Dakfao depuis 10 ans
- Fandara depuis 11 ans
- Amsaghal depuis 4 ans
- Tillobi depuis 6 ans
- Koshilan depuis 6 ans.

B) L'association du bétail aux travaux agricoles :

Les cultivateurs font largement appel à la fumure de leurs champs par les animaux. La possession de bétail est primordiale non seulement pour l'apport d'engrais, mais aussi pour sa commercialisation qui permet en années difficiles d'acheter du mil ou de payer des manœuvres lorsque les travaux agricoles nécessitent parfois une main d'oeuvre importante. Dans un rapport d'août 1950, l'administrateur Urfer notait à ce propos que la récolte médiocre de 1949 avait provoqué la vente d'environ 300 chèvres au cours de 3 marchés successifs à Bonkuku.

La situation provoquée par l'épuisement du sol est aggravée par une diminution de l'ensemble du cheptel de l'Imannǝn, particulièrement du petit bétail. Les agriculteurs rencontrent des difficultés croissantes pour reconstituer des troupeaux touchés par les décès dûs aux froids et aux pluies suivant les périodes de sécheresse et par les ventes à bas prix lors des disettes. Cette tendance se dégage des chiffres communiqués par Taillandier (1953) et concernant les animaux possédés par les sédentaires :

<u>années</u>	<u>ovins</u>	<u>caprins</u>	<u>bovins</u>	<u>ânes</u>	<u>chevaux</u>	<u>chameaux</u>
1943	1779	10 072	3672	286	216	136
1946	1570	7 130	4060	291	250	143
1950	1190	4 418	3417	365	229	218
1953	649	2 791	3706	320	218	262

Avant d'analyser le mode d'intégration des rapports agriculture-élevage, on notera, après avoir rapidement présenté les races animales du troupeau de l'Imannǝn, les oppositions existant entre eux.

1) Les races animales :

Pour plus de détails sur certaines races mentionnées ici, on peut se référer à Pierre Bonte (1968 pp. 20-24).

- Bovins :

- = zébu peul Delboji : race assez répandue
- = zébu Bororodji
- = zébu Azawagh : race la plus nombreuse.

- Ovins :

- = race Ara-Ara : surtout répandue en milieu twareg et bella
- = race Bali-Bali (ou "Udawa") : surtout répandue en milieu peul.

- Caprins :

- = chèvre rousse de Maradi : peu nombreuse
- = race gorgabe (du nom d'un groupement peul)
- = race caprine du Sahel .

- Chevaux :

- = cheval de l'Aïr (dangongu)
- = cheval hausa (tanbaranga).

2) Le caractère contradictoire des activités agricoles et pastorales :

L'extension des cultures réduit d'autant les terrains de parcours des troupeaux qui sont contraints, durant l'hivernage, de quitter le Dallol où les jachères sont extrêmement rares. Ceux qui ne partent pas en transhumance cherchent refuge sur les plateaux. Ce déplacement pose le problème de l'eau car, à l'inverse de la vallée, les mares y sont rares et les puits profonds, ce qui rend pénible l'abreuvement du bétail.

Le déboisement, en outre, contribue à amoindrir dans le Dallol la qualité du tapis végétal de saison sèche. De plus, la paille de mil dont la valeur alimentaire est déjà faible, tend à disparaître.

Parallèlement à la diminution des terres cultivables riches, on assiste donc à la détérioration des pâturages. Cette situation permettra de comprendre le mode de nomadisation de certains groupements peul recensés dans le canton de l'Imannén.

La possession de troupeaux, enfin, paraît incompatible avec la pratique de l'agriculture, l'époque de la transhumance coïncidant avec celle où les travaux agricoles battent leur plein. Il s'agira de voir dans quelle mesure, ces cultivateurs, anciens pasteurs, concilient ces deux activités.

3) La fumure animale

a) Durant l'hivernage :

Selon leur richesse, les concessions disposent de deux possibilités pour assurer la subsistance du bétail en saison des pluies :

- + le maintien dans la zone agricole :

Quelques bêtes peuvent être gardées dans le canton afin de profiter de leur lait et de leur fumier. Il s'agit des chamelles laitières, des ânes, de quelques bovins et de nombreux caprins.

Tout au long des travaux agricoles, les chamelles laitières pâturent sur les collines tandis que les autres animaux sont installés sur les parties les moins fertiles des champs. Au début de chaque hivernage, un emplacement précis est ainsi choisi par le chef de concession. Les bêtes sont généralement entravées à des piquets mais lorsque le cultivateur ne possède que des caprins, il entoure souvent la zone stérile d'une haie d'épineux. Le bétail s'abreuve aux nombreuses mares qui apparaissent avec les premières pluies, les puits creusés dans les champs étant réservés, durant cette saison, aux membres des concessions. De véritables couloirs d'épineux le canalise vers les points d'eau afin d'éviter tout dégât qu'il est susceptible de causer aux constructions et aux cultures ; une indemnisation précise est prévue :

- Durant la nuit :

dégâts causés par un chameau	500 Frs C.F.A
" " " un cheval	250
" " " un bovin	250
" " " un âne	150
" " " un caprin	75

- Durant la journée :

Les valeurs précédentes sont diminués de moitié, l'animal étant généralement repéré plus vite.

Tout comme pour la fumure humaine, un système réclamant une certaine coopération existe ici. Il arrive cependant que des cultivateurs ne possédant aucun bétail, soient privés, durant l'hivernage, de tout engrais d'origine animale.

Diverses possibilités se présentent :

- Un cultivateur confie son bétail à un chef de concession non-parent pour qu'il le garde sur sa terre. Diverses causes peuvent expliquer cet abandon temporaire d'animaux : possession d'une parcelle restreinte, éloignement de cette dernière par rapport à une mare ou aux chemins permettant l'accès aux pâturages des collines (pour les bovins notamment), absence de zone suffisamment stérile pour nécessiter un surplus de fumure durant la saison des pluies, non disposition d'enfants pour surveiller les bêtes.

- Un cultivateur demande à un autre dont il n'est pas parent, de lui prêter quelques animaux afin d'améliorer la fumure de son champ.

Dans ces deux cas, il arrive que le demandeur remette une contrepartie :

- pour 1 bovin : 250 Frs C.F.A. ou 1 botte de mil
- pour 1 chameau : 500 Frs C.F.A. ou 1 botte de mil.

Ces redevances ne sont pas rigoureuses ; leur versement varie selon les possibilités du créancier qui, parfois, ne fournit rien. Dans le premier cas, notamment, celui qui bénéficie du parcage du bétail sur sa terre se contente de l'apport d'engrais et de la consommation du lait.

- Lorsque le prêt d'animaux a lieu entre deux individus liés par des relations de parenté, celui qui reçoit les bêtes sur son champ ne réclame généralement aucune contrepartie, quel que soit le demandeur.

Comme on l'a vu, les individus possédant des champs proches du village regagnent généralement celui-ci chaque soir ; ils confient leur cheptel, durant la journée, à des bergers peul qui les ramènent aux concessions villageoises à la tombée de la nuit. Bonkuku possède ainsi quatre bergers, Balleykwara, deux. Prix du gardiennage pour la saison des pluies :

- 2 caprins : 1 botte de mil
- 2 ovins " " "
- 1 bovin " " "

+ la transhumance :

Si la plupart des unités de production gardent la totalité de leurs troupeaux dans l'Imannén, les plus aisées, cependant, envoient quelques animaux en transhumance. Ce sont généralement des concessions imajeghén, djerma, hausa, parfois bella.

La population twareg de l'Imannén a totalement abandonné, aujourd'hui, la pratique du départ annuel vers les pâturages du Nord. Deux hypothèses peuvent être avancées pour expliquer cette situation :

. L'avènement de l'agriculture comme activité dominante dans le système économique a certainement entraîné la disparition rapide du déplacement temporaire d'une partie de la population vers le Nord.

La sédentarisation sur un territoire restreint permet en outre le maintien, tout au long de l'année, d'un tissu de relations sociales suffisamment denses pour reproduire la cohésion minimum de la société. A la différence de ce qui se passe généralement pour les nomades sahéliens, les grands rassemblements d'hivernage n'apparaissent plus ici comme essentiels pour renforcer une solidarité sociale amoindrie par la dispersion nécessaire des campements en saison sèche.

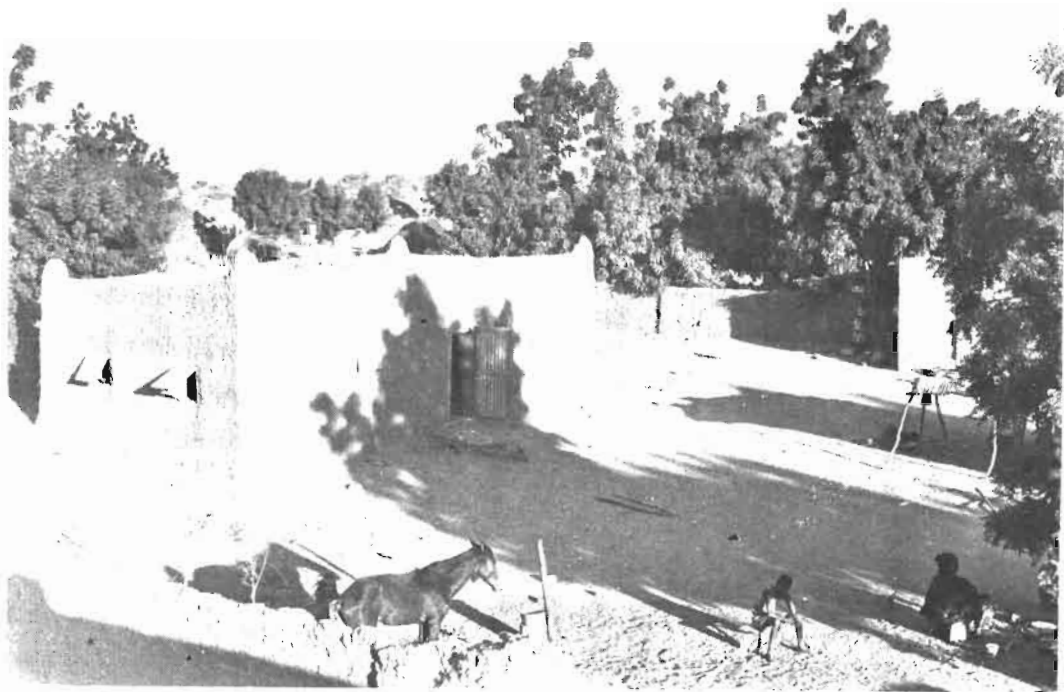


Photo 5 - Habitation des femmes dans la concession d'un important noble twareg (village de Bonkuku).

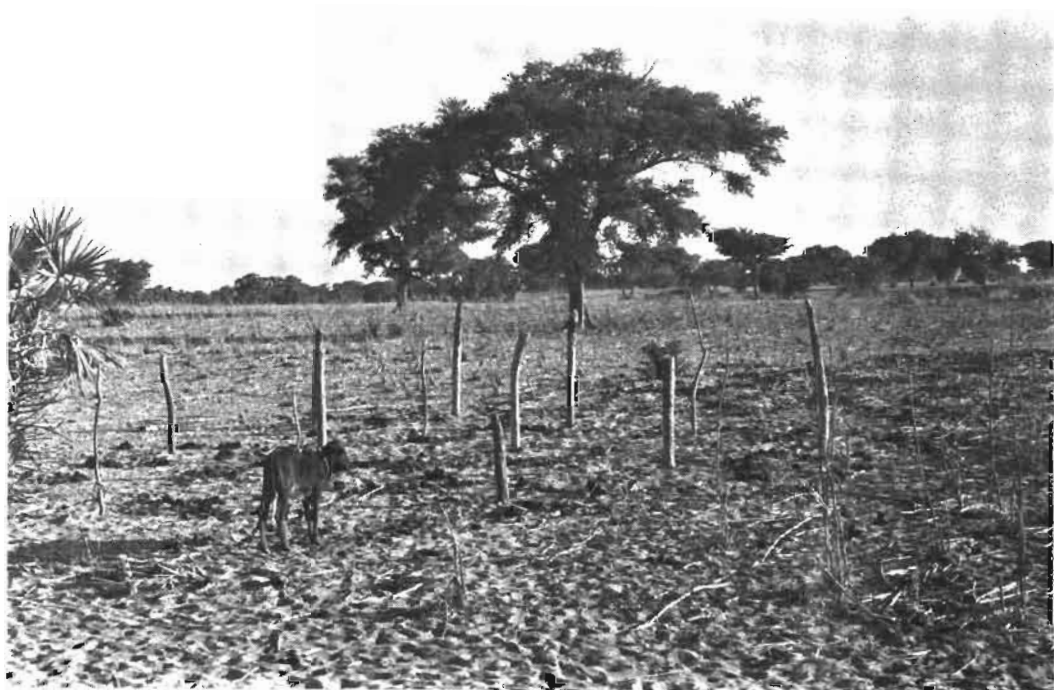


Photo 6 - Piquets destinés au bétail et installés sur la partie stérile d'un champ.

De plus, la fixation permanente des quelques imajeghén ne cultivant pas la terre eux-mêmes et disposant ainsi du temps nécessaire pour la transhumance, a peut-être été favorisée par la dissociation existant actuellement entre cette activité et une éventuelle fonction économique telle que les échanges commerciaux pratiqués par les Kɛl Gress. L'absence d'un intérêt économique direct est sans doute à prendre en considération. A l'inverse de l'Ader où les Kɛl Gress acheminent le mil vers le pays nomade, ce sont ici les pasteurs qui viennent chercher les céréales en zone sédentaire.

A l'époque pré-coloniale déjà, où seuls les Kɛl es Suk jouissant d'une certaine immunité guerrière se déplaçaient fréquemment le long du Dallol Bosso, les nomades descendaient parfois vers l'Imannɛn, attirés, semble-t-il, par le seul marché sûr de la partie Nord du Dallol en proie à des guerres incessantes (le marché de Tɛdghaq remplacé par celui de Bonkuku lorsque Bɛkkin accède à la chefferie en 1879).

L'attrait actuel manifesté par les éleveurs pour les marchés de la vallée s'explique par les conditions commerciales qu'ils y rencontrent. M. Dupire écrit à ce propos (1962, p. 50) :

"Même en février, l'agitation du marché de Filingué est étonnante. Des twareg et bouzou qui descendent de la région de Ménaka, conduisent à chameau du petit et du gros cheptel. Ils préfèrent ce marché à ceux du Nord-Abala, Ménaka - parce que la moins grande abondance de bétail en rend les prix supérieurs tandis que celui du mil est pour eux moins élevé. Certains ont essayé de vendre déjà à Abala et s'ils ne réussissent à Filingué, ils se rendront le lendemain à Gao, puis à Bonkougou. D'autres viennent par le marché de Gao de la région de Tahoua où selon eux, il y aurait "trop" de bétail présenté à cette époque. S'ils échouent à Filingué, ils se dirigeront sur Bonkougou (10 à 15 jours de déplacement en totalité)".

la disparition d'esclaves dépendant totalement des imajeghén, empêchent ces derniers de confier leur cheptel à des individus appartenant à la société twareg. Durant l'hivernage, les hommes libérés se consacrent aux cultures. La situation est différente dans l'Ader où malgré la désaffection croissante des imajeghén pour la cure salée, la survivance de rapports esclavagistes permet la conduite des troupeaux par des captifs accompagnés de quelques nobles.

Les enfants des familles imajeghén les plus puissantes ne quittent plus le terroir, ce qui reflète, si l'on considère la transhumance comme une forme de voyage initiatique, la disparition de toute fonction sociale attachée à ces déplacements. Avec la non participation à la transhumance, paraissent s'estomper les dernières attaches aux "valeurs nomades", soutien essentiel dans l'affirmation de l'originalité ethnique twareg face aux sédentaires noirs.

On est donc en présence d'un type de transhumance du bétail totalement dissocié du nomadisme de ses propriétaires que l'on peut ainsi qualifier de "nomades interrompus". Les troupeaux sont en effet conduits par des individus étrangers à la société twareg de l'Imannén.

Populations assurant la transhumance des troupeaux :

- certains des groupements peul recensés dans le canton :

- . fraction Gorgabe I
- . fraction Gorgabe II
- . peul rattachés à la zone de culture de Ogga (groupe Furantshire)

- des populations nomades du Nord :

. fractions twareg :

Igeresuen (imghad)

Ishahadénaran (imghad)

Ibogholliten (liés aux imajeghén Kél Telateyt)

Temézzgida (eklan)

Kél Tèbonnént (eklan d'imajeghén Kél Telateyt)

Tahabanet (eklan d'imaghén Kél Tarbent)

. fractions idaksahak :

Idogeriten

Tabèhu

Ibahawén

Ibagargaren

Taghbenasa.

Les mêmes pasteurs reviennent généralement chaque année. Les unités de production imajeghén, djerma et hausa font particulièrement appel aux services de Twareg et d'Idaksahak. Les bella préfèrent par contre s'adresser aux peul. En effet, les nomades du Nord craignent peu les propriétaires bella, ce qui provoque souvent des conflits lors de la disparition de bétail au cours de la transhumance. Lorsqu'un animal meurt durant la cure salée, celui qui en a la charge doit ramener la portion de robe ayant reçu la marque (ejuwel) au fer rouge (voir ci-contre les marques utilisées dans l'Imannen pour les camelins) ; s'il ne la présente pas, il sera soupçonné d'avoir vendu la bête et devra rembourser le propriétaire.

Déroulement de la transhumance :

Les troupeaux quittent l'Imannén vers le mois de mai pour n'y revenir qu'en octobre-novembre. Durant l'hivernage, ils stationnent sur les riches pâturages du Nord dont la plupart sont situés en territoire malien. Le bétail pâture généralement dans les vallées prolongeant le Dallol Bosso et constituant les ramifications méridionales

de l'Azawagh : plaines de l'Ahzar, de l'Ahara où sont installés de nombreux campements Kél es Suk (Intokoret, Moni...). Ces terres lourdes sont appelées "Foko meydulu", ce qui signifie "terres de fumée", les mirages y étant fréquents. Ces sols possédant, semble-t-il, une teneur en sel inférieure à ceux rencontrés par exemple dans la zone de Teggida n Tesemt, les nomades emportent avec eux du natron acheté sur les marchés du Dallol. Ce natron, indispensable pour l'équilibre physiologique du cheptel, provient du Tégghazert et du Dallol Fogha. Est aussi vendu sur le marché de Bonkuku, du sel provenant :

- de l'Amadorr dans l'Ahaggar. Les caravanes atteignant Filingué sont de plus en plus rares,
- de Taodeni : considéré comme le meilleur sel pour les animaux. La barre (aghér) est vendue 2250 Frs C.F.A.
- de Kaolack (Sénégal) : consommé par les hommes. Prix d'un sac de 25 kg : 650 Frs C.F.A.

MARQUES DE CHAMEAUX UTILISEES DANS L'IMANNEN

- Imajeqhén (recensement non exhaustif) :



ces marques portées sur la cuisse peuvent être dissociées, l'élément inférieur étant alors placé sur le cou.

- Eklan n imajeqhén :



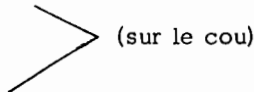
- Inadén n imajeqhén :



- Ighawelen :



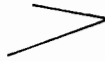
- Kél es Suk :



- Inadén n Kél es Suk :

- Ibogholliten :

- Igirnazén :



(sur le cou)

Conditions de gardiennage pour la saison des pluies :

Le propriétaire du bétail donne au choix du nomade assurant la transhumance :

- pour 1 chèvre 25 Frs CFA ou pour 3 chèvres 1 botte de mil
- pour 1 mouton 50 Frs CFA ou pour 2 moutons 1 botte de mil
- pour 1 bovin 100 Frs CFA ou 1 botte de mil.
- pour 1 chameau 500 Frs CFA (la contrepartie est toujours monétaire).

b) Durant la saison sèche :

A peine les récoltes achevées, le bétail transhumant regagne le Dallol ; en cas de retard des travaux agricoles, il peut stationner **quelque** temps sur les plateaux ou dans le canton voisin du Kughfey **plus** riche en terrains de parcours que l'Imané où il pâture ensuite.

Le cheptel qui fume ainsi le terroir est composé d'animaux appartenant aux cultivateurs du canton mais aussi aux pasteurs assurant la transhumance. Les bêtes sont abreuvées aux puits creusés dans la plupart des champs ; les mares s'assèchent rapidement à l'exception de celles de Bebetinde, Tamaraberi et Tamarakaina.

Les nomades dépendant de tribus imajeghén du Nord, installent leurs tentes, les dernières que l'on puisse voir dans cette région.

Deux cas sont ici à distinguer :

- Les cultivateurs qui regagnent les villages à la fin des récoltes et laissent leurs animaux en garde à ceux qui les ont conduits vers les pâturages du Nord. Ils leur donnent en contrepartie pour toute la période de la saison sèche :

- . pour 1 bovin : 1 botte de mil.

Si une vache possède plusieurs génisses, le propriétaire donne en outre au gardien le lait d'une d'entre elles. Parfois sur 3 animaux qui naissent durant le gardiennage, le propriétaire garde les deux premiers, laissant le troisième au berger.

Le premier système est plus employé car plus avantageux, notamment lorsque le propriétaire du troupeau possède plusieurs vaches en cours de gestation.

- . pour 1 chèvre : 1/2 botte de mil
- . pour 1 mouton: " " "

Les nomades du Nord prennent souvent eux-mêmes les céréales dans les greniers élevés sur les champs. Par contre, la méfiance affichée à l'égard des peul empêche ces derniers de se servir ; les propriétaires leur donnent régulièrement le mil dO.

- Les cultivateurs qui n'ont pas de bétail et vivent souvent en permanence en brousse font appel aux troupeaux possédés par les éleveurs qui reçoivent en échange de l'apport en fumure :

- . 1 botte de mil pour 4 jours s'ils sont accompagnés d'une nombreuse famille
- . 1 botte de mil pour 7 jours s'ils ne viennent qu'avec quelques personnes.

Les peul de Ogga, Geza I et Geza II gardent rarement du bétail étranger durant la saison sèche ; ils parcourent plutôt la région avec leurs seuls troupeaux.

Les agriculteurs font donc largement appel à l'élevage, la fourniture en fumure étant indispensable pour un terroir restreint dont l'exploitation intensive depuis de nombreuses années entraîne une stérilité croissante des sols. Il faut noter cependant que de nombreuses unités de production ne possédant pas de bétail et disposant de récoltes médiocres n'ont pas les moyens matériels de réclamer les services des nomades. Ainsi, leurs champs ne bénéficient d'aucun apport en fumure, la fécondité de la terre diminue, gage de misère et de profondes carences vivrières.

Cette fumure est, en outre, de valeur limitée :

- . les champs proches des villages ne reçoivent que du fumier sec et pulvérulent qui ne pénètre pas dans le sol,
- . les parcelles parcourues par les troupeaux durant la saison sèche voient leur fumure légèrement augmentée par le piétinement des troupeaux.

L'intégration du fumier au sol est certainement la meilleure sur les portions de champs où les animaux restent aux piquets durant l'hivernage. On peut se référer, pour le problème de l'amélioration des techniques de fumure, à H. Raulin et N. Echard (1965).

Plusieurs éléments permettent d'expliquer que la possession de bétail soit une fin particulièrement recherchée :

- elle est l'un des symboles de richesse et de prestige social. Vis-à-vis des imajeghén, la constitution d'un troupeau représente pour le bella la compensation de son état d'infériorité et de relative dépendance dans le domaine foncier.

- elle permet de subvenir aux besoins impératifs en fumure.

- elle assure la satisfaction directe d'une partie de l'alimentation et constitue une réserve facilement commercialisable, facteur fort enviable dans une région où la production agricole, médiocre et fluctuante, permet rarement la réalisation de certaines obligations (paiement de l'impôt, disposition d'une quantité de mil suffisante pour l'alimentation annuelle des membres de la concession...).

Si l'élevage conserve une fonction primordiale dans le système économique de l'Imannén, travaux agricoles et travaux pastoraux n'en sont pas moins assumés par des populations appartenant à des sociétés différentes. Cette division fondamentale du travail ne s'opère plus aujourd'hui dans le cadre de la société twareg étudiée.

II.2 - Conditions contemporaines d'existence des groupes peul de l'Imannén.

La pauvreté des pâturages et des terres de culture du canton entraînent pour les populations peul une vie, généralement semi-nomade, difficile. Leur cheptel est limité, même dans le cas des fractions Geza I et Geza II qui mènent une vie totalement nomade. On constate, en se référant au tableau III, que ces deux groupes possèdent cependant davantage d'ovins et de bovins que les trois autres groupes composés d'agriculteurs-pasteurs ; ces derniers disposent quasiment de la même proportion de caprins, petit bétail qui leur fournit un complément de ressources et subvient à leurs besoins en viande.

Il est intéressant de comparer les chiffres relevés au cours de l'enquête avec ceux communiqués par M. Dupire (1962, p. 20) et concernant les peul nomadisant dans le canton voisin du Kughfey :

- pour les Farfarou : 6,2 ovins et caprins par personne
5 bovins " "
- pour les Bororo : 1,2 ovins et caprins par personne
5,4 bovins " "

Groupements Peul	Nombre ovins	Nombre ovins par personne	Nombre caprins	Nombre caprins par personne	Nombre bovins	Nombre bovins par personne	Nombre ânes	Nombre ânes par personne	Nombre chevaux	Nombre chevaux par personne	Nombre chameaux	Nombre chameaux par personne
GEZA I - nomades - 170 personnes	563	3,3	103	0,5	536	3,1	19	0,1	1	0,005	19	0,1
GEZA II - nomades - 127 personnes	213	1,6	116	0,8	448	3,5	6	0,04	1	0,007	15	0,1
GORGABE I - semi-nomades - 390 personnes	316	0,8	202	0,5	767	1,9	17	0,03	2	0,005	16	0,04
GORGABE II - semi-nomades - 363 personnes	327	0,9	191	0,5	713	1,9	16	0,04	2	0,005	16	0,04
OGGA - semi-nomades - 274 personnes	175	0,6	253	0,9	486	1,8	9	0,03	2	0,007	11	0,04

TABLEAU III

La tribu Geza, originaire du Nigéria, est divisée en deux fractions ; elle ne possède aucun cultivateur. Durant l'hivernage, une partie des troupeaux monte vers les vallées de la frontière malienne, l'autre partie ne dépasse pas le Kughfey. Durant la saison sèche, ces nomades s'approvisionnent en mil en faisant stationner leurs animaux sur les champs des cultivateurs de l'Imannén qui ne leur confient généralement pas de bétail. La fraction Gorgabe II recensée dans l'Imannén, vit en réalité dans la région de Yeda (Sud de Balevara) ; quelques individus, cependant, amènent leurs troupeaux dans l'Imannén durant la saison sèche.

La fraction Gorgage I et les peul Furantshire habitent par contre dans le canton et mettent certaines terres en culture. Les premiers sont localisés dans la région de Ogga, les seconds sur le plateau Ouest dans la zone de Wagani. Leur système économique repose sur une division des travaux agricoles et pastoraux à l'intérieur de leur société : à la fin de la saison sèche, les membres des divers campements se séparent pour assurer la réalisation des travaux agricoles d'une part, la conduite du bétail en transhumance d'autre part. Lorsque la main d'oeuvre familiale est insuffisante, des regroupements de troupeaux peuvent être effectués. Ces peul qui versent encore souvent la dîme à l'émnokal twareg, conservent généralement les mêmes parcelles chaque année ; ils y cultivent du mil et du haricot. Leur habitat consiste, durant la saison des pluies, en des paillettes que de nombreuses familles habitent d'ailleurs tout au long de l'année. Quelques animaux laitiers restent sur les portions de champs les plus stériles.

Ces groupes ont adopté le système des tadiglishit en vigueur dans le canton ; ils ont retenu le type de travail collectif destiné aux particuliers. Leurs attaches à la vie et aux valeurs sédentaires sont certainement manifestées en outre par la monétarisation d'une partie de la dot : 10.000 à 15.000 Frs C.F.A., plus 3 bovins.

Comme on l'a vu les membres des campements chargés de conduire les troupeaux en transhumance, se voient confier des animaux par une partie de la population de l'Imannén. Ce gardiennage se poursuit durant la saison sèche (surtout pour les fractions Gorgabe) et se combine ainsi à la fourniture de fumier par leur propre cheptel. Cette complémentarité particulièrement étroite entre la société twareg et ces collectivités peul d'agriculteurs-pasteurs, permet à ces dernières d'obtenir un surplus de mil indispensable étant donné leurs faibles récoltes personnelles.

Il peut paraître étonnant que ces groupements peul se maintiennent dans une zone sédentaire pauvre alors que leurs congénères nomades du Kughfey bénéficient de conditions d'existence supérieures. Trois hypothèses peuvent être avancées, semble-t-il, pour expliquer une telle situation :

- La force de l'habitude. La fraction Gorgabe II, par exemple, se livre à l'agriculture depuis environ 35 ans.

- Les individus concernés prétendent craindre de ne pas trouver suffisamment d'eau vers le Nord. Crainte sans fondement, semble-t-il (on peut se référer à M. Dupire, 1962).

- L'attraction du marché de Bonkuku est un élément important ; la facilité de commercialisation est essentielle. Ces semi-nomades peuvent y vendre du bétail (parfois des génisses), du lait afin de se procurer du mil ou de l'argent pour payer l'impôt. Chaque semaine, des femmes peul de l'Imannén et du canton voisin du Tondikandya viennent y proposer du lait (akh) et du beurre (widi) :

. prix d'une gourde (tike/wet) de beurre : 300, 400 ou 500 Frs CFA selon la quantité

. prix de deux louches (amola) de lait : 5 Frs CFA.

III - TRANSFORMATION ET DIVERSIFICATION DES ACTIVITES ECONOMIQUES.

La pratique du système de fumure étudié n'empêche pas la fréquence de récoltes largement déficitaires. Il s'agit maintenant d'analyser les modalités par lesquelles la majeure partie de la population tente de pallier l'insuffisance d'une production agricole souvent incapable de satisfaire les besoins minima des cultivateurs. Les deux derniers points mentionneront des solutions qui ne dépassent guère pour l'instant l'état de projets.

III.1 - L'emploi sur les champs appartenant à des concessions aisées.

Comme on l'a vu au cours de la seconde partie, ce travail recouvre deux formes :

A) Les travaux collectifs de type ostentatoire organisés par l'gmnokal et les individus les plus riches, généralement des imajeghén à quelques exceptions près. Ils aident les individus démunis de ressources à "faire la soudure". H. Raulin écrit à ce propos (1963 - p. 71) : "L'institution peut apparaître comme un facteur de redistribution et d'équilibre de la société en ce sens qu'au moment où les ressources alimentaires commencent à diminuer dangereusement et quand la disette se fait sentir, les moins bien pourvus peuvent obtenir des plus riches de quoi subsister".

B) Le travail salarié qui tend à remplacer le type de tadiglishit précédent. La brièveté de l'enquête n'a malheureusement pas permis

d'évaluer de façon précise l'importance quantitative de ces deux phénomènes.

III.2 - L'artisanat.

Il faut distinguer les activités réservées à la "caste" des forgerons de celles pratiquées par des personnes n'y appartenant pas. Aucune information n'a été recueillie au sujet de la poterie qui est réservée aux femmes mais dont l'importance semble aujourd'hui restreinte.

A) Les artisans (inadén) travaillent le bois, le fer et le cuir. Ils sont, en outre, cultivateurs. Peu de données technologiques ont pour l'instant été enregistrées. Néanmoins le travail du cuir, généralement féminin au sein des autres confédérations twareg, est ici largement répandu parmi les hommes. Les activités exercées par les femmes leur permettent de posséder les vêtements et les bijoux, les plus beaux de l'Imannén.

La sédentarisation de ces groupes migratoires twareg et la pauvreté actuelle de la plupart de leurs membres ont entraîné la raréfaction, parfois même la disparition de la fabrication de certains objets tels que les bijoux, les selles de chameaux de valeur, les armes. . Excepté pour les objets nécessaires à la vie domestique et aux activités agricoles, la commercialisation du reste de la production paraît surtout s'effectuer vers Niamey.

B) La fabrication et la vente de certains produits artisanaux concernent l'ensemble de la population, excepté certaines concessions imajeghén où les matières premières sont souvent achetées et les objets fabriqués non commercialisés.

L'écoulement des produits représente sans doute un appoint important pour les ressources de l'unité de production qui s'y livre. Des données précises sur cet artisanat et les revenus qu'il procure font pour l'instant défaut.

La production concerne les objets suivants :

1) Les nattes ("tsalet") :

Le ramassage des palmes de doum (*crucifera thebaica* - tageyt) est généralement effectué par les femmes et les enfants. Les doum ont une forme buissonnante mais surtout arborescente ; on en trouve particulièrement dans la zone des villages de Bonkuku, Tiwilla, Tilluwa et Koshilan. 10 palmes doubles sont vendues 5 Francs C.F.A.

Il existe divers types de nattes portant des noms différents : les prix donnés ont été relevés sur le marché de Bonkuku :

- Fela natte blanche - 50 Francs CFA
- Dambindi blanche avec bandes d'une seule couleur en transversale - 150 Frs CFA
- Kudikeyna natte de couleur non blanche avec une bande dans le sens de la longueur - 200 Frs CFA
- Tabeleze noire et rouge - 200 Frs CFA
- Yayillabo couleurs en forme de losange et de triangle 300 Frs CFA
- Suda natte formée de bandes transversales de couleurs différentes - 500 Frs CFA
- Balibali une partie d'une seule couleur, le reste composé de bandes de couleurs diverses dans le sens de la largeur - 500 Frs CFA
- Gidansébero 500 Frs CFA.

2) Les cordes (aghén) : elles sont fabriquées par les hommes au moyen de fibres de doum.

3) Bien que ne faisant pas partie de ce que l'on appelle habituellement "l'artisanat", je mentionne ici la préparation de nourritures diverses vendues par les femmes bella de Bonkuku aux individus fréquentant le marché. Cette activité qui a connu, comme on l'a déjà dit, un fort développement lors de la disparition de la culture du tabac, incombait autrefois aux femmes originaires des villages sudye de Gao, Kanya, Shétt... Elle ne fournit qu'une mince part des disponibilités nécessaires pour satisfaire les besoins de chaque unité de production.

Les produits sont fabriqués dès l'aube à l'intérieur des concessions puis vendus sous des abris de paille (taffala), au nombre de 54 sur le marché de Bonkuku. Sont ainsi proposés :

- Aghejira : 1 portion : 5 Frs CFA
- diverses friandises à base de mil ou de blé, d'épices et de sucre :

1 <u>masa</u>	2,5 Frs CFA
1 <u>sala</u>	5 " "
1 <u>parimasa</u>	5 " "
5 <u>kekena</u>	5 " "

III.3 - Les activités annexes :

On peut parler ici de professions ; les sommes monétaires qu'elles rapportent sont variables mais elles permettent rarement, semble-t-il, de compenser aisément la médiocrité des ressources agricoles. On distinguera, parmi les métiers mentionnés, celui de boucher, régi par des règles strictes et d'accès réservé.

A) Les bouchers

L'Imannén possède 7 bouchers, tous d'origine hausa (4 à Bonkuku, 3 à Balleykwara). Durant l'hivernage, ils cultivent eux-mêmes des champs proches des deux villages cités, ce qui leur permet de vivre dans leurs concessions villageoises et de continuer à s'occuper du marché de la viande qui "tourne au ralenti" en cette saison.

Le montant réduit de leurs récoltes est accentué par l'absence de fumure humaine et animale sur leurs champs durant les pluies. L'un d'eux, par exemple, a récolté sur 2 parcelles :

- en 1969 : 99 bottes de mil
- en 1970 : 40 bottes de mil.

La profession est héréditaire ; un chef (Sarki n pauwa) dont la charge n'est pas forcément héréditaire, s'occupe de l'organisation de l'abattoir (dɔdɔgɔzamn̄ ehare), des différends d'ordre professionnel. Il a perdu de nos jours une part de ses pouvoirs traditionnels ; il ne reçoit plus les têtes de bovins égorgés et ne tue plus les animaux, acte maintenant réservé au marabout qui reçoit 10 Frs CFA par animal tué.

Quelques bouchers importants sont entourés d'aides qui effectuent certaines opérations : les dépouilleurs et les rôtisseurs par exemple reçoivent 50 Frs CFA chacun pour 500 de viande vendue.

B) Les maçons :

Le village de Bonkuku en compte 8, celui de Balleykwara 2.

C) Les tailleurs :

6 à Bonkuku, 5 à Balleykwara, 1 à Fandara, 1 à Kofuno, 1 à Dakfao, 1 à Lakatan.

Comme on l'a vu plus haut, à l'exception de deux d'entre eux qui emploient des manoeuvres, tous cultivent et vivent en brousse durant l'hivernage. Ils reviennent parfois à leurs villages pour accomplir les rares travaux qui leur sont demandés en cette période.

Les bénéfiques sont surtout réalisés après les récoltes et à l'époque marquée par les fêtes clôturant le carême musulman, événement qui entraîne la dépense d'une grande partie des revenus en achat de vêtements.

D) Les commerçants :

L'essor démographique constaté en 1943-1946 (voir les chiffres communiqués au début de la première partie) s'explique notamment par l'installation dans l'Imannén, au cours de cette période, de migrants hausa originaires de l'Ader. 60 en 1933, ils étaient 138 en 1943 ; parmi eux figuraient plusieurs commerçants attirés par la nature de voie de communication naturelle du Dallol Bosso.

Bonkuku possède aujourd'hui 12 commerçants, BalleyKwara, 4. Tous cultivent eux-mêmes, certains emploient des manoeuvres pour les aider. Vivant sur leurs champs durant l'hivernage, ils ferment leurs boutiques ou les confient à des proches parents. L'achat des produits se fait généralement sur les marchés de Niamey, Baleyara et Filingué ; depuis l'interdiction d'exporter des céréales, un seul d'entre eux se rend à l'étranger ; il va à Parakou (Dahomey) acheter du manioc, du maïs, des pagnes et des parfums. Certains tirent de substantiels profits de leur négoce et participent à un système spéculatif analysable au niveau national et portant notamment sur les céréales. A côté de ces individus, représentants d'un groupe social particulièrement dynamique et souvent lié à la classe politique, figurent de nombreux cultivateurs qui se consacrent, en saison sèche, à des activités commerciales de caractère limité. Un ou plusieurs membres d'une concession peuvent ainsi vendre sur les marchés une quantité restreinte de produits divers (tissus, cola, sucre, sel, dattes, cigarettes, friandises...) dont la fourniture est parfois assurée par les commerçants locaux qui peuvent alors utiliser ces agriculteurs comme intermédiaires.

Ici encore, des données quantitatives manquent. Il serait nécessaire d'étudier précisément les divers marchés régionaux, les circuits commerciaux, la nature des échanges, les mouvements monétaires qui en résultent. De même, l'évaluation du montant des revenus procurés par les activités annexes citées et l'analyse de leurs modes d'utilisation permettront de saisir la place exacte tenue par ces dernières dans la recherche d'un complément à la production agricole.

III.4 - Les mouvements de population

Il est possible d'en distinguer deux types :

A) Les migrations à durée non déterminée :

Elles résultent généralement de phénomènes conjoncturels et peuvent être définitives. Elles semblent relativement peu fréquentes aujourd'hui mais furent par contre nombreuses avant la promulgation des décrets de 1946 mettant fin notamment au travail obligatoire. Elles consistaient alors en des départs vers les colonies britanniques afin de fuir les contraintes de l'administration française. La limitation

arbitraire du canton en 1920 provoque de même l'abandon de leur terroir par diverses familles d'agriculteurs.

Les périodes de disette entraînent elles aussi, des déplacements de population. En 1930, 250 bella partent vers le Nord du département de Filingué et vers le Nigeria ; en 1951, plusieurs concessions appartenant pour la plupart au village de BalleyKwara, s'installent au Kughfey dans les régions de Tarkassa et Takusa.

La mise en culture de terres dans la zone d'Abala par des bella de l'Imannén notamment, pose le problème de la progression actuelle des cultures vers le Nord enregistrée dans le département de Filingué. Un danger existe en ce sens que de telles activités agricoles sont à la merci de la moindre baisse de pluviométrie.

B) Les migrations saisonnières :

Elles constituent un phénomène régulier et habituel dans le cycle économique annuel d'une grande partie de la population. Les individus quittent le canton au début de la saison sèche qui représente pour eux une longue phase de chômage où ils sont condamnés à l'inaction. Ils ne regagneront souvent leurs villages qu'avant les premières pluies.

Cet exode temporaire et d'ampleur variable selon la qualité des dernières récoltes céréalières, peut les conduire soit vers des zones situées en territoire nigérien, soit vers des pays étrangers.

Les départs à l'étranger paraissent assez rares ; aux réticences des bella se sont ajoutées ces dernières années les restrictions d'entrée au Ghana. Les séjours en Côte d'Ivoire, plus particulièrement, sont surtout le fait de la population djerma de l'Imannén. Le chef du village djerma de Tillobi, par exemple, s'y rend chaque année. L'administrateur Taillandier écrivait à ce sujet : "Les jeunes djermas, comme tous leurs congénères, effectuent des séjours dans les territoires du Sud, Gold Coast ou Côte d'Ivoire, mais ils reviennent régulièrement. Les bellas sont d'humeur moins vagabonde et ne dépassent guère Niamey ; leurs absences sont en général de courte durée" (1953).

Une enquête statistique devra rechercher l'éventualité de destinations variables selon les diverses ethnies du canton.

La plupart des déplacements saisonniers s'effectuent donc à l'intérieur du Niger ; les villes de Niamey, Madawa, Maradi et Zinder constituent les principaux points de chute.

Il faudra déterminer ici les classes d'âge des migrants, les travaux souhaités et ceux effectivement accomplis, le montant des

salaires perçus et leur emploi (redistribution répondant à une recherche traditionnelle du prestige social, dépenses de caractère somptuaire, paiement de l'impôt, achat de mil, investissement d'un capital que l'on fait fructifier...).

III.5 - Le défrichement de terres sur les plateaux.

L'exode de cultivateurs vers les petites vallées entaillant les plateaux constitue une solution purement agricole pour remédier à la situation critique provoquée par la stérilité des terres de Dallol. Ce transfert de population se heurte cependant à plusieurs obstacles.

A) Le cadre géographique :

Le plateau Ouest est beaucoup plus concerné par la mise en culture de parcelles que le plateau Est, de nature identique mais moins bien pourvu en sols sablonneux. Comme on l'a vu au début de la première partie, ces plateaux comportent quelques espaces nus pierreux, le reste étant recouvert par la brousse tigrée principalement composée des espèces suivantes :

- kodogo *Bauhinia reticulata*
- tukkubut *Combretum micranthum*
- faghé *Bombax buonopozense*
- enelenidgi *Euphorbi balsamifera*
- abekéma *Combretum eliott*
- takalefet *Combretum beguei*
- tiwilla *Sclerocarya birrea*
- tazzeyt *Acacia senegal*

B) L'état actuel des cultures :

Les villages et la plupart des champs sont localisés dans les vallées ; des surfaces cultivables sont disponibles, ce qui permet à certains cultivateurs de pratiquer la jachère avant l'épuisement total d'une terre. La qualité du sol y semble nettement supérieure que dans le Dallol.

Dans le rapport annuel du Ministère de l'Economie Rurale (1969), les résultats obtenus sur les carrés de rendement du village de Tashi Deybanda sont bien meilleurs que ceux déjà communiqués et concernant des villages de Dallol :

<u>Parcelles</u>	<u>Rdt/ha</u>
1	475 kgs
2	415
3	505
4	630
5	625
6	545
7	485
8	520
9	645
10	550

Rendement moyen = 539,50 kg/ha

La présence de terrains vierges ou non cultivés depuis plusieurs années ainsi que les récoltes généralement bonnes dont bénéficient les villages djerma incitent l'administration à préconiser l'exploitation du plateau Ouest. L'abandon de terres de Dallol qui en résulterait, favoriserait leur régénération. L'administrateur Urfer écrivait déjà en 1951 : "Je compte pousser au maximum l'abandon des vieux champs et inviter les villageois les plus défavorisés à défricher sur la colline Ouest et la région de Fakara autour de l'emplacement du futur puits. Mais je n'ai guère d'illusions, le bouzou étant très attaché à sa terre, même si elle ne le nourrit pas". Cette dernière appréciation reflète l'attitude prédominante adoptée par la population bella (bouzou en hausa) ; de même qu'elle quitte difficilement le Dallol plusieurs années pour se rendre à l'étranger ou dans d'autres régions nigériennes, de même elle montre de fortes réticences pour s'établir sur les plateaux appartenant au canton de l'Imannén. Des parcelles défrichées sous la pression de la puissance coloniale ont été depuis abandonnées.

C) L'intérêt minime manifesté par les cultivateurs pour les zones de plateaux.

Plusieurs éléments difficilement dissociables contribuent à expliquer un tel comportement affiché par les agriculteurs :

1) La conquête ayant porté sur le Dallol, les imajeghén n'occupent véritablement les plateaux qu'à l'époque coloniale. La société twareg les a toujours envisagés comme terre étrangère et aujourd'hui encore, ils sont le pays des djerma, seul le Dallol étant véritablement considéré comme le terroir des bella.

Il serait certainement intéressant à ce propos d'analyser la manière dont s'appréhendent mutuellement les diverses ethnies représentées dans le canton. Pour les twareg, par exemple, les sorciers (ikaghkawén) sont presque toujours djerma ou hausa ; le village de

de Shétt en posséderait ainsi un grand nombre.

2) L'extraction de l'eau est beaucoup plus pénible que dans le Dallol où la couche aquifère est proche. Sur le plateau, les puits sont profonds. Selon des informations communiquées par l'I.R.H. (Niamey), ils atteignent par exemple les profondeurs suivantes :

- à Tillobi	21,70 m
- à Gillekwara	37,90 m
- à Tashi Deybanda	24 m
- à Tashi Sofakwara	19,70 m.

Ce travail supplémentaire semble provoquer chez les femmes de nombreuses réticences à partir s'installer sur les hauteurs.

3) Certaines concessions bella qui avaient défriché, ces dernières années, des terres sur le plateau Ouest, sont désormais revenues sur leurs anciens champs de Dallol. Les cultivateurs expliquent ce retour par le fait que le haricot pousse mal sur les hauteurs ; lorsque la récolte de mil est mauvaise, il ne reste plus alors aucune ressource vivrière. Dans la vallée par contre, lorsque le mil ne donne pas, le haricot vient généralement bien. Un équilibre alimentaire, bien qu'extrêmement fragile et relatif, peut ainsi apparaître. L'administrateur Brachet (1943) rapporte qu'en 1942, par exemple, la menace de disette consécutive à une désastreuse récolte en mil est écartée par d'importantes disponibilités en haricot. Cette situation s'explique en partie par le fait que cette légumineuse se contenterait en période de faible pluviométrie de l'humidité naturelle du sol du Dallol, le mil réclamant par contre une humidité supérieure. La nappe aquifère étant profonde sur les plateaux, le haricot n'y disposerait que d'un taux restreint d'humidité naturelle.

Par ailleurs, l'abandon de parcelles mises en culture sur le plateau Est à hauteur du village de Fakara, serait due à une baisse de la pluviométrie dans cette région depuis plusieurs années. Des concessions rattachées au village de Shiwil et installés dans la zone de culture de Galleferu ont regagné la vallée depuis deux ans ; certaines familles bella de Jami sont dans le même cas.

III.6 - Les cultures de saison sèche

Le Dallol est parsemé de bas-fonds aux terres lourdes et riches en limons ; à l'exception des mares de Bebetinde, Tamaraberi et Tamarakaina, ils s'assèchent rapidement à la fin de l'hivernage. Chaque terroir villageois en possède ; l'eau y est proche : à environ 50 - 70 cm de profondeur. L'exploitation des pourtours et des surfaces mêmes de ces cuvettes ne soulève, semble-t-il, aucune difficulté. Les cultures y sont pourtant rares.

Le blé n'est absolument pas cultivé ; seule la culture de la Calebasse apporte dans quelques villages une diversification à la production de base reposant sur le mil et le haricot. Le sorgho, généralement semé après le premier binage, pousse dans les parties les plus fertiles des champs, autour des puits et des mares. Sa production est réduite ainsi que celle du manioc (rogo).

Les jardins actuellement entretenus dans le canton donnent des résultats satisfaisant mais leur nombre est limité.

Ils sont protégés par des haies d'épineux (d'où leur nom afarég qui signifie "clôture") et les produits suivants y sont cultivés :

- dattes telazdak
- goyaves tamayak
- mangues manqur
- anones témakadit
- papayes témakadit-n-annésara
- citrons lemu wandéran
- oranges lemu wamakaran
- melons elagaz
- patates douces kudéku
- tomates tomati
- piments kyimba
- canne à sucre arakke
- menthe anaghnagh
- carottes
- salades

Ces cultures sont peu répandues bien que la population soit invitée à s'y adonner. La propagande en leur faveur est notamment réalisée par le canal des quatre écoles du canton où les élèves entretiennent des jardins.

Plusieurs éléments permettent de saisir leur faible expansion :

a) Le manque d'habitude, l'ignorance des techniques culturelles requises. Le prix des semences et des outils entre aussi évidemment, en ligne de compte. L'encadrement, la formation des cultivateurs constituent ici un facteur primordial ; les paroles et lointains conseils de moniteurs d'agriculture coupés des masses paysannes de par leur accession au statut de fonctionnaire, ne peuvent en rien faciliter la diffusion de techniques nouvelles. L'introduction de la traction animale utilisée en Afrique du Nord et particulièrement étudiée par H. Raulin pourrait certainement faciliter et améliorer l'irrigation.

b) Les structures foncières paraissent être un frein pour la mise en valeur des pourtours de certaines mares. Ces zones semblent

souvent appartenir à des concessions imajeghén ; tel est le cas des mares de Bebetinde et de Balley. Lorsqu'ils n'y font pas de jardins, les imajeghén gardent généralement ces parcelles pour eux. S'ils les prêtent, les bénéficiaires n'ont pas l'autorisation de s'y livrer à des activités de jardinage car il serait alors difficile pour les propriétaires de les récupérer au bout de plusieurs années à des agriculteurs ayant obtenu sur leurs surfaces les arbres et produits déjà mentionnés. Des relevés fonciers complémentaires seront indispensables pour évaluer précisément les obstacles posés par une telle forme de propriété du sol.

c) Peu de débouchés extérieurs semblent s'offrir aux cultures de saison sèche. Filingué constitue pour ces produits un marché limité. Niamey est approvisionné par les maraichers de plus en plus nombreux, installés sur les rives du Niger. Cependant le développement de ces façons culturales peut être envisagé dans l'optique d'une consommation locale de la production qui fournirait ainsi un complément vivrier aux denrées de base que sont les produits d'hivernage. Ici encore, des dispositions pratiques sont à prendre afin de favoriser l'adoption de nouvelles habitudes alimentaires.

III.7 - L'introduction de l'arachide

Le Service de l'Agriculture tente d'implanter la culture de l'arachide dans la région. Face à cette tentative, la population manifeste de nombreuses réticences ; seuls s'y adonnent quelques djerma et hausa ayant vécu dans des régions où cette culture industrielle est développée. Ces cultivateurs s'estiment satisfaits des résultats obtenus ; l'un d'eux ayant acheté en 1966 pour 25 Frs CFA de graines, a récolté la même année, l'équivalent de 5 sacs vendus 800 Frs CFA chacun. Le sac qui contient 40 à 50 kg environ, atteint souvent le prix de 1.600 Frs CFA.

La population bella refuse cependant de se consacrer à cette nouvelle production, elle prétend ne pas en connaître les techniques mais craint surtout d'abandonner totalement la culture du mil et du haricot ce qui représente à ses yeux la famine si la récolte d'arachide est mauvaise une année. Avec les deux autres produits par contre, le cultivateur dispose toujours d'un minimum de ressources vivrières. Comme on l'a vu, si le mil ne donne pas, le haricot vient généralement bien. Ainsi l'agent d'agriculture responsable du canton de l'Iman-nén n'a distribué en 1969 qu'une tonne de semences alors que son collègue du canton djerma voisin du Tondikandya en a écoulé 15 tonnes.

Quelques bella acquièrent de l'arachide sur le marché de Bonkuku pour leur consommation personnelle. Elle provient surtout du pays hausa et de la région de Fadama ; les cultivateurs l'achètent souvent par tas de 5 Frs CFA.

Tout comme dans de nombreuses zones sahéliennes, l'extension d'une agriculture arachidière commerciale accélèrera certainement la pénétration de rapports de production de type capitaliste et entravera davantage les paysans de l'Imannèn au grand commerce international et aux fluctuations, ou plutôt à la chute, du cours mondial de cette matière première. Il est loin d'être évident, en outre, que la culture de l'arachide contribuerait fortement, comme on le prétend parfois, à régénérer les sols épuisés du Dallol.

Le caractère critique de la situation analysée au cours de cette dernière partie se reflète dans la manière dont les jeunes appréhendent les activités agricoles présentées comme créatrices d'insécurité et de besoins non satisfaits.

Au cours d'une enquête menée dans les écoles de Bonkuku, Diggina et Shiwil, j'ai demandé aux divers instituteurs de donner à leurs élèves des cours moyens deuxième année (moyenne d'âge : 13 - 15 ans) une dissertation portant sur le choix de leurs activités futures, la destination particulière de ce travail étant passée sous silence afin de réduire la part de "tricherie".

En consultant le tableau IV, on constate qu'à une exception près ("athlète", - idée du sport, source d'argent et de prestige social), tous les écoliers aspirent à des professions dépendant de l'Etat. Ce choix est certainement renforcé par les fonctions importantes détenues par des personnes originaires du canton et qui y reviennent régulièrement. Leur richesse concrétise la vision d'un Etat dispensateur de revenus réguliers et suffisants pour satisfaire un nombre croissant de besoins. Le statut de fonctionnaire s'oppose ainsi à celui de cultivateur généralement prometteur d'indigence. Les rapports à l'agriculture ne sont mentionnés que trois fois par l'intermédiaire du métier "d'agent d'agriculture" dont les revenus dépendent de l'Etat et non pas des activités agricoles. Le seul élève mentionnant le travail de la terre comme métier possible, écrit à ce sujet : "les cultivateurs cultivent le mil et le haricot mais chaque année, il leur manque de la nourriture".

<u>Professions</u>	<u>Bonkuku</u> (22 élèves)		<u>Diggina</u> (15 élèves)		<u>Shiwil</u> (10 élèves)		<u>Total</u>
	garçons	filles	garçons	filles	garçons	filles	
Instituteur Institutrice	6	4		4	2	1	17
Inspecteur d'enseignem.					1		1
Médecin	3		4		2	1	10
Infirmier Infirmière		4	2	3		1	10
Agent d'agriculture	3						3
Ingénieur			1				1
Ambassadeur					1		1
Ministre	1						1
Député			1				1
Pilote d'avion	1						1
Athlète					1		1

Tableau IV

CONCLUSION

Les limites inhérentes au corpus d'informations pour l'instant disponible ont été soulignées tout au long de ce texte ; les points sur lesquels devra particulièrement porter une future enquête ont été retenus. C'est pourquoi, après avoir proposé certaines suggestions méthodologiques, je m'efforcerai de tracer au cours de ces lignes revues et corrigées quelques temps après la soutenance de ce mémoire, le cadre théorique susceptible d'orienter les recherches entreprises.

Outre la poursuite du dépouillement des Archives, il est apparu qu'une nouvelle approche sur le terrain doit répondre à la double exigence suivante :

- le recueil de matériaux dans les zones d'où proviennent les vagues migratoires présentées lors de la première partie. Si tous échanges matrimoniaux entre migrants et membres des groupes d'origine semblent généralement inexistantes, des contacts ont été par contre maintenus. Un tel élargissement spatial de l'enquête fournira non seulement des renseignements d'ordre historique, mais permettra peut être aussi de connaître la situation des principaux groupements avant leur dispersion et leur exode vers le Dallol Bosso (statut social, activités économiques, types de rapports avec les agriculteurs sédentaires...), donnée qui contribuera certainement à expliquer le processus de leur mise en relation, la nature de la trame qui les unit et la forme prise par leur sédentarisation une fois atteint cette vallée. Une étape importante de cette analyse consiste en l'essai de détermination des systèmes de parenté et des modes de dévolution du pouvoir politique en vigueur dans les sociétés twareg dont sont originaires les fractions imajeghén de l'Imannén. Il est possible qu'une telle démarche fournisse par exemple une réponse à un premier problème relevé par les généalogies enregistrées au cours de ce terrain et concernant des familles de chefferie, éléments qui n'ont point été exploités au cours de cette phase préliminaire des travaux. Dans l'Imannén, en effet, les droits à la chefferie sont transmis en ligne patrilinéaire ; tant que les nobles d'origine Kəl Nan détiennent l'ettebel, il semble exister une tendance à l'épuisement des fils de l'əmnokal, le pouvoir revenant ensuite aux fils de l'afné. Par contre, lorsqu'un amajegh Kəl Tə bonnément accède à la chefferie et met ainsi fin à cette dynastie, il justifie son droit en mentionnant son appartenance à la ligne matrilinéaire de l'ancien əmnokal. Si la causalité

d'une telle rupture réside probablement dans le jeu des contradictions internes au système social étudié, il est cependant permis de penser que le cadre d'analyse ici proposé peut rendre compte de cette référence à la matrilinearité.

- la nécessité, au niveau régional du Dallol Bosso, de conduire l'enquête au sein de toutes les populations mises en présence. Les limites actuelles du canton de l'Imannén, conséquence de mesures coercitives adoptées par l'administration coloniale, ne peuvent évidemment circonscrire un champ de recherche bien que leur prise en considération soit indispensable pour saisir les conditions d'existence contemporaines des populations résidant sur ce territoire administratif. Le recueil d'informations, de traditions orales en pays Kughfey et djerma notamment, c'est-à-dire la diversification des sources de renseignements, constitue un atout indispensable pour l'approche du "fait historique".

Une telle démarche devrait contribuer d'une part, à la connaissance de l'histoire du peuplement du Haut Dallol Bosso, d'autre part à l'identification des systèmes sociaux caractéristiques des communautés d'agriculteurs sédentaires autochtones, donnée fondamentale pour l'analyse de la formation économique et sociale twareg et de son mode de conquête et d'articulation avec ces dernières.

La diversité, l'hétérogénéité constatées dans le peuplement de l'Imannén empêche la réalisation d'un projet qui s'était rapidement dessiné au début de l'enquête, à savoir l'étude du procès de sédentarisation d'une société de pasteurs nomades. Dans le cas des twareg de l'Imannén, nous ne sommes pas en présence d'une société nomade constituée et dont on espérait découvrir la genèse du passage à un mode d'existence sédentaire. Parallèlement à une étude parcellaire des systèmes sociaux en place au 19^{ème} siècle dans les diverses "tribus" d'origine des imajeghén de l'Imannén, il s'agira donc surtout de poursuivre, parfois d'entreprendre l'analyse précise du système des forces productives et des rapports de production en privilégiant dans un premier temps la période historique où l'ensemble des groupes migratoires a atteint le Dallol Bosso. Sera ainsi posé le problème de l'identification du ou des modes de production constituant le soubassement économique de cette société twareg. L'examen des changements que connaissent ces derniers (dans la mesure où il en existe plusieurs) aux époques précoloniale et coloniale, recherchera les conditions de leur reproduction et leur transformation éventuelle en de nouveaux modes de production. Il s'agira, particulièrement, d'analyser le degré de compatibilité d'éléments caractéristiques d'un système pastoral avec un processus d'expansion de l'agriculture. Certains indices ont déjà révélé que l'apparition de nouveaux rapports de production (travaux collectifs entre particuliers, salariat...) ne pouvait être expliquée qu'en tenant compte du rôle essentiel joué par les anciens rapports internes à la formation twareg et ceux propres

aux sociétés agricoles kughfey et djerma.

En abordant le phénomène de la pénétration de l'économie capitaliste, la recherche connaît une nouvelle dimension ; l'analyse d'une réalité qui est apparue comme une structure de classes, devra s'inscrire alors dans le cadre de la société nationale nigérienne.

Il paraît souhaitable que ce travail débouche sur une tentative d'étude comparative avec les recherches menées au sein d'autres sociétés twareg du Sahel (E. Bernus, 1963 - P. Bonte, 1970), démarche susceptible de mettre en relief des mécanismes plus profonds de transformation des systèmes sociaux considérés.

Si la nature même du peuplement de l'Imannén vient d'apparaître comme un obstacle au traitement d'une certaine problématique, elle conduit directement, par contre, à rechercher le mode de formation de cette entité sociale twareg dont les diverses composantes sont intégrées à une unité politique dominée par un chef supérieur détenteur du tambour de guerre. Il s'agit donc de déterminer ce que représente cette intégration et sur quelles bases elle s'opère.

L'enquête en histoire du peuplement qui s'était imposée comme condition nécessaire et initiale à tous travaux s'efface maintenant devant l'analyse des rapports de parenté, véritable clef donnant accès à un vaste champ de recherche. N'insistant pas sur l'étude élémentaire de l'organisation familiale (terminologie de parenté, types de filiation, mariages préférentiels, circulation des biens...), je mettrai ici l'accent sur les alliances matrimoniales entre groupes imajeghén, phénomène déterminant, semble-t-il, pour la question posée.

Les généalogies recueillies lors de ce premier séjour, témoignent d'une extrême fréquence d'échanges matrimoniaux entre les diverses fractions nobles ; les Kél Shiwil étant cependant pratiquement exclus de ce procès de circulation des femmes. En dépit de telles relations et à l'inverse des appréciations de nombreux administrateurs coloniaux, la catégorie dominante des maîtres semble peu intégrée et loin de participer à ce "tout homogène" dont parlait Séré de Rivières. Certains phénomènes rendent compte des rapports de force et des tendances centrifuges manifestés au niveau de la structure politique : stratégies conflictuelles régissant les informations d'ethno-histoire, faible centralisation semble-t-il du pouvoir politique, puissance des chefs de groupes imajeghén (tambour de guerre des Kél Koshilan, organisation des rezzous...), emploi extrêmement rare du terme "Kél Imannén", référence habituelle au nom de la "tribu" d'appartenance des ancêtres migrants (Kél Tébonnént...) ou à celui du village qu'ils ont fondé dans l'Imannén (Kél Jami, Kél Koshilan...). Les rapports de parenté chez les imajeghén apparaîtraient ainsi comme l'infrastructure sociale assurant la cohésion

interne indispensable à cette catégorie dans le cadre des grands conflits armés du 19ème siècle. Ce type de guerre exige en effet la participation de l'ensemble des nobles, association contribuant par là même à la reproduction des unités domestiques et des fractions nobles en tant que telles. Prolongeant cette hypothèse de recherche, il est possible d'envisager que ce réseau de relations sociales vienne renforcer au niveau idéologique la reproduction des groupes dominants en conférant un caractère d'homogénéité à la représentation que s'en font les catégories dépendantes et les communautés autochtones dominées (1).

Peut-être alors, pourra-t-on déterminer la pertinence et définir le contenu de signifiants tels que tribu, ethnie, lignage... auxquels ont été préférés pour l'instant, dans le cas de la société twareg de l'Imannén, les termes de groupe, entité... dont la nature floue exclut toute interprétation hâtive.

Paris, octobre 1971.

(1) Ce programme a reçu un début de réalisation au cours du second séjour sur le terrain (novembre 1972 - mai 1973). Les recherches ont principalement porté sur le processus de transformation du système socio-économique et la parenté (recueil de généalogies portant sur environ 600 individus identifiés). Ces travaux font l'objet d'une thèse de doctorat de 3è cycle en cours de rédaction.

ANNEXELISTE DES ƐMNOKAL DE L'IMANNƐN

AKLI AG AHIYA		(KƐL NAN)
ALKHASAN AG AKLI		"
ALKHUSEYNI AG AKLI		"
MOKHAMED AG ALKHUSEYNI		"
KAWA AG ALKHUSEYNI		"
ATTƐWƐL AG MOKHAMED		"
BƐKKIN AG ALKHASUM	1879 - 1888	(KƐL TƐBONNƐNT)
ANAR AG BƐKKIN	1888 - 1890	" " "
ƐNFFILA AG ZINGUI	1890 - 1896	(KƐL JAMI)
MAZU AG ƐNNABIR	1896 - 1901	"
AMARGERGIS AG KHUMƐR	1902 - 24-8-1905	(KƐL NAKIRA)
AKKOMAR AG YOGO	12-9-1905 - 1932	(KƐL TƐBONNƐNT)
BIZO AG WAKIKHUN	23-2-1933 - 15-9-1952	" " "
ZODI AG GUBEKWEY	5 jours d'investiture	(KƐL SHIWIL)
MUDDUR AG ZAKARA	nommé le 13-10-1952	(KƐL JAMI)

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations :

- arch.F archives de Filingué
- arch.N archives de Niamey
- BCEHSAOF Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'A. O. F.
- BIFAN Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire
- CNRSH Centre Nigérien de Recherches en Sciences Humaines
- CRDTO Centre Régional de Documentation pour la Tradition Orale
- J.S.A. Journal de la Société des Africanistes.

—

Altinine ag Arias -

"Iwillimidan" (CNRSH, CRDTO, Niamey, 1971).

de BEAUCHENE -

"Niger 1963, recherches archéologiques" (in "Objets et Mondes" - T. VI, fasc. I, 1966).

BERGER (Capitaine)

Rapport du 31 janvier 1901 (Arch. N.)

BERNUS E. -

"Quelques aspects de l'évolution des Touaregs de l'Ouest" (Etudes Nigériennes n° 9, Niamey, 1963).

"Récits historiques de l'Azawagh. Traditions des Iullemeden Kel Dinnik" (in "BIFAN" t. XXX, II, série B, n° 2, 1970).

BONTE P. -

"L'élevage et le commerce du bétail dans l'Ader Doutchi-Maiya"
(Etudes nigériennes, n° 23, 1968).

"Production et Echanges chez les twareg Kel Gress du Niger"
(thèse de doctorat de 3ème cycle - Paris - Faculté des Lettres,
juin 1970).

BOUBOU HAMA -

a) "Recherches sur l'histoire des Twareg sahariens et soudanais" (Présence africaine - Paris, 1967).

b) "Histoire traditionnelle des Peul du Dallol Boboye" (sans date - à paraître aux "Etudes Nigériennes").

BRACHET -

"Monographie du 28 février 1943" (arch. F).

"Carnet monographique de Filingué" (arch. F).

BROUIN -

Rapport de tournée - 1933 (arch. N).

CHATELAIN -

"L'exode djerma de l'Andjarou vers le Dallol Bosso le Djigui et le Fakara" (in BCEHSAOF, 1921, pp. 273-279).

CORNU (Capitaine) -

"Notes sur Filingué" 3 septembre 1901 (arch. F).

CROCICCHIA -

Rapport de septembre 1921 (arch. F).

DUPIRE M. -

"Les facteurs humains de l'économie pastorale" ("Etudes Nigériennes" - n° 6 - 1962, nouv. ed. 1973).

ECHARD N. -

"Histoire du peuplement : les traditions orales d'un village sudye, Shat - Filingué, République du Niger" (in I.S.A. - XXXIV, 1, 1969, pp. 57-77).

GAMORY-DUBOURDEAU -

"Etude sur la création des cantons de sédentarisation dans le cercle de Zinder" (in BCEHSAOF, 1924, pp. 239-258).

MARX K. -

"Introduction à la critique de l'économie politique" (Editions sociales, 1972).

MERCIER P. -

"Tradition, changement, histoire. Les Somba du Dahomey septentrional" (Anthropos, 1968).

MONOD J. -

"Un riche cannibale" (in "Les temps modernes" - décembre-janvier 1970-1971 - n° 293-294, pp. 1061-1120).

"Monographie du cercle de Niamey" 1955.

Subdivisions de Filingué, Say, centrale de Niamey, Boboye, (ex. Margou) - (arch. N.).

NICOLAISEN J. -

"Structures politiques et sociales des Twareg de l'Aïr et de l'Ahaggar" (Etudes Nigériennes, n° 7, 1962, traduction Bernus).

NICOLAS F. -

"Tamesna" (Paris - Imprimerie nationale, 1950).

PEIGNOT (Lieutenant) -

Rapport du 3 décembre 1907 (archives personnelles de R. Dutel).

PERIE J. & SELIER M. -

"Histoire des populations du cercle de Dosso" (in BIFAN, 1950)

PIAULT M.H. -

"Populations de l'Arewa, introduction à une étude régionale"
'Etudes nigériennes n° 13, 1964).

PLANHOL X. de -

"Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam"
(Paris, Flammarion, 1968).

Rapport administratif anonyme -

(1942 ou 1943 - arch. F).

RAULIN H. -

"Techniques et bases socio-économiques des sociétés rurales nigériennes" (Etudes Nigériennes, n° 12, 1963).

RAULIN H. & ECHARD N. -

"Mission Ader Doutchi - Majya - 1965" (IFAN CNRS).

RENAUD (Lieutenant) -

"Etude sur l'évolution des Kel Gress vers la sédentarisation"
(in BCEHSAOF, 1922).

"Report on the Niger water resources survey"

(Aero Service Corporation - Division of Litton industries -
Philadelphia, 1967).

ROBIN J. -

"Notes sur les premières populations de la région de Dosso"
(in BCEHSAOF, 1939, pp. 401-402).

"Description de la province de Dosso" (in BCEHSAOF, 1947,
pp. 56-98).

SALOMON H. -

"Notice sur le cercle du Djerma et historique du cercle",
1903 - (archives personnelles de R. DUTEL).

SAPIR -

Article in "Journal of Abnormal and Social Psychology", 27,
1932 (traduit in "Anthropologie", 2è édition, Paris, 1971,
collection "Points").

SELLIER M. -

"Note sur l'histoire et le peuplement du cercle de Niamey"
(arch. F).

SERE de RIVIERES E. -

"Rapport de tournée d'ensemble - canton du Tagazar, avril-
août 1944" (archives personnelles de R. Dutel).

"Histoire du Niger" (Paris, 1965).

SOGETHA -

"Etude hydrogéologique du Dallol Bosso" (1963).

TAILLANDIER D. -

Rapport du 22 septembre 1952 (arch. F).

Rapport sur le recensement du canton de l'Imanan -décembre
1953 (arch. N).

URFER P. -

- a) rapport d'août 1950 (arch. F.).
- b) rapport du 4 septembre 1950 (arch. F.).
- c) Télégramme lettre du 24 juillet 1950 (arch. F.).

URVOY -

"Histoire des populations du Soudan Central (Colonie du Niger)" (Paris - Larose - 1936).

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Abarad	37	Bolkha	57
Abbey	23, 57	Bonte	49, 55, 93, 120
Abugheydeta	30	Boubou Hama	27, 28, 29, 39, 58
Abulkhasam	30	Boudal Inchilkim (Budal)	24
Aburbur (Abourbour, Burbuch)	27, 28	Boukar Yolombi	38
Addibis	14, 25, 30, 35, 48, 56, 57	Bowaji	29, 30
Aggggakhmed	30, 33, 35	Brachet	11, 12, 14, 15, 24, 35, 53, 82, 113
Ahiya (Aya)	14, 15, 39	Brouin	16
Ahmadu Cheiku (Amadou Seikou)	57, 58	Bukar	20, 21
Ahmadou El Kass	38	Chatelain	38
Aïsa (Agaysha)	32, 33	Chinna	30
Akli	13, 14, 15, 18, 20, 22, 23, 25, 26, 31, 33	Cresswell	3
Albadÿri (Albadari, Aldabari)	25, 26, 27	Crocicchia	14, 18, 83
Ali Bori	57, 58	Dagoje	19
Ali Seydi	26, 39	Dambo	17
Alghoumar ag Erkabi ag Moussa	12	Damou	27
Alkhuseyni	13, 15, 23, 54	Darhaman	23
Al Rhaji (voir Akli)	14, 15	Debbakar	36
Altinine ag Arias	26, 36, 39	Dupire	97, 101, 105
Anesloum (voir Ansum)	33	Dutel	13, 39
Ansum	31	Echard	16, 17, 19, 20, 21, 22, 31, 101
Asaaba	16	El Hadj Omar	57
Assafar	30, 35	Elinsar	26
Attaferich	13	Enjer	26
Attaouari (s)	13	Farfarou	102
Azÿm zim	35	Figum (Firhum, Fihirum)	18, 26, 63, 79, 88
Bagar	17	Fokara	35
Beauchêne (de)	16	Furantshire	98, 104
Bÿkkin	26, 27, 29, 37, 48, 53, 55, 62, 97	Gado	17
Bello	53	Gado Mayaki	57
Berger	38	Garasa	23
Bemus	2, 48, 120	Gelani	12, 13, 23, 24
Bizo	26, 59, 60, 62	Geza	101, 102, 104
		Gije	19

Gorgabe	84, 98, 104, 105	Kəl Telateyt	98
Gumbi	57	Kəl Windi	20, 23, 25, 27, 60, 83
Guyon-Vernier	23	Khadija	26
		Khaiman	35
Hawa	14, 15, 18, 20, 22	Khamadəlkxaji (Mohamed El Hadj(i))	30, 31, 32, 33
Ibagargaren	98	Kimba	17
Ibahawən	98	Kisa	17
Ibogholliten	9, 37, 98	Kubawa	53
Ibrah	24		
Ibrahime Soko	13	Lantagundi	53
Idaksahak	98	Laya	2
Iddər	29	Lisawan (Lissauanes)	21, 23, 24, 25, 40
Idiggini	29, 37	Logomaten	33
Idogeriten	98	Loppinot (de)	17
Idris	13, 14, 15		
Igeresuen	98	Malam Ahmadou	
Igheulen	37	Ben Dtehouko	13
Igimazən	29, 37, 38	Mamanjabo	30
Imareyen (Imarehen)	31, 32, 33, 40	Manu (Manou)	27
Imizkikian	40	Marx	41
Immeyda (Amayda, Mayda)	14, 15, 18, 20	Mazu	28, 56, 57
Indeliman	31	Mercier	3, 5, 40
Infill	27	Mizza	35
Imaberk	27	Mohamed ag El Kumati (Mokhamed Alkumeti)	48
Isa Modi Koronbeyzi (Isa Korombe)	53, 56, 58	Mohamed Ikna (Mahamadi Ikna)	31, 32, 33
Ishahadənaran	98	Mourlouf (Mougrouf, Mogrouf)	32, 33
Issakarana	35	Muddur ag Zakara	2, 15, 26, 82
Iullemmiden (Oullimeden, Oulli- miden, Oulimiden, Oulliminden)	12, 13, 24, 25, 26, 27, 32, 33	Musa ag Bodal (Moussa ag Boudal)	24, 48
		Namelaya	57
Kaocen	12	Nicolafsen	51
Kare Kare	23	Nicolas	12, 17, 39, 48
Kawa ag Akli	27, 55		
Kəl Ahaggar	1, 51	Peignot	13
Kəl Attaram	13, 18, 29	Périé	16, 21
Kəl Balley	30	Piault	19
Kəl Bonkuku	27		
Kəl Dinnik	12, 23, 48	Quillichini	54
Kəl Es Suk (Souk)	22, 28, 30, 31, 33, 35, 40, 46, 97, 99	Raulin	67, 73, 101, 105, 114
Kəl Gress	24, 25, 29, 49, 55, 56, 97	Robin	16
		Rouch	67
Kəl Jami	27, 28, 29, 89, 120		
Kəl Koshilan	23, 35, 62, 120	Sabla (Salba)	31, 32
Kəl Nan (Han)	12, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 27, 33, 39, 40, 60, 118	Salomon	18
		Samna Karfe	53
Kəl Shiwil	29, 30, 120	Sapir	40
Kəl Tageyt	23	Sellier	16
Kəl Tarbent	98	Séré de Rivières	16, 32, 40, 120

Tabɓu	98	Usman Dan Fodio	28
Taghbenasa	98		
Tahabanet	98	Waza	29, 30
Taillandier	11, 14, 22, 88, 89, 93, 110	Waza Waza	29
Temɓzggida	98	Zabbaɗ	27
Urfer	11, 15, 59, 93, 112	Zahid (Zalt)	31, 32, 33
Urvoy	12, 23, 24	Zakara ag Barghaji	28, 37, 38, 57
		Zangui	27

INDEX DES NOMS DE LIEUX

Les noms "Bonkuku" (Bonkoukou), "Imannɛn" (Imanan), "Kughfey" (Kourfey) et "Dallol Bosso", souvent cités dans le texte, ne sont pas ici répertoriés.

Abala	37, 97	Bɛmibayaro	30
Ader	12, 13, 17, 18, 23, 24,	Bilma	56
	25, 83, 97, 109	Bimi n' Ader	13
Aderanbukan (Ade- ramboukan)	31	Bimi n' Bairo	21
Agouloum Toudou	24	Boseyɛn	86
Ahaggar	99	Bouza	83
Ahara	25, 99	Bumba	21
Ahɛr	99	Chokit	17
Almadinet	30	Côte d'Ivoire	110
Amador	1, 99		
Amader	13	Dahomey	109
Amsaghal Balley (Amassaral)	62, 84, 85, 92	Dakfao (Dacfao)	13, 14, 15, 17, 19, 27, 35, 55, 60, 81, 84, 85, 87, 92, 108
Amsaghal Twareg (Amassaral)	35, 62, 73, 84, 85, 92	Damana	19, 20
Arewa	28, 29	Danfam	17
Aybaɛhi	19, 29, 60	Daura	19
Ayɛr (Aɛr)	21, 24, 29, 48	Diggina	11, 29, 35, 37, 38, 50, 62, 66, 73, 80, 84, 88, 92, 116
Ayorou	31		
Azanghawelen	31	Djermaganda	82
Azawagh (Azawar, Azawa, Azawak)	9, 25, 31, 32, 33, 35, 48, 99	Dogondoutchi	57
		Dogongao	37
Azel	13	Dosso	13, 20, 28, 53, 57
		Dunday	28
Bagare	30, 31	Dunga	31
Bagga (Baga)	14, 16, 17		
Baleyara	104, 109	Eghru (Ercrou)	61, 62, 73, 84, 85, 87
Balley (Baley)	62, 66, 83, 84, 85, 87, 115	ɛsuk (Assouk)	30, 31
		Ezac	13
Balleykwara (Belak- wara)	47, 61, 84, 96, 108, 109, 110	Fachi	56
Bambey	17	Fadama	115
Banizoumbou	33	Fakara	84, 112, 113
Barmou	12	Fandara	62, 73, 84, 87, 88, 92, 108
Bebetinde	25, 26, 38, 100, 113, 115	Fariya (Faria)	20, 23
		Faska Matsafa	17

Filingue (Filingi)	1, 2, 4, 11, 13, 17, 19, 26, 57, 58, 88, 97, 99, 109, 110, 115	La Mecque	30, 31
Fogha	99	Lɛbangu	25, 26
Follakam	29	Lellongo	17
Funkuy	17	Liptako	28
Gagare	38	Loga	20, 75
Gaghbeyfandu	29	Loki	23, 47, 61, 62, 73, 84, 85, 87, 92
Galleferu	113	Lugu	19
Gamonzo	20	Luma	16
Gando	28	Madawa (Madaoua)	110
Gandou	55	Mali	31, 35
Gao	17, 97, 107	Maradi	110
Gao	35	Maraku	29
Gao Aljenna (Aljena)	37, 38, 61, 66, 84	Margu	84
Ghana	110	Mbama	33
Gillekwara	113	Medime	31
Goberi	20	Menaka	13, 28, 35, 83, 97
Guiddan Bado	18	Misɛra	30
		Moni	99
Ibogholliten		Nakira	25
(Ibogaliten)	37, 61, 66, 84	Nɛsarata	30
Illela	29	Niamey	1, 2, 4, 11, 13, 23, 82, 88, 106, 110, 113, 115
In Atɛs (Inattes)	61, 84	Nigeria	30, 82, 104, 110
Inburian	35	Ogga	33, 98, 101, 104
Intɛkoret	99	Parakou	109
Inwutalagadin	26	Sansani (Sansane)	31
Itshigin (Itchigin, Itshigil)	16, 54, 55, 57, 58	Sarga	38
Jami (Djami)	27, 29, 31, 33, 50, 60, 62, 73, 84, 87, 113	Say	28, 30
Kalfu	17	Sɛnɛgal	57
Kalgo	17	Shɛtt (Shatt, Satt, Chatt, Cheutt, Chett, Chap)	13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 25, 31, 33, 60, 107, 113
Kanya	107	Shikal (Chikal, Tchikal)	54, 56, 57, 58
Kao	31	Shiwil (Chiwil, Ichiwil)	29, 30, 60, 73, 80, 83, 84, 85, 92, 113, 116
Kaolack	99	Sigradu (Sigaradu)	38, 61, 73, 84, 85, 87, 92
Karma	31	Sokoto	24, 28, 30, 57
Kɛbbi	53	Tabla	31, 32, 33
Keita	24	Tahoua (Tawa)	17, 18, 24, 25, 30, 31, 37, 97
Kessau	25	Takanammat	17
Ketshena	30	Takusa	110
Khaybara	36	Talekya	54
Kofuno (Kofouno)	62, 84, 108	Tamaraberi	100, 113
Kogori	33		
Koshilan Balley (Kossilane)	61, 84, 85, 92, 106		
Koshilan Twareg (Kossilane)	23, 38, 47, 52, 60, 61, 80, 84, 85, 92, 106		
Kutubi	17		
Kwartɛgi (Kwartagi)	61, 85		
Lakatun	62, 66, 73, 84, 85, 108		

Tamarakaina	100, 113
Tamaske	25
Tampkala	28
Tanki	19
Taodeni	99
Tarkassa	110
Tashi Deybanda	65, 111, 113
Tashi Sofakwara	65, 113
Tchinnahar	17
Tɔdghaq	14, 15, 19, 60, 97
Teggida n' Tessoum (Teseant)	99
Tɔghazɔrt (Tagazar, Tagazza)	11, 30, 31, 33, 35, 38, 47, 48, 51, 53, 58, 83, 99
Tiggert	12
Tillobi (Tilobi)	65, 73, 92, 110, 113
Tilluwa (Touloua)	61, 84, 106
Tintɔrka	31
Tiwilli (Tuila)	61, 84, 106
Tlemcès	12, 37
Tokane	55
Tonbo (Tombo)	17, 55
Tondi Aru	18
Tondikandya (Tondikandia)	11, 23, 33, 54, 82, 105, 115
Tondikire (Tondikare)	32, 33
Tondi Wey	16, 18, 20
Torodi	28
Tuddu	25
Tumbul	30
Tunfaliz (Tounfaliz, Toumfalis)	57, 58
Wagani	104
Winditen	31, 32, 33
Yeda	104
Yeni	20
Zinder	110

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte I	
Carte II	p. 8
Généalogie Køl Es Suk	p. 34
Photos 1, 2, 3, 4	pp. 22-23
Tableau I	p. 68-69-70
Tableau II	p. 91
Photos 5, 6	pp. 96-97
Marques de chameaux utilisés dans l'Imannøn	p. 99
Tableau III	p. 103
Tableau IV	p. 117

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos	1
Première Partie : HISTOIRE DU PEUPEMENT	7
I - <u>Données préalables</u>	9
I ₁ - Morpho-pédologie	9
I ₂ - Pluviométrie	10
I ₃ - Démographie	10
II - <u>Origines et migrations</u>	12
II ₁ - Les Kɛl Nan	12
II ₂ - Les Kɛl Koshilan	23
II ₃ - Les Lisawan	23
II ₄ - Les Kɛl Tɛbonnɛnt	25
II ₅ - Les Kɛl Jami	27
II ₆ - Les Kɛl Shiwil	29
II ₇ - Groupes maraboutiques et forgerons	30
II ₈ - Autres migrations	36
III - <u>Perspectives de recherche</u>	37
Deuxième Partie : L'ORGANISATION SOCIALE DE LA PRODUCTION	43
I - <u>Nomenclature des groupes sociaux</u>	45
I ₁ - Les groupes "maîtres"	45
I ₂ - Les groupes "dépendants"	46
II - <u>Les groupes sociaux dans les rapports de production</u>	49

II ₁ - Période pré-coloniale	49
A. Contenu des rapports de type esclavagiste	49
B. Contenu des rapports de type tributaire	52
II ₂ - Incidences de la colonisation	56
A. Disparition des anciennes sources de biens	56
B. Transformation des liens de dépendance	58
C. Nouvelles formes d'occupation du sol	59
II ₃ - Situation contemporaine	62
A. Les vestiges des anciens liens de dépendance	62
B. La formation de rapports nouveaux	65
C. Le travail salarié	73
Troisième Partie : L'AGRICULTURE DANS LA VIE ECONOMIQUE	77
I - <u>Le cadre agricole</u>	79
I ₁ - Possession et distribution des terres	79
A. Cas d'une concession modeste	80
B. Cas d'une concession aisée	80
C. Prêt pour lequel n'est exigé qu'une légère redevance en mil et/ou en argent	81
D. Le système de location	82
I ₂ - Terroir et production	83
II - <u>Sédentarisation humaine et transhumance du bétail</u>	89
II ₁ - Le système de fumure	89
A. La fumure humaine	89
B. L'association du bétail aux travaux agricoles	93
II ₂ - Conditions contemporaines d'existence des groupes peul de l'Imann	102
III - <u>Transformation et diversification des activités économiques</u>	105
III ₁ - L'emploi sur les champs appartenant à des concessions aisées	105

III ₂ - L'artisanat	106
III ₃ - Les activités annexes	107
III ₄ - Les mouvements de population	109
III ₅ - Le défrichement de terres sur les plateaux	111
III ₆ - Les cultures de saison sèche	113
III ₇ - L'introduction de l'arachide	115
CONCLUSION	118
ANNEXE	123
BIBLIOGRAPHIE	125
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	131
INDEX DES NOMS DE LIEUX	134
TABLE DES ILLUSTRATIONS	137
TABLE DES MATIERES	139

COLLECTION DES ETUDES NIGERIENNES

- | | |
|---|----------|
| 1 - In Memoriam Charles Le Coeur | (épuisé) |
| 2 - Y. URVOY
L'art dans le territoire du Niger | (épuisé) |
| 3 - M. DUPIRE
La place du commerce et des marchés dans
l'économie des Bororos | (épuisé) |
| 4 - S. VIANES-BERNUS
Mouvements de marchandises au Ghana | (épuisé) |
| 5 - H. RAULIN
Rapport provisoire mission 1961 | (épuisé) |
| 6 - M. DUPIRE
Les facteurs humains de l'économie pastorale | (épuisé) |
| 7 - J. NICOLAISEN
Structures politiques et sociales des Touaregs
de l'Aïr et de l'Ahaggar | (épuisé) |
| 8 - G. NICOLAS
Notes ethnographiques sur le terroir, l'agriculture et
l'élevage dans la vallée de Maradi. | |
| 9 - E. BERNUS
Quelques aspects de l'évolution des Touaregs de
l'Ouest. | (épuisé) |
| 10 - C. PIAULT
Contribution à l'étude de la vie quotidienne de la
femme Maouri, nouvelle édition, revue et augmentée. | |
| 11 - S. BERNUS
Niamey, population et habitat. | |

- 12 - H. RAULIN
Techniques et bases socio-économiques des sociétés
rurales du Niger Occidental et Central.
- 13 - M.H. PIAULT
Populations de l'Arewa. Introduction à une étude régionale.
- 14 - H. RAULIN
Enquête socio-économique rurale 1961-63 (épuisé)
- 15 - N. ECHARD
Etude socio-économique dans les vallées
de l'Ader Doutchi-Majya (épuisé)
- 16 - G. MAINET et G. NICOLAS
La vallée du Gulbi de Maradi.
- 17 - P. DAVID
La Geste du Grand K'Aura Assao. (épuisé)
- 18 - P. DAVID
Maradi, l'ancien état et l'ancienne ville.
Site, population, histoire. (épuisé)
- 19 - R. ROCHETTE, J.D. GRONOFF, F. MASSEPORT,
A. VALANCOT
Doumega, Dioundiou, Kawara Débé villages des
Dallols Maouri et Fogha.
- 20 - J.P. OLIVIER de SARDAN
Les Wogos du Niger.
- 21 - J. NICOLAS
"Les juments des Dieux". Rites de possession et
condition féminine en pays Hausa.
- 22 - H. DOUMESCHE, G. NICOLAS, Maman dan MOUCHE
Etude socio-économique de deux villages Hausa.
- 23 - P. BONTE
L'élevage et le commerce du bétail dans l'Ader
Doutchi-Majya.
- 24 - D. LAYA
Recherche et développement. Le projet de mise en
valeur des cuvettes de Kutukalé et Karma, en pays
Songhay.

- 25 - J.P. OLIVIER de SARDAN
Les voleurs d'hommes, (notes sur l'histoire des Kurtey)
- 26 - C. RAYNAUT
Quelques données de l'horticulture dans la Vallée de Maradi.
- 27 - A. SALIFOU
Le Damagaram ou Sultanat de Zinder au XIXè siècle, 1971.
- 28 - S. BERNUS
H. B arth chez les Touaregs de l'Aïr, 1972.
- 29 - C. BAROIN
Marques de bétail chez les Daza et les Azza du Niger, 1973.
- 30 - B. SURUGUE
Contribution à l'étude de la musique sacrée Zarma-Songhay,
1972.
- 31 - S. et E. BERNUS
Du sel et des dattes, 1973.
- 32 - Y. PONCET
Cartes ethno-démographiques du Niger, 1973.
- 33 - A. SALIFOU
Kaoussan ou la Révolte Sénoussiste, 1973
- 34 - M. SIDIKOU
Sédentarité et Mobilité entre Niger et Zgaret, 1973

Toute la correspondance concernant les Etudes Nigériennes
doit être adressée à :

Mme S. BERNUS - Laboratoire d'Anthropologie Sociale,
Collège de France, 11 place Marcelin Berthelot
75231 PARIS Cedex 05.

Achévé d'imprimer
sur les presses de **COPEDITH**
40 rue Amelot 75011 Paris

Dépôt légal 3ème trimestre 1974